

G. THEVENIN-COPIN

TOUBIBA

**« Ou les équipes médico-sociales itinérantes
au service de la population musulmane. »**

Algérie 1958-1962



Toubiba

À ma fille Isabelle.

En mémoire de

GUENON Christiane,	victime d'une embuscade.
MADANI Keira Djamilla,	victime d'une embuscade.
M'BARKA Kessedra,	victime d'une embuscade.
CHEMLA Saadia,	victime d'une embuscade.
OUALI Yamina,	victime d'une embuscade.
MUSTAPHA Zoubida,	victime d'une embuscade.
NICHANI Zhora,	victime d'une embuscade.
DELILES Colette,	victime d'un accident.
LASSANI Nadia,	sauvagement assassinée.
KINTZER Germaine,	sauvagement assassinée.

et de leur action désintéressée pour la cause de la femme musulmane.

PREFACE

Dans son village de Picardie, Ginette a souffert de la guerre. Elle a connu l'exode de 1940, la séparation d'avec son père prisonnier, et l'occupation allemande. La mort d'un ami et la blessure d'un cousin en Indochine l'incitent à se former au secourisme. Ambulancière des Cadettes de l'armée, elle se porte candidate fin 1957 pour les Équipes médico-sociales itinérantes (EMSI) en Algérie, où elle va passer quatre ans et demi.

C'est l'histoire de ce combat pour la paix, au milieu des femmes et des enfants musulmans, qu'après 40 ans elle a voulu raconter. Seule femme dans une unité de chasseurs alpins stationnée à Sidi Aïch dans la Soummam, elle s'impose au chef de bataillon, aux officiers et aux soldats. Parcourant jour et nuit les douars de Kabylie, elle découvre la misère des filles mariées à des vieillards – ou à l'idiot du village –, les mutilations faciales et les supplices infligés dans le maquis à des Kabyles innocents, les accouchements difficiles, les incendies de mechtas et les oueds en crue, les embuscades où périssent de jeunes appelés.

Douée d'une énergie peu commune, enthousiaste et imaginative, elle crée un dispensaire, un ouvroir et une école, visite les blessés à l'hôpital de Sétif, organise le lavage du linge des militaires, fabrique des drapeaux pour les manifestations du 13 mai, et rassemble 200 enfants dans une chaleureuse « fête de la jeunesse ». Son exemple, son prestige et son amicale autorité incitent les femmes du pays à évoluer. Elle recrute de jeunes musulmanes (dont l'une faite prisonnière dans le djebel), qui deviennent ses amies et ses assistantes, aptes à la remplacer.

Dans ce bataillon dont l'indicatif est Pitchoun, elle est baptisée Pitchounette par le commandant, un homme droit, courageux parce qu'avant tout il est humain, il lui a appris le véritable sens et la valeur du mot « Honneur ». Elle partage les joies et les drames des appelés. Leur gentillesse, leur aide, leurs qualités de cœur, écrit-elle, donneront à tous ces événements tragiques un visage humain réconfortant... Je ne ferai jamais appel à eux en vain, souvent même leur générosité précédait mes demandes.

Mutée parce qu'elle ne rencontre pas la confiance d'un nouveau Chef de corps, elle passe quelques mois à la Compagnie de diffusion et de production de Constantine. Au moment du putsch, elle résiste à la prise du pouvoir d'une minorité d'exaltés, qui ont répondu à l'appel à la rébellion du gouvernement. Nommée responsable des E.M.S.I. du Sud-Constantinois, elle réussit en juin 1962 à les mettre en permission en métropole pour leur éviter de passer aux ordres du gouvernement algérien. Elle pleure l'assassinat de son assistante Nadia, dont le corps est déterré par des fanatiques. Elle accompagne au Larzac un groupe de harkis, rapatriés avec leurs familles, qu'elle abandonne à de jeunes assistantes sociales, espérant qu'elles sauront, comme les E.M.S.I., les comprendre et les aider.

Ce livre, écrit l'historien Jacques Frémeaux, donne de l'action de la France une image réconfortante, qui mériterait d'être mieux connue, et qui appartient autant à l'histoire que celle des exactions et des tortures. « Foi, persévérance et courage », la devise des EMSI y est magnifiquement mise en lumière par l'auteur. Ses réflexions de bon sens sur la laideur de la guerre et sur les intellectuels qui critiquent les combattants sans les avoir vus agir emportent la conviction. L'enthousiasme de l'auteur est communicatif, on n'ouvre pas son livre sans partager sa passion, et parfois son humour, pour toutes les pages de cette vie de dévouement.

Maurice Faivre.

Chapitre I. La découverte des E.M.S.I. et leur préparation. Décembre 1957 à janvier 1958.

11. En route pour les E.M.S.I..

Il est des prétentieux qui affirment être maîtres de leurs vies, alors que, contrairement à cette idée répandue, je crois que, nous ne sommes pas maître de notre destin. Le déroulement de notre vie n'est jamais rectiligne et emprunte souvent des chemins tortueux semés d'embûches qui nous conduisent vers des lieux inattendus.

Un matin j'ai choisi une route, ignorant tout de la destination finale. Le trajet allait me faire découvrir des lieux et des situations inconnus. J'allais découvrir ce que la vie a de plus laid, la misère, le danger, la souffrance et la mort. En cours de route j'ai rencontré larmes et désespoir. J'ai enrichi mon âme avec la satisfaction d'avoir tendu la main à des hommes et des femmes perdus et ballottés par les misères de la vie.

Lors des réunions d'anniversaire, le rituel de la bougie fait la joie des enfants. La flamme soufflée s'éteint pour se rallumer immédiatement, un nombre incalculable de fois. Il en est de même pour notre pays. Lorsque le brasier de la guerre finit par se dissiper, que la paix s'installe dans un coin de son territoire, l'incendie se rallume ailleurs, et le spectre effrayant de la « guerre » réapparaît aussitôt.

Après toutes ces années de guerre, d'occupation, de destructions, les canons sont à peine tus sur notre sol, puis en Indochine, que le feu s'allume en Algérie. Toujours le même processus. Quelques meneurs en mal de pouvoir mettent le feu aux poudres et installent la terreur. La violence fait son apparition et comme la violence appelle la violence, c'est l'escalade, une macabre ascension. Les attentats meurtriers se multiplient et appellent la vengeance avec son cortège de haine et de mort. De quel mauvais sort notre pays est-il marqué, pour que depuis tant d'années l'horizon soit chargé de tant de conflits meurtriers ? Nos oreilles ne captent que le bruit assourdissant des canons, nos yeux découvrent les ruines le long des chemins, les morts emplissent nos cimetières. Ma vie devra-t-elle se dérouler perpétuellement sous ces auspices si peu rassurants ? « Guerre je te hais ». Je suis jeune, j'ai envie de vivre en paix.

Comme toujours, les politiques à la tête du Gouvernement sont incapables d'ouvrir le dialogue. Ils ne trouvent pas d'autre alternative que celle de faire intervenir l'armée. Cette armée libératrice acclamée jadis sous les vivats, à présent tellement décriée, alors qu'en fait elle exécute simplement les ordres reçus du gouvernement. Qu'importe pour ce dernier les pertes en vie. Ces beaux messieurs de la Capitale sont un peu les Ponce Pilate de l'ère moderne. Leurs nuits sont sereines, sans cauchemar : seul souci majeur une carrière lucrative et sans heurts.

Pourtant ! Combien de crimes seraient évités si chacun avait la sagesse de vouloir discuter ? Avec, de part et d'autre, un peu de bon sens, un peu de sincérité, d'honnêteté, tout problème devrait trouver sa solution. Ce genre d'affrontement n'engendre que des morts, des ruines, de la misère, et de la haine destructive.

Chapitre I. La découverte des E.M.S.I. et leur préparation. Déc 1957 à janv 1958.

Ce qui se passe de l'autre côté de la Méditerranée commence à inquiéter les Français de la Métropole, pour la simple et unique raison que le gouvernement a décidé de rappeler les officiers de réserve, et d'y expédier les soldats du contingent, des jeunes militaires sans aucune expérience de ce genre de combat.

C'est un peu par hasard en novembre 1957 que je prends connaissance du travail effectué en Algérie par les «Équipes médico-sociales itinérantes». Puisque la mode veut que l'on ne parle plus que par sigle, disons tout simplement les E.M.S.I.. Je présente ma candidature à cet organisme dépendant du Gouvernement Général à Alger, qui ne me cache la vérité.

C'est un travail très difficile, souvent décourageant, voire même très dangereux en raison des événements actuels. Des risques qu'il vous faudra assumer avec audace. L'Algérie est un très grand pays. La population rurale représente un capital humain à fort potentiel qu'il faut épauler et aider à mieux vivre. Vous aurez en charge une E.M.S.I. Ces équipes se composent d'une responsable métropolitaine ou native d'Algérie ayant une formation médico-sociale et d'une ou deux musulmanes, que vous aurez à former. Il faut que ces dernières soient capables après un certain temps d'assurer la relève. À leur tour, elles doivent devenir responsables, pour vous permettre d'aller créer ailleurs d'autres équipes. Votre tâche : soigner, éduquer, secourir. Un travail de longue haleine qui demande beaucoup de courage et d'abnégation. Une tâche difficile qui donne bien de la peine mais procure également de très grandes joies, surtout celle d'apporter un peu de bien-être à des populations qui en ont bien besoin.

Le mot itinérant me plaît de suite. J'ai toujours souhaité au fond de moi aller au-devant des autres pour leur tendre la main. L'occasion m'en est enfin donnée. Adieu le petit train-train à courir toute la journée, métro-boulot-dodo..! Je vais enfin donner un sens à ma vie, me rendre utile auprès des autres.

Ma décision est prise. Je donne mon accord sans hésitation et prépare mon départ, au grand étonnement de mon entourage qui me juge un peu folle de m'embarquer dans cette galère. Qu'importe l'avis et les raisons de ceux qui m'incitent à renoncer. Leurs conseils me laissent indifférente. Très heureuse, je choisis en toute connaissance de cause. Je pense sincèrement, que pour combattre toute cette incompréhension qui sépare les hommes, la politique de la main tendue est encore et de loin, la meilleure. Seule l'amitié réunit les êtres humains, la haine les sépare.

Ce que j'ignore alors, c'est que je pars pour presque cinq années. La tâche sera tellement prenante que, comme le lierre sur un mur, je m'accrocherai avec force, courage et ténacité à oeuvrer dans ce que l'on nomme aujourd'hui avec une pointe d'orgueil l'humanitaire, parce que c'est valorisant. C'est devenu le cheval de bataille des médias et de certains humanistes. Mais à l'époque, les journaux parlaient très peu, ou même pas du tout de notre travail. Pour certains, faire le bien était critiquable, voire même condamnable, car cela ne correspondait pas à leur idéologie personnelle. En ce qui me concerne, je n'ai pas peur de crier haut et fort : je suis fière du travail accompli. Je tiens également à ce que l'on sache : je n'étais que la neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième sur la longue liste des E.M.S.I., qui au cours de toutes ces années, ont sillonné l'Algérie pour apporter jusque dans les villages les plus éloignés,

Toubiba

aide, secours, assistance. Nous avons donné ce que tout être humain possède de meilleur, la richesse de notre coeur.

Je ne suis certes pas celle qui a fait le plus, mais mille six cent cinquante-huit jours d'une vie à secourir son prochain représente un acte important. Même si je garde au fond de moi l'amertume d'une tâche inachevée, un simple sourire, mais ô combien sincère, reçu en remerciement du réconfort, de l'aide et du secours que j'ai dispensés à tous ces malheureux, représente à mes yeux une valeur inestimable. C'était ma plus belle récompense, celle qui m'allait droit au coeur. Je conserve également vivace dans ma mémoire le souvenir des E.M.S.I., mes camarades, mes amies, avec qui je partageais le même idéal. Celles qui ont été sauvagement assassinées sans aucun autre motif que de stopper leur action. Il fallait mettre un terme à leur activité jugée néfaste, alors qu'elles agissaient tout simplement de façon humaine. La mort les a cueillies au hasard d'une embuscade sur une piste au retour d'une journée de travail.

Je ne décrirai pas dans le détail ces longues et éprouvantes journées de travail bien remplies parfois décourageantes. Je ne veux narrer ici que les faits les plus marquants qui ont jalonné cette période marquante de ma vie se déroulant au hasard des routes caillouteuses et des pistes poussiéreuses. À mon grand regret, je n'ai pas toujours trouvé de solutions à certaines situations tragiques auxquelles j'ai été confrontée. Tous ces événements m'ont souvent fait souffrir, parfois pleurer, mais ne m'ont jamais découragée. J'étais alors convaincue qu'au milieu d'un immense champ d'herbe, germe, pousse et fleurit toujours un coquelicot.

En cette fin d'année 1957, le moment du départ arrive. Ce soir, je prends le train de nuit Paris – Marseille, ma petite valise à la main. Ne connaissant ni le déroulement, ni les étapes de ma nouvelle vie, je ne m'encombre pas de choses inutiles. Après une nuit passée sur une couchette inconfortable, entrecoupée de réveils successifs et brutaux à chaque arrêt du train, j'arrive enfin en gare de Marseille. Encore passablement endormie ou à moitié éveillée, je sors par erreur par la sortie de côté et non par la sortie principale conduisant vers le grand escalier de la gare St Charles. Je me retrouve ainsi, tout éberluée, à sept heures du matin, dans les bas quartiers de la ville. Je trouve par aubaine un passant serviable qui me remet sur le bon chemin. Merci à ce bon samaritain.

Quel plaisir de voir apparaître le soleil en ce début de matinée du mois de décembre !... Après ces derniers jours où la grisaille et la pluie recouvraient en permanence Paris, admirer ce ciel bleu fait chaud au coeur. Je prends un agréable petit-déjeuner à la terrasse d'un café en admirant le décor du légendaire Vieux-Port, avant de faire quelques timides enjambées sur la non moins célèbre Canebière. Je hèle ensuite un taxi pour me rendre à Notre Dame de la Garde, point de vue magnifique, m'a-t-on dit, sur la ville et sur le port. Par la même occasion, demander la protection de la Bonne Mère face à tous les dangers prédits, n'est pas superflu. J'ai bien besoin d'une protection céleste. En vérité, la vue de là-haut est superbe, et je ne regrette pas le déplacement.

Seize heures. Il est temps pour moi de songer au départ. Je me dirige vers le port. Mon bateau, « le Ville de Tunis » se trouve à quai. Il n'a pas la majesté d'un grand transatlantique, mais je le trouve sécurisant. Toute prétention mise à part, il

Chapitre I. La découverte des E.M.S.I. et leur préparation. Déc 1957 à janv 1958.

semble m'attendre ! Mon billet en poche, ma valise à la main, d'un pas léger, je me dirige vers l'embarcadère. Les voyages, dit-on, forment la jeunesse. Ils sont également souvent chargés d'imprévus, ce qui fait parfois leur charme auquel s'ajoute parfois le cocasse. Pour peu le mien prend un mauvais départ, voire même pas de départ du tout.

Lors du contrôle de police au pied de la passerelle d'embarquement, l'agent de service me demande mon billet, ainsi que mon autorisation.

- Quelle autorisation ?
- L'autorisation de vous rendre en Algérie.
- Mais Monsieur, j'ai mon billet et mes papiers d'identité, je suis française. Je ne me rends pas à l'étranger.
- Je regrette, sans autorisation vous ne pouvez monter à bord. Vous savez moi, j'applique le règlement.

Dès qu'un grain de sable se glisse dans les rouages de l'administration, un représentant de cette digne institution s'abrite toujours derrière le sacro-saint règlement. Pas de discussion possible avec ce genre de personnage dont le règlement tient lieu de cœur et paralyse l'initiative.

Je suis catastrophée. La responsable des « E.M.S.I. » m'attend à l'arrivée du bateau. Je n'ai pas de document en dehors de l'adresse du Gouvernement Général, attestant mes dires. Je ne peux tout de même pas débarquer dans le bureau du Gouverneur en lui disant : coucou c'est moi..! Au secours, je suis perdue !

- Mais que puis-je faire ? Je suis impérativement attendue à l'arrivée du bateau à Alger.

- Allez voir l'officier du port et arrangez-vous avec lui. Sinon, allez prendre une chambre d'hôtel, et demain matin allez chercher une autorisation à la préfecture de Marseille. Vous prendrez le prochain bateau, voilà tout. Circulez.. Au suivant !...

Complètement démoralisée devant cet obstacle inattendu, je pars au pas de course à la recherche du bureau de l'officier du port. Bien entendu son bureau se trouve bien au-delà des quais qui s'étirent en longueur. Mon bateau doit lever l'ancre dans deux heures. Tout en hâtant le pas, je me rassure en me répétant tout au long du parcours que je dois avoir le temps... en principe ! Arrivée sur place, je constate que je ne suis pas la seule à courir après cette fichue autorisation dont je n'ai jamais entendu parler auparavant. Timidement, je me prends place dans la longue file d'attente devant moi. La procession des postulants se résorbe lentement, contrairement aux aiguilles de ma montre, qui elles semblent s'accélérer. Enfin, la personne qui me précède entre dans le bureau de l'officier. Je commence à reprendre espoir quand par la porte la porte restée entrebâillée par inadvertance, j'entends la voix tonitruante, furibonde, d'un corse ou d'un méridional :

- J'en ai marre de tous ces gens qui arrivent ici sans autorisation. C'est la dernière que je signe. Les suivants iront se faire voir!

Comble de malchance, je suis la suivante. Je prends mon air le plus consterné et timidement, du haut de mon mètre soixante-deux, quarante-sept kilos, j'entre sur la pointe des pieds. Silence et air ébahi de mon vis-à-vis à la vue de la petite bonne femme plantée devant lui. Effet de surprise ou registre jeu de l'émotion, j'ai mon autorisation ! Je ne m'attarde pas pour connaître le sort de celui qui me suit. Lancée dans une course effrénée le long des quais interminablement longs, ma valise me paraît de plus en plus lourde. Exténuée et nouée par la crainte de manquer le départ

Toubiba

du bateau, je parviens enfin au pied de la passerelle qui va se lever. J'ai le privilège d'être la dernière passagère à l'emprunter...Ouf, je suis enfin à bord !

Pendant que sous mes pieds le vrombissement des moteurs me donne l'impression de trembler de la tête aux pieds, je cherche désespérément ma cabine et déambule comme une pauvre biche égarée, de coursive en coursive, et d'un pont à l'autre. Je la trouve enfin, y dépose mon bagage et remonte rapidement sur le pont principal. J'ai la ferme intention de voir s'éloigner la côte marseillaise. Hélas, je constate avec une immense déception que nous sommes déjà au large.

Pour ma première traversée maritime, j'ai la chance inouïe d'avoir une mer d'huile, ce qui est plutôt exceptionnel en cette saison. Malgré le léger roulis et le bruit infernal des moteurs, je réussis finalement à prendre quelques heures d'un sommeil perturbé par des rêves cauchemardesques. Je me vois courant le long des interminables quais du port après un bureau introuvable, ou devant une immense porte qui demeure obstinément fermée malgré mes suppliques. Je cours même après mon bateau en marchant sur les flots. Je me souviens avoir entendu parler jadis d'une histoire de ce genre ! Mon réveil met fin à ces rêves tourmentés.

Très tôt le lendemain matin, je suis sur le pont, ma valise posée à mes pieds. Déçue d'avoir manqué mon départ de Marseille, je ne veux à aucun prix rater mon arrivée à Alger. On m'a décrit avec force détails, cette ville comme une merveille qui vous enchante, et vous séduit dès votre arrivée. Les machines tournent à présent au ralenti. Sur la passerelle, de sa voix ferme, le Commandant donne ses ordres à l'équipage chargé de la manœuvre d'accostage. Notre bateau avance en glissant doucement sur l'eau. Une brume matinale ouatée l'enveloppe. Il semble émerger d'un nuage, accompagné par le clapotis de l'eau qui vient gifler la coque du navire.

Subitement, comme par un coup de baguette magique, le voile se déchire, la brume s'évanouit. Alors m'apparaît Alger, surnommée à juste titre « Alger la blanche ». Une ville séduisante aux charmes de laquelle ont succombé tous ceux qui jadis ont accosté ici. Alger, tel un mirage aux mille teintes pastel enchanteresses, s'offre à mes yeux éblouis. Au fur et à mesure de notre approche, je découvre son magnifique front de mer, illuminé des doux rayons du soleil matinal : une véritable image de carte postale mouvante et animée où s'étire en contrebas une route chargée. Enfin, accrochée à flanc de colline, la Casbah, *telle* un gigantesque puzzle désordonné, offre une vision immaculée piquetée de quelques touches de bleu qui, çà et là, font ressortir les plis de son manteau blanc. De loin, cette casbah semble mystérieuse et inanimée, mais l'intérieur doit grouiller de vie. Ce pays qui m'accueille me semble si beau ! Je sens mon cœur battre pour lui. Le coup de foudre, cela doit être cela

12. Les premiers jours à Alger

On m'avait bien affirmé : Ne soyez pas inquiète, vous serez accueillie à l'arrivée du bateau. Je suis pleinement rassurée lorsque je distingue sur le quai, une charmante dame qui agite au-dessus de sa tête un petit écriteau sur lequel figure mon nom. Pas de doute, je suis bien attendue comme convenu. Sans cette pancarte, nous ne nous serions pas manquées : il n'y a en tout et pour tout sur l'ensemble des passagers que quatre personnes du sexe féminin, dont une dame âgée en

Chapitre I. La découverte des E.M.S.I. et leur préparation. Déc 1957 à janv 1958.

compagnie d'une adolescente. L'ensemble de passagers n'est composé que de militaires ou d'hommes portant turbans et djellabas.

Je fais connaissance, sur la terre ferme, de Madame Maugé, directrice du centre de formation et responsable des E.M.S.I. œuvrant en Algérie. Après les souhaits de bienvenue, elle guide mes premiers pas dans cette nouvelle vie que j'ai choisie. Un soleil radieux salue mon arrivée. Je déborde de joie. Nous nous rendons en voiture à l'appartement qui sert de base à toutes les E.M.S.I. Ce pied-à-terre, est à la disposition de celles qui arrivent ou sont de passage à Alger.

Sur le parcours conduisant du port au logement situé avenue Victor Hugo, en plein centre-ville, je suis éblouie par l'effervescence qui règne dans les rues de cette cité colorée et ensoleillée. Deux communautés s'entrecroisent, se côtoient apparemment en harmonie alors que chacun vaque à ses occupations. J'observe d'emblée entre les deux, le contraste des mœurs et des cultures. Les Européens en bras de chemise accompagnent leurs femmes en robes légères aux couleurs chatoyantes. Les musulmans en djellabas, la tête enrubannée, déambulent seuls ou en petits groupes. Derrière eux suivent leurs femmes. Certaines d'entre elles sont ravissantes dans leurs tenues multicolores. D'autres sont enveloppées dans leurs voiles, le visage dissimulé sous leur haïk, derrière lequel n'apparaissent que deux yeux noirs perçants qui semblent vouloir accrocher mon regard. Et puis il y a toutes ces voitures qui circulent dans une anarchie totale sans jamais se heurter, klaxonnant à tout va. L'animation de la rue me ravit. Je suis loin du ciel maussade de Paris, et de mes brumes du Nord.

Enfin arrivée, je m'installe dans la chambre coquettement meublée à ma disposition pour quelques jours, le temps nécessaire, me dit-on, pour établir mon dossier administratif, connaître mon affectation puis organiser mon acheminement. En attendant, j'ai toute liberté pour aller visiter la ville.

Après une bonne nuit, sans rêve ni cauchemar, je suis éveillée par le brouhaha de la rue. Penchée à la fenêtre du balcon je découvre la raison de tout ce vacarme. Un marché bruyant et animé installé sous ma fenêtre. Je m'empresse de me vêtir, car je ne veux pas perdre une seule minute pour aller au-devant de ce pays fascinant. Sur des étals bien alignés sont exposés d'une manière plaisante, une grande variété de fruits et légumes, en majorité des tomates, des poivrons et des courgettes qui composent ces délectables recettes méditerranéennes, près de montagnes d'agrumes du pays, oranges citrons, des fruits juteux à souhait et au goût délicieusement parfumé. Plus loin, je remarque avec ravissement, toutes sortes d'épices multicolores, indispensables au traditionnel couscous, dont les odeurs pimentées irritent les narines. Toutes les ménagères, européennes ou musulmanes, le cabas à la main, soupèsent et marchandent ce qui composera le menu du jour, avec en fond sonore leurs interpellations, leurs commentaires, et leurs rires.

C'est donc cela, ce pays à feu et à sang que l'on m'avait décrit en métropole, un pays où les gens ne peuvent plus sortir ? Je mets un certain temps à réaliser que je peux aller me promener en toute tranquillité ...apparente !... en faisant toutefois confiance en ma bonne étoile. Aïcha, la gardienne de notre logis, n'a-t-elle pas pour habitude de dire :

- Si un fou lance une grenade alors ...Inch Allah !...

Toubiba

La faim, dit-on, fait sortir le loup du bois. En fin d'après-midi, prise d'un petit creux, je décide d'aller faire quelques emplettes. Je constate que la vie se déroule ici comme ailleurs, même si parfois un attentat vient troubler ce calme apparemment serein. Les gens sont plutôt volubiles et accueillants. Le pharmacien porte une blouse blanche comme à Paris ; l'épicier coiffé d'un turban très couleur locale est très serviable. Mon accent, car c'est moi selon lui qui en ai un, lui fait dire :

- Toi ti viens de France.

Cela m'amuse beaucoup et me fait bien sourire.

Aujourd'hui, je dois me rendre au siège du Gouvernement Général, où se trouve le bureau de Madame Maugé. C'est l'occasion de découvrir le coeur de la ville d'Alger. Là s'étend une superbe place bordée, sur l'un de ses côtés, d'un magnifique parterre de verdure en plan incliné, au centre duquel se dresse une monumentale horloge ornée de fleurs colorées, qui inlassablement égrène le temps qui passe, indifférente aux événements bons ou mauvais, qui se déroulent alentour. Je marque une pause pour admirer cette œuvre resplendissante. Je grimpe ensuite quelques marches, pour découvrir avec ravissement un charmant square, au milieu duquel se trouve un petit bassin dont le jet d'eau retombe dans un léger bruissement de cascade. Tout autour sont disposés des bancs sous le feuillage protecteur des arbres, offrant un refuge reposant. Je m'attarde quelques instants avec délice dans ce havre de fraîcheur et de beauté. De là, on peut contempler, de l'autre côté de la place, la Grande Poste d'Alger, ancien édifice ouvragé, que les architectes de l'époque souhaitaient grandiose et majestueux. Lieu d'affaires et de rendez-vous très fréquenté par la population algéroise, la Grande Poste est un passage incontournable. Du square, il apparaît que c'est vers cette place que convergent les rues les plus animées de la ville, où les piétons circulent au coude à coude sur les trottoirs. Tout cela fait d'Alger une ville au charme envoûtant.

À droite, longeant la place, se situe l'imposante bâtisse du G.G. (dénomination populaire de Gouvernement Général). Comme la plupart des bâtiments administratifs, c'est une construction rigide et sans âme. Une chance que ma visite soit prévue, car il n'est pas facile de pénétrer à l'intérieur du G.G. Les sentinelles en arme, en faction à l'entrée sont intraitables. Il faut montrer patte blanche, et être accompagné par un guide pour parcourir sans s'égarer les longs et interminables couloirs de cet édifice.

J'atteins enfin le bureau de Madame Maugé, identique aux autres, banal, impersonnel. Un des murs attire instantanément mon regard : il est en effet recouvert d'une grande carte de l'Algérie, sur laquelle sont piqués çà et là des petits drapeaux bleus ou rouges.

- Voilà, me dit-elle, les bleus sont les postes E.M.S.I. qui fonctionnent déjà avec un certain succès. Leurs résultats sont très prometteurs. Les rouges, en plus grand nombre, représentent les affectations à pourvoir. Comme vous pouvez le constater, le travail ne manque pas. Regardez attentivement la carte. Si vous avez une préférence pour une région plutôt qu'une autre, faites votre choix.

- Mais je ne connais pas l'Algérie, mis à part ce que j'ai appris à l'école et depuis, j'avoue avoir un peu oublié. Comment voulez-vous que j'exprime une préférence ?

- Eh bien en ce cas, il faut s'en remettre au hasard ou à la chance !...

Chapitre I. La découverte des E.M.S.I. et leur préparation. Déc 1957 à janv 1958.

Elle ferme alors les yeux et pointe son doigt vers la carte, lui fait faire quelques moulinets et plouf, le plante sur l'immensité de ce pays.

- Voilà, le sort désigne Sidi-Aïch, sous-préfecture de la Petite Kabylie qui se trouve dans la vallée de la Soummam. Un poste est prévu là-bas. Il n'est pas encore attribué. Vous êtes gâtée, le paysage de cette région est magnifique. Sur l'un des côtés s'étire la chaîne de montagne du Djurdjura, à l'opposé se trouve l'immense forêt de l'Akfadou. Au nord, à une cinquantaine de kilomètres, vous avez également la mer et la très jolie petite ville de Bougie. Cela vous convient-il ?

- J'accepte sans hésitation. Il faut faire confiance au hasard, ou comme vous le dites si bien, à la chance... peut-être !...

- Parfait, mais je tiens à vous avertir. La région vient de subir de terribles inondations. La rivière en crue a tout emporté sur son passage. Même le pont de chemin de fer qui enjambe la rivière habituellement assez calme n'a pas résisté. La violence de l'eau a endommagé les piliers du pont en pierres. C'est vous dire l'importance des dégâts. Vous allez avoir du travail dès votre arrivée.

Alors qu'en sa compagnie je regagne la sortie, au détour d'un couloir je manque de heurter un officier en uniforme. Ce n'est pas surprenant, ici les couloirs en regorgent. Mon accompagnatrice me présente à lui comme étant la nouvelle E.M.S.I. qui va créer une équipe, et ouvrir un poste dans la vallée de la Soummam. Très cordialement il me tend la main, me souhaite la bienvenue, me félicite avec sincérité et formule à mon attention des vœux de réussite, en ajoutant.

- Un coin pas facile, mais très attachant, croyez-moi !...

J'apprécie son attitude chaleureuse, et demande par curiosité :

- Qui est cet officier ?

- Mais le Colonel Gardes, voyons !...

À mon arrivée, ce nom m'est inconnu. Plus tard, au cours de mon séjour, j'aurai l'occasion d'entendre à nouveau parler de lui, et de beaucoup d'autres d'ailleurs. J'aurai pour certains d'entre eux une très grande estime, en raison de leur honnêteté, de leur qualité de cœur, pour d'autres, rien que du mépris pour leur ignominie et leur bassesse.

Le lendemain, comme je suis disponible, Madame Maugé me propose de l'accompagner à l'aéroport de Maison Blanche afin d'accueillir une nouvelle postulante. Cette sortie me fait connaître la région. Nous ignorons alors, elle et moi, que nous allons réceptionner un personnage hors du commun. Il est des êtres qu'on ne rencontre qu'une seule fois dans sa vie, mais qui marquent à jamais votre mémoire.

La distance, la circulation, les embouteillages, entre le centre-ville d'Alger et l'aéroport de Maison Blanche favorisent ma découverte de l'agglomération et lui laisse le temps de me raconter en détail l'histoire de Madame Collot.

Cette charmante dame, âgée de soixante-huit ans, est la veuve d'un attaché d'ambassade. Au cours de sa vie, elle a suivi son mari dans ses différentes affectations à travers le monde. Elle a notamment séjourné plusieurs années en Chine avec la chance inouïe de découvrir l'empire du Soleil Levant. Infirmière de formation, elle a peu travaillé, n'en ayant pécuniairement nul besoin.

Toubiba

Au décès de son mari, trouvant sa solitude bien pesante, elle éprouve le besoin de se rendre utile, et de donner un nouveau sens à sa vie. Plus disposée aux voyages qu'à la sédentarité, elle décide de participer à l'action des E.M.S.I. dont découvre l'existence. C'est ainsi qu'habituee à côtoyer les personnalités de ce monde, elle adresse une lettre au Général Salan en personne, dans laquelle elle se met d'office à sa disposition. Elle y affirme être en bonne santé et encore capable de servir à quelque chose !... Sa demande est transmise à la direction des E.M.S.I. qui, bien embarrassée, lui répond, en y mettant les formes, qu'étant donné son âge, les dangers et les difficultés du terrain.... Bref, sa candidature ne peut être retenue. Certains auraient pu croire l'affaire classée. C'était sans compter sur la ténacité de cette dame. Pas découragée pour autant, elle adresse un peu plus tard ce télégramme au Général Salan.

*Arrive ce jour - 16 h 35 - vol 326 - aéroport Maison Blanche
- prière de bien vouloir m'y accueillir.*

Comme elle est futée, lorsque celui-ci arrive à son destinataire, elle est déjà à bord d'un avion planant au-dessus de la mer Méditerranée. Il n'est donc plus possible de la dissuader de réaliser son projet. C'est pourquoi nous sommes là, au pied de la passerelle, attendant un peu inquiètes l'arrivée de cette charmante dame. Elle devrait être facilement identifiable, la plupart des voyageurs étant comme d'habitude des militaires ou de jeunes personnes.

Le débarquement des passagers est pratiquement terminé. Se détache alors dans l'embrasure de la porte de la carlingue, une dame d'un âge avoisinant celui de la personne attendue. Elle marque un temps d'arrêt en haut de la passerelle. Pas très grande, plutôt rondelette, tout de noir vêtue, elle jette un regard circulaire sur les quelques personnes en contrebas, sans aucun doute satisfaite de constater notre présence. Dans son esprit, c'est l'évidence même. Puisqu'elle est la dernière à sortir de l'avion et qu'il ne reste plus que nous sur le tarmac. Alors, dans un geste majestueux, elle rejette par delà son épaule le pan d'un magnifique boa de plumes noires qu'elle porte autour du cou, et telle une star, elle descend l'escalier, dans le plus pur style Zizi Jeanmaire et son célèbre truc en plume. Il n'est plus possible de tergiverser. Elle avait écrit : je veux venir, puis je viens. À présent qu'elle est là, il faut bien l'admettre et l'enrôler. Après tout, la générosité n'a pas âge.

Le lendemain de son installation dans l'appartement, toujours vêtue de noir son fidèle boa autour du cou, la voilà partie à la découverte de la ville, un petit panier à la main qu'elle emprunte à Aïcha sous le prétexte futile d'aller faire son marché. Force est de constater qu'elle entre facilement en contact avec la population. À peine est-elle en bas de la rue que femmes et enfants font immédiatement un cercle autour d'elle. Et de conseiller à l'une de moucher son enfant, de faire remarquer à une autre que son petit n'a pas bonne mine, la voilà se créant déjà un cercle d'amies tout en se renseignant sur la ville et ses habitants. Meublant au mieux les journées de son séjour à Alger, elle rentre chaque soir éreintée, mais satisfaite de ses multiples découvertes.

13. Mes premiers contacts avec la Petite Kabylie et l'arrivée chez les Chasseurs du 28^e BCA à Sidi Aïch.

Chapitre I. La découverte des E.M.S.I. et leur préparation. Déc 1957 à janv 1958.

Notre ordre de mission en poche, c'est enfin l'heure du grand départ. Nous sommes trois finalement à partir vers nos destinations respectives. Madame Collot pour un poste au sud de Sétif, Jacqueline venue passer quelques jours de repos à Alger qui rejoint le sien situé dans l'Est Constantinois, et moi qui part à la découverte de la Petite Kabylie. C'est ainsi que toutes les trois, nous prenons le train en gare d'Alger, direction Sétif. C'est là qu'avant de rejoindre nos postes respectifs, nous serons présentées à la hiérarchie militaire dont nous dépendrons à l'avenir, pour éventuellement le couvert, l'hébergement et surtout la sécurité.

Au départ d'Alger, le train bondé avance lentement : nous avons ainsi tout loisir de nous familiariser avec les paysages. Avant notre départ, nous avons été mises en garde sur les aléas possibles en cours de voyage, et vivement recommandé de rester groupées pendant le trajet, par mesure de sécurité. À peine partis, Madame Collot commence à se déplacer dans le couloir. Semblant atteinte d'une bougeotte chronique, elle part explorer les autres voitures, pour finalement se volatiliser. Un quart d'heure avant d'arriver en gare de Sétif, inquiètes de sa disparition, nous partons à sa recherche, et la découvrons enfin cinq voitures plus loin, dans un compartiment occupé par des femmes musulmanes. Elle est entourée d'une multitude d'enfants et essaie de converser avec son entourage dans un dialogue complexe et bruyant. Quelques mots de français, d'arabe et beaucoup de gestes. Assise au milieu de tout ce monde, elle donne tranquillement un cours de puériculture, à savoir comment langer un bébé selon sa méthode personnelle et accompagne ses explications d'une gestuelle convaincante. Entre-temps, telle Mary Poppins, elle distribue en plongeant la main dans son sac, un bonbon par ci, un cachet d'aspirine par là et tente d'expliquer les bienfaits de ce médicament.

Une évidence s'impose alors à mon esprit. Elle avait écrit au Général Salan : je peux encore être utile. Elle démontre déjà qu'elle est bien capable de se rendre indispensable.

Avec soulagement le train nous dépose avec armes et bagages sur le quai de la gare de Sétif. Bien entendu, nous n'avons pour armes que notre savoir, notre bonne volonté et notre courage. Il fait un froid de canard, doublé d'une pluie fine et glacée. Ici l'hiver nous rattrape. Le plateau de Sétif, connu pour ses plaines à céréales, est réputé pour être froid et venté et n'a plus rien à voir avec le doux climat d'Alger.

Les civiles que nous sommes sont mises à la disposition et sous la protection de l'armée. Celle-ci se doit en conséquence d'assurer en permanence notre protection, particulièrement sur les lieux souvent dangereux de nos affectations. C'est donc un responsable de l'autorité militaire en place qui nous accueille, puis nous conduit dans un hôtel de la ville à bord d'une Jeep, véhicule montrant ses limites lorsque souffle un vent glacial.

Notre cornac nous donne le programme : installation dans nos chambres, dîner au mess, nuit à l'hôtel, petit-déjeuner au mess, ensuite présentation à nos autorités de tutelle. Enfin, en ce qui me concerne, acheminement par voie ferrée, direction Bougie. C'est clair, net et précis. Rien n'est laissé au hasard.

Toubiba

La chambre qui nous est attribuée doit servir pour les militaires en transit : elle ressemble plutôt à un dortoir. Elle est équipée de quatre lits très rudimentaires dont nous prenons possession en prévision de la nuit. En ouvrant mon couchage, je constate que je n'ai pas la primeur des draps. Je ne dirais pas qu'une section a déjà fait un passage ici, mais quelques éléments, c'est certain ! J'imagine qu'il est inutile d'appeler la femme de chambre pour lui adresser une réclamation. Comble d'infortune, il n'y a pas de chauffage. À la guerre comme à la guerre ! Il faut dès à présent faire fi du confort. Je savais au départ en venant ici qu'il fallait en faire abstraction. Eh bien ! C'est un début prometteur !. J'organise donc mon coucher. Une grande serviette fera office de drap de dessous. Pour le dessus, pour tenir compte de la température ambiante, il est préférable de se coucher en partie habillée. Un avis partagé sans hésitation par mes deux compagnes.

Mais ce qui me paraît le plus surprenant, c'est le bidet portatif qui trône au beau milieu de la pièce. Habituellement, cet accessoire plus discret se range dans un coin à l'abri des regards. Voulant le soustraire à notre vue en le remettant à sa place, je suis étonnée par son poids. J'ai alors la mauvaise idée de soulever le couvercle. Je découvre avec stupeur qu'il est plein d'urine. À ras bord. Pouah !... Je le referme illico, et ferai en sorte d'oublier sa présence jusqu'à demain, si cela est possible !

Comme convenu, à l'heure fixée notre taxi aéré, vient nous chercher pour nous conduire au mess de la garnison où un dîner chaud est bienvenu. Trois femmes débarquant dans une assemblée exclusivement masculine ne passent pas inaperçues. Immédiatement, un silence s'établit. Telles des bêtes curieuses, nous sommes dévisagées avec insistance. C'est le moment de se poser la question : ai-je un bouton sur le nez ?... : Notre apparition est particulièrement remarquée, et a priori appréciée surtout Madame Collot : elle joue de façon théâtrale avec son boa. Sans prétention aucune, Jacqueline et moi qui sommes jeunes et plutôt mignonnes, sommes éclipsées par l'excentricité de notre amie qui se pavane et monopolise l'attention. Elle démontre ainsi qu'elle maîtrise parfaitement l'art des mondanités, comme elle avait dû le faire à l'ambassade de France à Pékin, à Tokyo ou ailleurs.

Après une nuit sans histoire mais glaciale, à huit heures tapantes, précision militaire oblige, notre taxi aéré attend devant l'hôtel et nous conduit au mess où le petit déjeuner chaud ne réussit pas à réchauffer nos corps engourdis.

En suivant la voie hiérarchique, rapides présentations aux autorités militaires qui nous donnent les recommandations d'usage concernant notre futur secteur, ses limites territoriales, l'importance de la population, et surtout les consignes de sécurité à respecter. Les dangers qui peuvent surgir sur notre route nous sont présentés sans fioritures. Cela ne me décourage pas pour autant.

À onze heures, nous sommes de retour en gare de Sétif. Un vent glacial souffle en rafales et balaye les quais. C'est le moment de la séparation. Chacune d'entre nous prend une direction différente : les maillons de la chaîne se divisent. Désormais, il faut à chacune d'entre nous poursuivre seule sa route vers l'inconnu. Nous allons enfin savoir si notre courage est à la hauteur de nos prétentions.

Un quart d'heure plus tard, le chef de gare donne le signal du départ, direction Bougie. Les inconfortables wagons cahotent et avancent à vitesse réduite : même en

cette saison, le paysage environnant me paraît accueillant. Habituellement, le trajet jusqu'à Bougie est direct. C'est, paraît-il, une charmante petite ville du bord de mer, agréable et vivante, avec un petit port marchand dominé par le cap Gabon et le pic des Singes. A l'est, de charmantes bourgades comme Tichy et Cap-Aokas, stations balnéaires très fréquentées avant les événements, s'incrument dans les majestueuses falaises qui encadrent une mer d'un bleu intense.

Comme lors de la précédente crue, dans leur fureur, les flots boueux et tumultueux de la Soummam ont dévasté la région et emporté le pont du chemin de fer, le train s'arrête à Akbou. Les voyageurs se rendant à Bougie doivent emprunter sur une soixantaine de kilomètres, les autocars mis à leur disposition. Préalablement ils doivent rejoindre les cars à pied. Ce parcours pédestre me permet de visualiser l'ampleur des dégâts causés par l'inondation.

Le pont métallique qui enjambe la Soummam pend lamentablement au-dessus de la rivière. Celle-ci, depuis la crue, a sagement repris son cours normal. La boue a tout envahi et rend le parcours difficile. Nous marchons dans la gadoue sans savoir si nous empruntons la route qui n'est plus visible. Je mets mes pas dans ceux qui me précèdent. Nous gagnons le car où chacun prend place. Le chauffeur nous conduit prudemment vers sa destination finale. À mi-parcours, il fait une courte halte à Sidi-Aïch, la localité de ma future installation décidée par le hasard. Pendant ce bref arrêt, je découvre avec consternation l'étendue du désastre. Une boue noirâtre et gluante, chargée de détritrus encombrants submerge la rue principale : les commerçants sont affairés à nettoyer leurs échoppes avec de grandes raclettes de bois improvisées. C'est un spectacle d'une grande désolation.

J'arrive à Bougie à dix-huit heures trente. Impossible de découvrir la ville. Il fait déjà nuit. C'est l'hiver. Comme convenu, un véhicule militaire vient me chercher à la gare pour me conduire à l'hôtel. La chambre réservée est confortable, surtout plus propre que la précédente. Hélas, elle est tout aussi glacée. J'ai toutefois la satisfaction de trouver sur la table un plateau avec un en-cas... froid..!

Aujourd'hui, le soleil illumine le ciel, mais le froid persiste. La Petite Kabylie est une région où l'hiver est paraît-il souvent rigoureux. Moi, qui rêvais de chaleur tropicale et imaginais l'Algérie comme un pays chaud, avec un soleil dardant ses rayons brûlants, un pays jonché d'oasis couvertes de palmiers ! Il y a maldonne.

La tournée des visites reprend. Un Capitaine responsable du 5^{ème} bureau P.H. (Problèmes Humains) de la garnison, me présente aux différentes autorités qui auront en charge ma personne, avant de rejoindre mon poste. Constatation réconfortante, lorsque comme moi l'on se trouve confronté à l'inconnu : avec l'armée tout est toujours prévu, organisé transport, couvert, hébergement. Où que vous alliez, il y a toujours quelqu'un pour vous accueillir, vous accompagner, prévoir votre emploi du temps sans temps perdu.

Le Capitaine me fait un rapide topo, très précis sur la région et la mission qui m'attend. Face aux difficultés du moment, m'explique-t-il, mon action revêtira un caractère humanitaire particulièrement orienté vers les femmes et les enfants. La condition féminine dans ce pays soulève de nombreux problèmes. Il mentionne ensuite les aides des civils et des militaires sur lesquelles je peux compter et m'en

Toubiba

fixe les limites. Il me donne également quelques conseils pour éviter les pièges et les situations inconfortables. Pour clore ce chapitre idyllique, il me confirme qu'en raison des événements actuels, il m'est interdit de me déplacer seule, en raison de l'insécurité qui règne pratiquement partout dans la contrée.

Après cet entretien, le capitaine délimite mon périmètre d'action qui recouvre en fait, les limites de l'unité militaire du secteur. Et recommandation suprême ne jamais oublier : je ne suis qu'une civile placée sous la protection des militaires chargés de faciliter ma tâche, et de veiller sur ma sécurité. In fine, il ajoute :

- Venez, je vais vous présenter au Colonel qui commande la place.

Pour atteindre son bureau, nous empruntons le long couloir qui traverse de part en part la longue bâtisse où nous nous trouvons. Depuis quelques jours, je commence à avoir la pratique de ce genre de marathon de couloir. L'architecte de l'époque a dû proposer un prix avantageux, pour ce marché important.

- Attendez-moi ici, je vais vous annoncer au Colonel.

Il frappe et entre. Par la porte restée entrebâillée par inadvertance, je peux suivre la conversation :

- Mon Colonel, puis-je me permettre de vous présenter la jeune personne qui vient d'arriver dans notre secteur et qui est affectée pour animer l'équipe médico-sociale du secteur de Sidi-Aïch ?

- Sincèrement Capitaine, vous croyez que je n'ai pas autre chose à foutre. Que voulez-vous que je fasse d'une bonne femme dans mon secteur ? Allez lui dire ce que vous voulez, trouvez une excuse quelconque, après tout c'est votre affaire.

Autant dire qu'en sortant, le Capitaine est assez gêné.

- Écoutez, Mademoiselle, le Colonel s'excuse. Il est très occupé pour le moment. Il vous recevra lors d'un prochain passage.

Inutile de m'en dire davantage, je comprends de suite que ma place était ailleurs, mais surtout pas ici. Je me sens indésirable. Cette rebuffade me blesse un peu dans mon amour propre sans pour autant entamer ma détermination et ébranler ma foi dans ma mission. Ce Colonel doit être un tantinet macho et n'aime vraisemblablement pas les femmes, particulièrement celles qui viennent piétiner son terrain réservé. Un peu vexée toutefois, je me promets d'avoir ma revanche et de lui prouver un jour, qu'il ne faut jamais juger sans savoir...Je le jure. (Il me faudra attendre 1653 jours pour cela). Le Capitaine me tire de ma méditation.

- Bien, maintenant suivez-moi. Je vais essayer de vous trouver un moyen de transport pour vous conduire à destination. Il n'y a plus de train, mais des convois militaires qui circulent en permanence. Présenterez-vous au P.C. à votre arrivée. Vous êtes attendue.

Nous nous dirigeons d'un bon pas vers le service des transports : la cour est encombrée d'un grand nombre de véhicules militaires les plus divers : Jeeps, camions de toutes tailles, half-track. Au centre, perdue au milieu de tous ces monstres bruyants, une 2cv Citroën à l'allure brinquebalante. À proximité, un militaire en conversation avec des appelés. Se dirigeant vers le groupe, le Capitaine interpelle l'animateur :

- Monsieur l'Aumônier, vous rentrez sur El-Kseur ? Pouvez-vous prendre avec vous Mademoiselle ? C'est la nouvelle animatrice de l'équipe médico-sociale. Cela lui

fera la moitié du chemin. Avec un peu de chance, elle trouvera bien une autre occasion pour lui permettre d'atteindre Sidi-Aïch.

Un sourire accueillant sur les lèvres, l'Aumônier me tend la main, et ajoute encourageant :

- Soyez sans crainte, l'Aumônier et l'Assistante sociale font toujours bon ménage. Je m'occupe des âmes, vous des corps. Nous nous complétons très bien. Nous aurons d'ailleurs souvent l'occasion de nous rencontrer, votre secteur est également le mien. Mais je vous avertis. Pour le transport, j'ai un petit chien. La voiture est son domaine réservé : il vous faudra le séduire.

D'office il saisit ma valise et la case dans le coffre de sa voiture au-dessus d'un capharnaüm indescriptible.

- Je vous en prie. Montez donc. Prenez mon petit chien sur les genoux, car vous occupez sa place. N'ayez pas peur, il aboie, mais il n'est pas méchant.

Nous prenons enfin le départ. Je suis assise aux côtés de l'Aumônier-chauffeur : sans complexe, le petit chien s'est confortablement installé sur mes genoux. Dans un tintamarre assourdissant, nous nous incorporons au convoi militaire qui regagne sa base et profitons de sa protection. Tout le long du parcours, l'Aumônier me décrit mon futur secteur. Il me parle de l'unité de Chasseurs alpins avec laquelle je vais travailler : elle est super. Je tombe des nues en apprenant la spécialité de l'unité. En digne fille des plaines du nord je m'attendais à collaborer avec des fantassins, mais avec des montagnards ! Allions-nous nous comprendre ? Les aboiements du chien couvrent notre conversation et la rendent bien difficile. L'aumônier finit par dire :

- C'est normal qu'il se fasse entendre avec tant d'insistance, vous occupez sa place. Il est jaloux.

Nous atteignons la cour du P.C à El-Kseur où règne une grande effervescence. On m'explique que j'assiste à un retour d'opération. Les militaires descendent des camions emmitoufflés comme des esquimaux, la tête dissimulée sous de chauds passe-montagnes. Seuls sont visibles leurs yeux et leur nez rougi par le froid. Certains se donnent mutuellement de grandes tapes dans le dos pour tenter de se réchauffer. L'ambiance est ici différente des villes. Je réalise soudain que l'insécurité est ici une affaire qu'il faut prendre très au sérieux.

L'aumônier prend son rôle de chaperon à la lettre. Croisant le regard du Colonel commandant le poste d'El-Kseur, il l'apostrophe pour me présenter. Ce dernier, enveloppé dans une veste matelassée, les chaussures toutes crottées, traverse en effet la cour d'un pas rapide pour rejoindre le bâtiment situé sur la droite. Il n'a rien dans son allure d'un militaire de salon. Comment va-t-il m'accueillir ? Les présentations faites, sa main tendue me rassure. Il ajoute en souriant :

- Soyez la bienvenue. Accompagnez-moi à la popote. J'ai demandé par radio au popotier de préparer un bon vin chaud. Nous sommes tous frigorifiés. Il faut dire que deux jours à crapahuter, plus une nuit à dormir à la belle étoile, comme confort, ce n'est pas le Ritz ! Vous pourrez ensuite vous joindre au convoi qui regagne Sidi-Aïch. Dans une heure ou deux au plus tard, vous serez arrivée au terme de votre voyage.

J'éprouve une réelle sympathie pour ce Colonel. Son accueil est si simple, si chaleureux. Travailler de concert auprès d'un homme de cette qualité doit être

Toubiba

enrichissant. Sa force doit stimuler les hommes, les inciter à donner le meilleur d'eux-mêmes. Après m'être un peu réchauffée, j'effectue la dernière étape de mon voyage, El-Kseur - Sidi-Aïch en Jeep à la vitesse lente du convoi. À la nuit tombante nous arrivons dans la cour du P.C. Me voilà enfin à mon port d'attache.

L'accueil cordial dès mon arrivée : simplicité et générosité du montagnard que j'aurai l'occasion de constater par la suite. Un véhicule est mis à ma disposition pour me conduire à la chambre qui m'a été préparée dans les dépendances de la sous-préfecture. C'est une immense pièce nue équipée d'un lavabo, d'un lit picot, d'une petite table, d'une chaise et d'un petit radiateur à peine suffisant pour chauffer un minuscule cabinet de toilette inexistant. Le grand confort ! À proximité se dresse la sous-préfecture, une grande bâtisse qui laisse deviner un intérieur chaud et confortable. D'emblée je suis frappée par le mur d'enceinte de cette grande et belle demeure qui croule sous une cascade touffue de magnifiques bougainvilliers d'un rouge écarlate. En cette saison, c'est surprenant et merveilleux.

Me voici donc arrivée. En fait, il s'agit d'une première prise de contact, car je dois retourner à Alger dans trois semaines pour effectuer un stage de formation d'un mois. Ce premier contact avec les autorités militaires locales est de bon augure. En l'absence du Chef de Corps parti en permission, le Commandant en second qui assure l'intérim me conseille d'aller visiter les différents postes du quartier. J'aurais ainsi un premier contact avec la population et un aperçu de ses problèmes.

J'ai hâte de connaître ce pays que l'on me décrit, malgré les événements, comme magnifique et très attachant.

En premier lieu, je vais comme il est d'usage, me présenter à toutes les personnalités du secteur pour les informer de ma présence. Lorsque je rends visite en premier lieu au sous-préfet, un petit bonhomme, derrière un immense bureau. Accueil très protocolaire. Il est certainement heureux de ne pas me compter dans ses services. Il en est de même pour moi. Je rencontre son épouse quelques jours plus tard, alors qu'elle est occupée à tailler ses rosiers dans le jardin. C'est une personne charmante, très volubile, superficielle assez exubérante et imbue de son titre. L'administrateur civil et son épouse quant à eux, forment un couple surprenant. Ils semblent venir d'une autre planète. Avec son petit noeud papillon incongru dans ce milieu rural qui orne sa tenue, il paraît planer dans un monde imaginaire. Son épouse, vêtue d'extravagantes fanfreluches, minaude et s'étonne de tout, même d'être là.

Le Maire, personnage effacé et dépassé par les événements qui meurtrissent son territoire, se pose un tas de questions sur l'issue de ces événements, qui finalement ne font qu'accroître l'incompréhension et la peur et à engendrer la haine. Le Cadi, notable religieux musulman un peu révérencieux et très respecté, m'accueille avec considération, et m'invite aussitôt à rendre visite à ses filles. Le Directeur d'école d'origine kabyle est très affable. Sa tâche est démesurée. Il a trop d'enfants placés sous son autorité. Il fait face cependant avec beaucoup de compétence.

Le médecin civil, un métropolitain installé ici depuis un certain nombre d'années, officie seul dans la région. Il est submergé de travail face à la densité de la population, entre son cabinet et sa responsabilité à l'hôpital. Je fais également la connaissance du pharmacien ainsi que d'autres qui s'avéreront utiles par la suite.

Comme nous sommes en zone dite opérationnelle, je ne peux me déplacer qu'en véhicule et accompagnée d'une protection. Donc interdiction formelle de sortir seule en ville. C'est un ordre impératif auquel je dois impérativement me conformer bien que cela me contrarie. Cela ne va pas faciliter mes allées et venues.

Dans l'attente de mon départ pour Alger, je propose mes services au toubib du bataillon qui s'occupe également de la population lorsqu'il y a une urgence. Il me charge de faire du rangement dans la pharmacie. Je suis au moins d'une certaine utilité, mettre un peu d'ordre dans son désordre. Un peu exaspérée, je proteste pour être plus utile. Il me faut avoir la sagesse d'attendre mon retour de stage pour entreprendre une action plus constructive. Je le comprends parfaitement, mais j'ai des difficultés à calmer mon impatience.

Pendant ces trois semaines, selon les opportunités, je profite des convois de ravitaillement pour faire le tour de mon futur secteur d'activité. Je découvre les nombreux douars accrochés à flanc de colline. Chaque mechta y abrite des familles très nombreuses. Elles sont composées de quelques hommes, la plupart du temps âgés, d'une grande majorité de femmes de tout âge, et d'une multitude enfants. Je réalise alors l'ampleur du travail qui m'attend, et qu'il me faudra accomplir.

Je fais également connaissance avec les infirmiers militaires. Ceux-ci avec patience et courage, gèrent les petites infirmeries de leur poste et apportent une aide et un soutien médical à ces gens démunis, éloignés de tout. Il leur est impossible, m'expliquent-ils, de satisfaire journallement ces longues files d'attente, qui deviennent de plus en plus denses devant la porte de leur infirmerie. Mentalement, j'évalue approximativement tout ce monde. C'est impressionnant ! Je ne suis pas découragée pour autant. Je suis prête à relever les manches et le défi. Ces trois semaines finalement me sont très utiles. Je prends à présent pleinement la mesure de la tâche qui m'attend.

14 . Le stage à Alger.

Me voici de retour à Alger. L'animation de la ville me surprend après mon séjour sur le flanc des collines en Petite Kabylie où la campagne vierge de toute circulation m'a fait oublier l'ambiance bruyante de la ville.

Nous sommes ici, environ une cinquantaine de postulantes à suivre le stage de formation d'un mois. Toutes les communautés sont représentées : la métropole ou l'Algérie avec de jeunes postulantes européennes et musulmanes. Pendant la première semaine, en raison des vacances scolaires, certains cours se déroulent à l'institut ménager d'El-Biar, magnifique bâtiment éducatif destiné à instruire les jeunes filles pour assurer le mieux possible leur rôle de future maîtresse de maison. Pour le repos de nos corps, et la paix de nos âmes, nous rejoignons, en fin de journée, le cloître où nous avons élu domicile. Les religieuses accueillent avec beaucoup de gentillesse toutes ces demoiselles ou femmes un peu turbulentes. Notre indiscipline et nos chahuts ont, j'en conviens, bien perturbé le calme, la sérénité et le recueillement de la communauté.

Toubiba

Il est très agréable de retrouver ou de faire connaissance avec d'autres E.M.S.I. : nous partageons toutes les mêmes aspirations. Les plus expérimentées donnent des conseils aux nouvelles. L'ambiance est chaleureuse et l'esprit de camaraderie réel.

Le rythme des stages est plutôt intense. Nous sommes exténuées en fin de journée, la tête pleine de théories. Il nous faut ingurgiter le plus rapidement possible le droit, la puériculture, les soins d'urgences, quelques rudiments de la langue arabe, sans utilité pour moi, car les habitants de la région où je vais travailler ne parlent que le kabyle, et tant d'autres choses qui s'avéreront certainement nécessaires un jour prochain.

Pour le médical, nous effectuons quelques journées de stage pratique à l'hôpital Mustapha, dans différents services : pour que nos connaissances soient complétées, nous assurons quelques nuits partagées entre le service des urgences et celui de la maternité. Lors de mon passage dans ce dernier service, fièvre générale : le personnel s'active au pas de course, d'une salle de travail à l'autre. Et pour cause : douze naissances au cours de la nuit. Un record, selon les dires du personnel. Depuis lors, la naissance d'un enfant est quelque chose qui m'émerveille toujours.

Comment décrire le service des urgences d'un hôpital la nuit . C'est le banal, la routine, l'imprévu, l'insoutenable ou l'ignoble. Dans cette guerre qui ne veut pas dire son nom, on est pris d'un sentiment de révolte devant toutes ces atrocités, ces victimes innocentes que le destin frappe aveuglément. Celles-ci voudraient bien comprendre pourquoi la chance les abandonne aujourd'hui. Mais le plus dramatique, face à cet insupportable présent, c'est qu'on s'habitue à tout, même à côtoyer l'horreur.

Dans le service de chirurgie, le patient garde assez bien le moral, car après l'intervention chirurgicale, même en cas d'opération éprouvante, le passage dans le service est limité dans le temps : l'hospitalisé garde l'espoir tenace de repartir chez lui guéri. Pour le service de médecine il en va différemment, car souvent la maladie s'installe sournoisement. Elle tient solidement sa proie et semble ne pas vouloir la lâcher. Il est douloureux en pareil cas de constater notre impuissance.

Je suis troublée par le service des consultations avec ses interminables défilés de patients, particulièrement des femmes avec leurs enfants. Chaque jour, des files aussi denses le matin que le soir s'étirent comme un long serpent sans queue. Des femmes impassibles, stoïques fatiguées, lasses de leurs grossesses successives, un jeune enfant dans les bras tétant un sein souvent tari, deux ou trois autres accrochés à leurs jupes, souvent même un autre en gestation. Toutes ont le regard vide, parfois traversé d'un éclair d'espoir qui n'est rien d'autre que l'envie d'un lendemain meilleur. Elles attendent silencieusement leur tour, et leur attitude reflète un fatalisme supporté.

C'est dans le service de chirurgie que je rencontre Zohra. Elle est âgée de treize ou quatorze ans, presque encore une enfant, frêle silhouette déjà malmenée par la vie. Cette rencontre me fait prendre conscience de l'importance de ma mission.

Chapitre I. La découverte des E.M.S.I. et leur préparation. Déc 1957 à janv 1958.

La triste histoire de Zohra peut sembler incroyable aux incrédules, c'est pourquoi je dois la raconter, même si pour moi elle reste le souvenir d'un sentiment douloureux. Avant de découvrir le visage de Zohra, j'entends ses plaintes alors que je traverse le couloir du service de médecine. Intriguée, j'entrouvre la porte de sa chambre. Je suis immédiatement frappée par l'intensité de son regard : des yeux noirs comme du charbon, qui expriment à la fois la tristesse et la douleur. C'est un appel à l'aide. Apitoyée mais dans l'impossibilité de nous comprendre, je me rends chez la responsable du service pour tenter de connaître les raisons de son hospitalisation.

En fait, une histoire pitoyable ! Alors qu'elle n'est encore qu'une enfant, elle avait été mariée selon la tradition, sans son consentement, dans le respect des intérêts matériels et pécuniaires de son père, avec un homme de trente ans son aîné. Ce dernier, le marché conclu et la noce terminée veut user de son droit marital. Hélas pour la petite Zohra, elle a une atrophie du vagin, et l'acte sexuel provoque de graves lésions suivies d'une hémorragie. Ce n'est que trois jours plus tard que la famille se décide enfin à l'amener à l'hôpital. Depuis, médecins et infirmières tentent de réparer médicalement ses blessures et de soigner son traumatisme. De temps à autre, son père vient aux nouvelles, non pour s'enquérir de sa santé, mais pour s'informer de la date de sa sortie. Il veut la rendre à son mari pour ne pas avoir à restituer la contrepartie du marché. Les médecins, par humanité, essayent de la garder ici le plus longtemps possible. Ils cherchent à retarder son retour auprès de son mari et à la préserver d'un lendemain, qui hélas finira bien par arriver pour son malheur. Je réalise ce jour-là le peu d'importance que représente la femme dans cette société. Cette constatation fait naître en moi un sentiment de révolte.

Notre stage, intellectuellement enrichissant, mais physiquement éprouvant arrive à son terme. Ce mois d'études passé ensemble nous a ravies : nous nous séparons avec peine car des amitiés profondes se sont nouées. Nous nous promettons, dans la mesure du possible, de rester en relation, de ne pas rompre ce fil d'amitié et de complicité, de correspondre en faisant état de nos réussites, quitte à passer sous silence nos échecs pour garder confiance dans notre mission.

C'est au cours de ce stage que toutes ensemble nous élaborons le projet de l'insigne des « Équipes - Médico - Sociale - Itinérantes ». Fruit de concertation, la maquette est ainsi définie. Sur un écu de métal jaune, les lettres E.M.S.I. s'inscrivent en diagonale sur un fond bleu blanc rouge symbolisant notre pays. Sur le contour doré sera gravée la devise que nous faisons nôtre - *Foi - Persévérance - Courage* – (Foi : croire en notre mission humanitaire envers et contre tout, même face au danger menaçant. Persévérance : ne jamais baisser les bras devant les difficultés. Courage : faire preuve de la force de vaincre les montagnes).

Au moment de nous séparer, nous tenons à témoigner tous ces professeurs qui nous ont patiemment inculqué leur savoir et surtout leurs convictions de cœur. Pour leur témoigner notre reconnaissance, nous organisons une fête de fin de stage. Même adulte il est parfois bien agréable de se comporter comme de grands enfants. Chacune de nous y va de son petit discours, parfois mis en vers, où l'humour le dispute à l'ironie. Une vraie fête de l'amitié où Métropolitaines et Musulmanes réunies dans un même élan, démontrent à l'épouse du général Salan qui nous fait l'honneur

Toubiba

d'être présente, ainsi qu'à nos patrons du 5^{ème}P.H, la qualité et la valeur des E.M.S.I. formées.

Encore plus convaincue qu'auparavant, si besoin était, de l'importance de ma future mission, je repars destination Sidi-Aïch. Trajet sans transbordement, le pont de chemin de fer est provisoirement réparé. Pendant mon absence, le Commandant a repris ses fonctions au bataillon, mais lors de mon arrivée, il est absent comme tout le monde. Il est paraît-il en opération quelque part dans la nature. Je tente discrètement d'avoir des renseignements sur sa personne. Il m'est dépeint comme un patron un peu austère, prenant son commandement très au sérieux, très à l'écoute à la fois de son entourage et de ses hommes. Je suis rassurée après le malheureux contact avec le Colonel de Bougie. Comme le stage a renforcé mes convictions, j'ai la ferme intention de mener à bien les tâches à accomplir. Je forme donc des vœux pour être comprise et aidée.

Lorsque je me rends à la popote pour le repas du soir, les opérationnels sont de retour. Peu avant le dîner, non sans appréhension, je fais connaissance avec le Commandant. C'est un homme de forte stature, droit, direct dans son langage. A priori, je ne sais pas encore si je suis acceptée. J'ai néanmoins immédiatement le sentiment de ne pas être rejetée. Face à un interlocuteur inconnu, je sais habituellement d'instinct si le courant passera ou non.

Peu après, nous passons à table. Le Commandant me place à sa droite et pendant le repas me pose une foule de questions sur ma future tâche. Ce que je compte faire ? Comment je compte m'y prendre ? Si j'y crois ? Si je me sens à la hauteur ? Un véritable interrogatoire tout en douceur. En fin de repas, il me livre ses réflexions :

- En Indochine, j'ai formé des Indochinoises pour faire le genre de travail que vous allez entreprendre aujourd'hui. Je mesure la somme de courage nécessaire pour réussir. Cependant, ce qui se bâtit avec les élans du cœur donne toujours un résultat satisfaisant. Si vous êtes courageuse et solide, nous ferons du bon travail ensemble.

J'ai failli sauter de joie, car à vrai dire à quoi servent le courage et le désir de bien faire, si votre entourage ne vous comprend pas ou vous rejette. Je viens de constater qu'il n'y aura pas de barrière puisque nous partageons les mêmes préoccupations. Au cours de notre discussion, j'ai même découvert en cet officier chargé de lourdes responsabilités, un homme de cœur.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins du 28^e B.C.A.. Février 1958 à décembre 1959

2.01. Les premiers contacts avec la population.

Petit à petit, je commence à organiser un planning de travail : dans un premier temps, me faire connaître, puis faire connaissance des autres, séjourner quelques jours dans chaque poste, -Takritz, Vieux Marché, Tinebdard, Taourirt, El Flaye -, en utilisant les convois qui effectuent les rotations assurant le ravitaillement des compagnies. Comme les rotations n'ont lieu qu'une fois tous les huit jours, il me faut un mois pour faire le tour de cet immense secteur qui comprend quatre compagnies.

De ce fait si je monte dans un poste, je ne puis en redescendre que la semaine suivante. Lors de mes séjours dans ces postes, j'assume le matin une permanence à l'infirmerie, j'épaule du mieux possible les infirmiers militaires en les déchargeant d'une partie de leur travail auprès des femmes et des jeunes enfants. Les après-midi, dans la mesure du possible, je me rends en compagnie de l'officier S.A.S. (Section Administrative Spécialisée) à la rencontre de la population féminine dans les douars environnants.

Pendant que ce dernier s'active à régler des différends entre villageois ou à résoudre de complexes problèmes administratifs, moi je rends visite aux femmes chez elles. J'ai ainsi l'occasion de découvrir très souvent des malades grabataires, dont l'état ne leur permet pas de parcourir à pied les quinze kilomètres pour descendre dans la vallée pour consulter ou simplement venir au poste chercher des soins. Souvent ils renoncent aux soins faute d'argent. Alors, ils font confiance à la chance, ou à la vieille fatma qui soigne les plaies avec un mélange de sa composition à l'efficacité aléatoire.

De temps à autre, le toubib du bataillon passe une journée à l'infirmerie du poste, et examine les malades sélectionnés au préalable par nos soins dans les cas sérieux et dépassant nos compétences. Bien souvent la plupart des cas relèvent de l'hygiène ou de malnutrition. C'est à nous que revient ensuite la charge d'assurer puis de surveiller l'application du traitement. Remettre la totalité des cachets au malade et lui laisser le soin de gérer la posologie, relève de l'imprudence. Les cachets sont souvent égarés, ou absorbés en une seule fois dans un souci d'une meilleure efficacité imaginaire, ce qui peut s'avérer extrêmement dangereux. Comment conseiller à une femme malade de prendre un cachet toutes les trois heures, alors qu'elle ne dispose ni d'une montre, ni d'un réveil ? Ici la population vit au rythme de la nature, le jour à l'extérieur, la nuit à l'intérieur. Nos anciens vivaient jadis de cette façon.

Mes contacts avec la population féminine sont relativement faciles, hormis les difficultés du langage. Ma visite dans les mechtas est toujours accueillie avec joie. La difficulté est d'en repartir : les femmes kabyles sont très attachantes, gaies, volubiles.

Toubiba

Elles ne sont pas voilées, ce qui facilite leur approche. Je découvre de magnifiques jeunes femmes blondes aux yeux bleus. Elles ont des accès de coquetterie surprenants. Les couleurs chatoyantes de leurs robes, leurs foulards, l'éclat de leurs bijoux, le cliquetis de leurs nombreux bracelets, les parent d'un charme qui ne laisse pas indifférent. Elles ont également l'esprit très ouvert, une intelligence qui ne demande qu'à se développer.

Depuis trois mois j'arpente le secteur et commence à prendre mes repères. Le mois d'avril pointe le bout du nez et laisse présager un temps plus clément. Pendant la journée, mon activité soutenue me tient lieu de calorifère, mais les nuits sans chauffage sont inconfortables. Inutile de gémir, c'est la route que j'ai choisie avec ses satisfactions professionnelles qui compensent ces désagréments passagers.

En fin de séjour, près deux semaines de travail ininterrompu, je me lève aux aurores pour intégrer le convoi de protection et rejoindre Sidi Aïch, mon port d'attache dans la vallée. Deux heures de piste chaotique en Jeep. J'arrive littéralement frigorifiée au PC où j'envisage de prendre deux jours de repos bien mérités en attendant un autre convoi qui me conduira dans un autre poste. D'autres douars et d'autres femmes attendent ma venue à l'opposé du secteur.

A l'arrivée, je me précipite à la popote pour absorber un café chaud. Un agréable feu crépite dans l'âtre au centre de cette pièce : voir les flammes danser est un spectacle plaisant que je savoure en même temps en dégustant mon café. Je m'attarde près de la cheminée pour profiter de sa douce chaleur. Je retarde ainsi le moment de regagner ma chambre glaciale. Tout à coup sonnerie du téléphone. Le popotier répond, puis me tend l'écouteur.

- Miss, c'est pour vous.

Au bout du fil, je reconnais la voix de l'aspirant Toubib.

- J'ai besoin de votre aide. Je viens d'être appelé par un employé de la gare. Il semble que sa femme a des difficultés pour accoucher. Tenez-vous prête, je passe vous prendre. Une présence féminine à mes côtés me sera bien utile. Bref, nous verrons sur place ce qu'il est utile de faire.

Arrivés à la gare, nous sommes accueillis par le père présumé.

- Merci docteur, c'est pour la femme. Le bébé y veut pas venir !...

À sa suite, nous pénétrons dans une pièce surpeuplée. Ça va, ça vient. Les très nombreuses femmes présentes assises à même le sol tiennent une réunion animée. Elles s'agitent, parlent haut et fort entre elles, indifférentes à ce qui se déroule dans la pièce voisine. Une véritable cacophonie. Ici on fête joyeusement la naissance avant l'heure. Pour clore le tableau : des enfants de tout âge courent dans tous les sens et s'interpellent bruyamment. Nous suivons notre guide et pénétrons dans une pièce adjacente. Sur un matelas posé à même le sol gît une femme. Elle se plaint et gémit. Installée à califourchon sur elle, une femme âgée semble malaxe avec force le ventre de la parturiente et l'encourager de la voix : le ton est plutôt aux reproches qu'aux encouragements amicaux. Devant cette situation inattendue, le toubib m'adresse un regard plein de sous-entendus.

- Avant tout dit-il, aidez-moi à faire sortir tout ce monde qui piaille et qui s'agite, un peu de calme conviendrait mieux à ce genre de situation.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

Ce n'est pas chose facile. Tout en maugréant devant mon attitude décidée, les femmes, à l'exception de celle qui s'occupe de la patiente, et les enfants finissent par aller s'installer au milieu de la cour, sans pour autant interrompre les bavardages.

Le calme enfin revenu, le toubib ouvre sa valise et souhaite examiner la future mère. Les difficultés alors commencent. La vieille femme s'interpose et nous abreuve d'injures auxquels nous restons sourds d'autant plus que nous n'en comprenons pas un traître mot. Le mari présente tente de la calmer et tente de nous traduire pour finalement conclure que la patiente ne veut pas se laisser examiner. Le doute s'installe alors dans nos esprits. Est-ce la patiente qui refuse ? ou la matrone qui l'interdit ? À voir son animosité à notre égard, ce doit être la sage femme locale. Il va falloir composer avec elle. Le toubib offre de l'aider sans examen préalable. Rien n'y fait. Ni la supplique du mari qui nous donne son accord, ni le fait que plus on tarde, plus les choses se compliquent.

Entre les protagonistes présents, s'établit un véritable rapport de force : d'un côté la patiente qui gémit et exprime sa douleur, de l'autre la matrone qui nous invective et souhaite nous voir partir. Tandis que nous attendons calmement le dénouement de leur bruyante concertation, le mari tente vainement de faire entendre raison à la récalcitrante, qui s'oppose à toute intervention. Devant ce dialogue de sourds qui s'éternise, en désespoir de cause le toubib propose de faire appel à l'ambulance pour conduire la patiente à l'hôpital. Peine perdue : de conserve les deux femmes refusent. La matrone devient encore plus furieuse par cette proposition qui l'évince et lui ferait perdre les dédommagements habituels en la matière.

Nous passons trois heures en palabres inutiles face aux gémissements et fréquentes quintes de toux de la patiente. Le toubib fait part au mari de son diagnostic : l'enfant se présente par le siège, la naissance s'annonce donc difficile. A bout d'argument, il pose un ultimatum : la femme se laisse examiner et accepte son transport à l'hôpital, ou nous partons. Le long dialogue stérile reprend. La matrone s'oppose à toute solution et s'obstine. Devant ce refus obstiné, découragés, nous prenons la décision de partir. Alors que nous franchissons le seuil de la chambre, le mari se tourne vers nous et nous prend à témoin :

- Elle veut pas ! Laisse là, qu'elle crève..!. Mais si tu veux bien, donne-lui des pastilles pour la toux ?

Nous sommes stupéfaits, devant cette réflexion inattendue : la toux de la mère a plus d'importance que cette naissance qui risque de lui coûter la vie. Dans l'impossibilité de contrer leur décision, nous partons contrariés et attristés. Je viens de faire connaissance avec un autre monde, son ignorance, son fatalisme, et ses tabous.

Inquiète et tourmentée, bien que sans responsabilité dans cette histoire, je ne veux en avoir le cœur net. Tard dans la soirée, je me fais accompagner en véhicule pour prendre des nouvelles. « L'accouchement a eu lieu, me dit finalement le mari, mais le bébé est mort ». Je ne sais rien su de l'état de l'accouchée. La maison a retrouvé son calme.

★ ★ ★ ★

Toubiba

Les journées sont chargées d'activités incessantes, parfois exténuantes à la limite du supportable. Le soir tout le monde se trouve à la popote pour le dîner. La détente et la bonne humeur sont de rigueur. Il est interdit d'y parler service : un moyen efficace pour oublier les vicissitudes d'une vie quotidienne sans temps de repos. Ce jour-là, mon itinéraire passe par le 1^{ère} compagnie, à Vieux Marché, où je n'ai pas encore séjourné faute de possibilités d'hébergement. Par chance, un officier est parti en permission. Je dispose donc de sa chambre. Dans tous ces postes, assez exigus et rudimentaires, trouver un coin inoccupé n'est pas chose facile. C'est même souvent un problème difficile, voire insoluble.

Le responsable du poste et l'officier S.A.S mettent au point notre programme pour aller visiter les douars environnants. Avec l'infirmier et moi-même, nous souhaitons voir tous les enfants et établir un approximatif bilan de santé, car un début d'épidémie de coqueluche est signalé. La vigilance s'impose : ici les épidémies galopent très vite.

Comme de coutume, à l'heure du repas, je me trouve être la seule femme au milieu de cette assemblée masculine que je ne connais pas. Jusqu'à présent, je n'ai essuyé aucune déconvenue. Cette compagnie a la réputation de se composer de joyeux plaisantins. Je m'attends donc à une sérieuse mise en boîte.

À peine à table, un de mes hôtes me questionne :

- Aimez-vous la musique ?

- Bien entendu !

Ce dernier se lève de table et met en marche le légendaire *Teppatz*, avec le disque Laura de Guy Béart. L'assemblée se met à chanter le refrain en cœur.

- L'aura....L'aura....lequel de nous l'aura ?

Je connais bien cette chanson, un des succès du moment. Je comprends vite que j'en suis l'enjeu. Certains poussent même la plaisanterie jusqu'à faire ouvertement des enchères, et à proposer des mises. Je commence à être gênée, mais me garde bien de le laisser paraître. Jouer la naïve peut parfois être utile. Au dessert, le Capitaine narquoisement me demande :

- Que pensez-vous de la chanson de Guy Béart ?

Et moi innocemment de répondre :

- Je l'aime beaucoup, c'est un excellent chanteur.

- Eh bien, vous avez un excellent caractère. Vous n'avez manifesté aucun signe d'agacement. L'autre jour, nous avons fait la même plaisanterie à l'assistante sociale militaire de passage ici. Elle a très mal pris la chose. Ce n'était qu'une petite mise en boîte. Vous avez réagi avec beaucoup de fair-play. La 1^{ère} compagnie vous accepte. À l'avenir, considérez-vous comme des nôtres.

Je vais connaître d'autres entractes amusants, toujours dans la limite de la plaisanterie amusante. Je réagirai avec le sourire. Il n'est pas question pour moi de perturber leur univers, mais, par ma présence, d'apporter à leur univers la féminité qui leur manque, et de les conserver en phase avec le monde extérieur.

2.02. Une femme, un enfant blessés et Akila enfermée.

Le mois de mai est un très joli mois. Ici cependant pas de muguet dans les bois. Le printemps pointe le bout du nez et la nature s'éveille. Les premiers bourgeons éclatent sur branches tandis qu'au sol l'humidité favorise la pousse de

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

brins d'herbe vite dévorés par des chèvres squelettiques et affamées. Ce dimanche-là, nous sommes réunis dans la cour du P.C. (poste de commandement) les uns cherchent à profiter des premiers rayons de soleil, tandis que les autres attendent le convoi qui doit les conduire à l'église où traditionnellement un grand nombre d'entre eux assistent à la messe. Dieu est parfois l'ultime recours face aux dangers et à l'horreur. Pourquoi ne pas chercher auprès de lui un peu de réconfort ou pourquoi ne pas le prier pour préserver la vie des vivants aujourd'hui ou accueillir auprès de lui les morts d'hier ou ceux de demain.

Au moment où le convoi s'ébranle, des coups de feu retentissent dans le lointain. Peu après, affolé, le responsable radio accourt vers le Commandant :

- Mon Commandant, venez vite. Un appel radio pour vous. La 2^{ème} compagnie est attaquée.

Quelques instants plus tard, le Commandant revient vers nous au pas de course. Ordre très bref :

- Vite, tout le monde dans les camions. Nous montons là-haut du côté de Tinebdar, les half-tracks sont déjà partis. Vous l'E.M.S.I., vous prenez votre matériel de secours. On vous embarque. Il y aura peut-être des civils blessés.

Cette fois, plus le temps de réfléchir, je suis bel et bien dans le bain de l'action. La guerre me montre son odieux visage, tout le long du parcours une piste sinueuse d'une dizaine de kilomètres. Nous entendons dans le lointain des coups de feu, des rafales de mitraillettes, des tirs de mortiers, ainsi que le bruit des *barons*, ces petits avions téméraires qui souvent escortent les convois pour les protéger. Ils arrivent en renfort et effectuent d'audacieux piquets au-dessus de la crête devant nous. Silence général. Le Commandant tente vainement d'obtenir la communication avec le poste tandis que le convoi roule aussi vite que l'état défectueux de la piste le permet. Le poste en vue, la fusillade s'estompe puis s'arrête. À notre arrivée le calme est revenu. Le Capitaine vient à notre rencontre et nous rassure. Pas de blessés sauf un jeune appelé qui s'est fait une entorse en courant se mettre à l'abri.

- Bien, dit le Commandant qui paraît satisfait, dès l'arrivée des renforts, nous irons faire un tour dans le village. Il faut nous assurer qu'il n'y ait pas de blessés parmi la population civile.

La position de ce poste est assez particulière. Le douar kabyle comme la plupart de ceux de la contrée est presque toujours situé au sommet d'une crête. Pour des raisons de proximité avec le village, le poste militaire a été installé en contrebas. C'est sans doute un mauvais choix, car dans la stratégie militaire qui tient les hauts tient les bas. L'attaque est venue comme il fallait s'y attendre d'en haut, c'est-à-dire du douar.

Lorsque plus tard, nous pénétrons dans le village, il est désert. Comme souvent en pareil cas, le F.L.N. a vraisemblablement ordonné à la population d'évacuer le village avant l'engagement. Les civils ne peuvent que subir et disparaissent dans la nature avant de revenir en catimini dans la nuit, ou le lendemain. Nous circulons donc à notre guise dans le village abandonné. Je découvre avec étonnement, malgré mes nombreuses visites précédentes, une densité insoupçonnée de mechtas. Elles sont accolées les unes aux autres et desservies par un enchevêtrement de ruelles, un vrai labyrinthe.

Toubiba

Subitement parviennent à nos oreilles des plaintes. Elles émanent d'une des mechtas. En pénétrant à l'intérieur, je distingue une femme accroupie à même le sol. Elle tient sur les genoux un jeune enfant, deux à trois ans environ qui pleure doucement. Près d'eux, une vieille femme hébétée se lamente et geint. Après un rapide examen, je constate que l'enfant a reçu dans la poitrine un projectile dont je ne puis définir la nature. Sa respiration bruyante est comparable à un soufflet de forge : le poumon doit être touché. La mère a une petite balafre à la cuisse sans gravité. Quant à la vieille femme, elle est indemne. Par quel malheureux hasard, alors que le village est totalement désert et ne semble pas avoir subi de dégâts, ces femmes sont-elles restées au douar ? Est-ce la peur ? Ou le refus de fuir ? Hélas pour elles, la malchance était au rendez-vous.

Le contenu de ma trousse médicale de première urgence s'avère très utile. Il est conçu pour parer à tous les imprévus. Dans le cas présent, je prodigue les premiers soins à mes deux blessés. Je fais monter du poste la civière de l'infirmerie pour y étendre le plus confortablement possible l'enfant blessé et le descendre au poste d'où il sera transféré à l'hôpital. Alors que je termine mes soins et que les blessés vont être évacués, survient un jeune militaire. Des trémolos dans la voix, il s'écrit :

- Mon Commandant, venez voir, j'ai découvert une bête sauvage.

Je sais bien qu'il faut parfois s'attendre à des surprises, mais une bête sauvage dans un village kabyle !... Nous ne sommes tout de même pas dans la jungle ! Suivant notre homme parmi le dédale des ruelles, nous accédons à une cour intérieure. À son centre une espèce de cabane en forme de cube aux côtés d'un mètre. Elle est constituée de morceaux de bois et couverte de tôles rouillées et de carton. De l'intérieur de cet édifice inattendu proviennent des grognements, des hurlements. Le Commandant s'approche, jette un coup d'œil par un orifice et recule épouvanté. :

- C'est une femme ! C'est incroyable ! C'est une femme !

Il demande alors aux hommes de s'éloigner.

- Vous lui faites peur, dit-il vous. Se tournant vers moi, il ajoute.

- Approchez-vous ! Essayez de lui parler doucement. Vous êtes une femme.

Cela devrait calmer sa peur et faciliter les contacts.

Je me mets à genoux, et réussis à passer la tête dans une ouverture pratiquée par les militaires lors de la découverte. De ce curieux édifice, je m'adresse à cette forme indistincte avec beaucoup le plus de douceur possible. J'essaye de calmer sa peur et lui explique que je ne lui veux aucun mal, que je vais m'occuper d'elle.

Petit à petit elle s'apaise puis se calme. Elle semble m'accorder sa confiance. J'ai même l'impression qu'elle me comprend. Au fur et à mesure que mes yeux s'accommodent à l'obscurité du lieu, je découvre l'horreur. Au milieu de son réduit est planté, solidement enfoui dans le sol, un petit tronc d'arbre tient lieu de pilier autour duquel sont enroulées des chaînes. Incroyable!...Une femme est enchaînée là par les chevilles, telle une bête malfaisante. Elle est assise sur un tas de détritits, vêtue de guenilles, la chevelure poisseuse jusqu'à la taille, emmêlée, sale, la peau recouverte d'une épaisse couche de crasse, et des ongles démesurés, de vraies griffes. (Je la reverrai de façon saisissante bien des années plus tard en allant voir le film «la guerre du feu». Seuls paraissent vivants les yeux, des yeux noirs perçants.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

Un regard hagard qui exprime à la fois la peur, la fatalité et qui semble tout attendre de moi.

J'appelle à l'aide les militaires ébahis qui m'entourent. Ils s'empresstent de poser leurs armes et mettent rapidement la cabane en pièces. À la lumière du jour, le spectacle de cette horreur paraît encore plus irréel, effarant. Après avoir libéré la prisonnière de ses chaînes, je tente en vain de la mettre debout. Hélas ses jambes refusent tout service : elles ne peuvent la porter. Elles ressemblent à deux bâtons noueux pendant lamentablement d'un torse humain. Dans l'impossibilité de se tenir debout dans son cachot exigu où elle était condamnée à vivre, ses membres inférieurs, avec le temps, se sont atrophiés.

C'est un spectacle affligeant, révoltant que de voir un être humain réduit à cet état. Avant d'enquêter sur les causes d'une telle situation, première urgence : prendre en charge l'infortunée et la conduire à l'hôpital. Oui, mais comment ? Aucun véhicule ne peut entrer dans le douar avec des ruelles aussi étroites. Finalement deux jeunes militaires se dévouent et se rappelant leurs jeux d'enfant, croisent leurs mains pour faire une chaise à porteurs. Leur pitié est supérieure à leur dégoût. Telle une reine sur son trône, encadrée de deux charmants pages, voilà notre infortunée transportée jusqu'au véhicule. Nous gagnons la vallée avec les blessés et notre malheureuse.

Il faut à présent conduire au plus vite tout ce petit monde à l'hôpital. Si la mère paraît aller mieux, en revanche le petit garçon me donne beaucoup d'inquiétude. Le retour en camion sur la piste cahotante est pour lui une souffrance supplémentaire. Le médecin militaire, par radio, me conseille de lui administrer par piqûre un calmant que je trouve aisément dans la trousse d'urgence.

J'avoue sans fausse honte être un peu remuée : c'est la première fois que je vis de telles péripéties. Cela marque. Dans le confort d'un dispensaire ou d'une infirmerie, il est plus aisé de donner des soins et de dissimuler son trouble. Mais avec un tel enchaînement, les émotions ressenties prennent le dessus. J'ai les mains qui tremblent un peu en remplissant la seringue. Le Commandant qui se trouve à mes côtés m'adresse alors cette réflexion sèche :

- Vous en êtes capable, ou je dois la faire à votre place.

Cette remarque, un peu tranchante, loin de me contrarier me permet de me ressaisir et de retrouver mon équilibre. Une bonne gifle morale est parfois salutaire.

Le retour me paraît interminable. À chaque cahot de la piste, j'ai l'impression de ressentir dans mon corps, ce que mon petit blessé éprouve. Ma séquestrée, à la recherche de protection, tient ma main ou le bout de ma manche en permanence. C'est pour elle un gage de sécurité : je suis sa bouée de sauvetage. Nous finissons par parvenir à l'hôpital de Sidi Aïch, où à ma grande stupéfaction, je m'entends dire qu'il n'y a pas de place pour mes trois blessés. J'insiste.

N'étant pas déjà d'une nature très patiente, surtout après toutes les épreuves de cette mémorable journée, je suis prise d'une sainte colère. Je connais le fonctionnement particulier de cet établissement où certains lits sont souvent occupés par des cas sociaux un peu fragiles qui trouvent ici le gîte et le couvert à moindres frais. Parfois aussi, des rebelles viennent ici incognito se refaire une santé avec l'accord tacite de certains responsables complaisants.

Toubiba

Je fais un véritable scandale et vais jusqu'à menacer le responsable du service : si je n'obtiens pas immédiatement trois lits, je vais appeler en renfort la police pour effectuer un contrôle des malades : elle mettra dehors tous les simulateurs. Ma fureur est telle que l'effet est radical : trois lits sont aussitôt libérés. Mon petit malade est dirigé vers le service de chirurgie, sa mère vers l'infirmerie. Moi je prends en charge la bête sauvage.

Un homme de service musulman, compatissant aux difficultés, depuis mon arrivée ici, m'accompagne et spontanément me propose une aide que j'accepte volontiers. Il a dans le regard une gentillesse qui le rend sympathique : sans doute un brave père de famille. Il me prête main-forte pour transporter ma patiente jusqu'à une salle de bain, me fournit tout ce que je lui demande, ciseaux, serviettes, savon, éponge. Il m'aide à l'asseoir dans la baignoire. Je lui demande alors de me laisser seule avec elle, le reste me concerne personnellement.

Je commence par la déshabiller avec l'aide d'une paire ciseaux. Les guenilles qui font office de vêtements ne seront plus utiles. Je n'ai pas d'autre solution que de continuer à employer les ciseaux pour venir à bout de la chevelure, puis des ongles. Je relègue tous ces oripeaux dans un coin de la pièce : l'odeur est plutôt dérangeante.

Confiante, elle se laisse faire. Cela me prend pas mal de temps : un bain ne suffit pas. Il en faut plusieurs. Peu à peu avec ces décrassages successifs, l'infortunée commence à prendre figure humaine. Je découvre alors avec plaisir qu'elle est même plutôt très jolie. Depuis que nous nous trouvons seules toutes les deux, pour la mettre en confiance, je ne cesse de lui parler. Mon monologue meuble le silence. Rassurée, elle se hasarde à me dire quelques mots, puis des bribes de phrases mélangées en kabyle français. C'est certes élémentaire, mais elle réussit à se faire comprendre. C'est ainsi qu'elle m'interroge sur mon nom, puis me donne le sien : Akila. Je la trouve bien jeune, entre dix-sept et vingt ans.

L'opération propreté terminée, j'ouvre la porte et découvre avec surprise que l'homme compatissant est toujours là devant la porte, prêt à interdire l'entrée ou à venir à nouveau à mon aide. J'ai effectivement bien besoin de son concours pour transporter ma protégée :

- Venez, je vous ai trouvé une chambre, juste derrière l'hôpital. Il y a un autre bâtiment inoccupé. C'est l'ancien asile de fous, mais vous savez, maintenant les fous sont en liberté dans la nature. On ne les enferme que lorsqu'ils deviennent dangereux, et encore à condition qu'on les attrape. Soyez rassurée, Mademoiselle, je vais veiller sur elle comme sur ma propre fille.

Je comprends alors que je peux lui faire confiance. Nous la transportons à l'aide d'une chaise, lui d'un côté, moi de l'autre. Dans l'état plutôt squelettique où elle est, l'effort n'est pas considérable. À son air confiant, je comprends qu'elle commence à apprécier cet agréable moyen de locomotion, qu'elle imagine être son carrosse.

La bête sauvage, telle peau d'âne, s'est métamorphosée en une très jolie princesse, propre, ayant abandonné ses haillons. La chambre que je découvre alors est sommairement meublée, et comporte un lit en bon état, une chaise, et une petite

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

table de nuit. Comparée à sa demeure précédente c'est le grand luxe. Après l'avoir nourrie et mise au lit, nous la laissons se reposer. Au moment de notre départ, elle a un instant d'affolement. Sans doute la peur du retour de ses geôliers. Elle demande à Ahmed de fermer la porte avec le verrou. Elle veut se sentir en sécurité.

Effectivement, l'aide de Ahmed m'est très précieuse. Les jours suivants, quotidiennement, il est présent, lui porte ses repas, l'aide à faire ses premiers pas. De mon côté en effet, même après aménagement de mon programme pour rendre des visites aussi fréquentes que possible, il m'est impossible de rester en permanence auprès d'elle.

Petit à petit, ses jambes retrouvent leurs fonctions, mais seul le temps peut leur redonner vigueur et motricité. Ensuite dès qu'il dispose d'un peu de temps, Ahmed l'accompagne pour une petite promenade dans le jardin. Mais pour lui faire reprendre goût à la vie, pour la guérir de cette peur malade qui l'habite, il faut de la patience, du temps, beaucoup de temps. Ahmed, un jour au cours de l'une de mes fréquentes visites me confie :

- Même le soleil lui fait mal aux yeux. Elle insiste toujours lorsqu'elle regagne sa chambre pour que je ferme la porte. Alors pour la rassurer, je pousse le verrou.

Bien entendu, il faut tirer cette lamentable affaire au clair et mettre la famille en demeure de s'expliquer : quelles sont les raisons qui poussent des parents à commettre de telles atrocités. Nous apprenons l'incroyable vérité. Ce n'est pas un conte de fées, mais l'histoire sordide d'une très jolie jeune fille gaie, souriante, heureuse de vivre. Elle a même fréquenté l'école un certain temps, ce qui explique sa connaissance même imparfaite de la langue française. En Kabylie, les femmes sortent le visage découvert, ce qui permet de découvrir l'éclatante beauté de certaines. Elles vont, viennent, circulent au milieu de leur douar, se retrouvent très souvent au cours de la journée, par petits groupes, près de la fontaine, lieu de rires et de longs bavardages.

Mais le destin...! Il existe là-bas, comme ailleurs, des musiciens qui vont à pied de village en village, présentant leurs talents musicaux, un peu comme nos troubadours d'autrefois. Un jour près de la fontaine ou ailleurs peu importe, le regard d'un jeune et beau musicien de passage croise celui merveilleux d'Akila. C'est alors le miracle fulgurant de l'amour. Ils se revoient, en cachette bien entendu, et finissent par envisager un avenir à la mesure de leurs sentiments. Lui rêve de l'emmener au loin, elle de partir ailleurs pour découvrir une vie meilleure et différente. Il lui parle d'enlèvement. Elle est d'accord pour le suivre aveuglément au bout du monde.

Par une femme trop bavarde ou jalouse, le secret de leur projet parvient aux oreilles de sa famille pour qui cette liaison est ressentie comme une insulte, une entorse à la tradition. Pauvre Akila que le destin a fait naître dans un monde où l'homme décide du sort de la femme ! Celle-ci obéit et doit subir le destin qu'on lui impose. Pour mettre radicalement un terme à ce projet que la famille réprouve, Alikha est enfermée. Devant son merveilleux rêve brisé, elle réagit avec colère, telle une furie. Ses proches finissent alors par l'isoler, pour finalement l'enchaîner pour l'empêcher d'aller rejoindre son beau musicien.

Toubiba

Au départ son emprisonnement ne devait durer que quelques jours, le temps que son soupirent découragé d'attendre parte ailleurs. Mais le temps qui passe ne fait que décupler le chagrin et la fureur d'Akila. Elle se rebiffe, hurle, griffe, tous ceux qui tentent de l'approcher. Sa famille la croit devenue folle et prend peur au point de bâtir autour d'elle une barrière qui devient une cage, puis une prison, dans laquelle même un être humain ne peut tenir debout. Par une ouverture on lui passe la nourriture, l'eau. Elle dispose l'hiver d'un petit *kanoun*¹ dont les braises apportent un semblant de chaleur à son pauvre corps qui se recroqueville. Avec le temps ses jambes s'atrophient. Elle devient...une bête sauvage. Ce long calvaire durera ainsi plus de deux longues années, vécues douloureusement. Elle pensait n'en voir jamais la fin. Notre arrivée met un terme à cet enfer.

Trois mois plus tard, lors d'une visite au douar, je convoque les parents et les mets en présence de leur fille. Une fille qu'ils ont peine à reconnaître, tant la métamorphose est stupéfiante. Ils fondent en larmes. La honte ou les regrets...!. Je les invite à la reprendre et à lui assurer dorénavant une vie convenable en prenant bien soin de leur préciser que j'exercerai une surveillance particulière de tous les instants.

La vie reprend son cours normal. Lors de mes fréquentes visites à Akila, celle-ci, chaque fois, m'entoure de grandes marques d'affection. Lorsque je lui demande si elle est heureuse à présent, son regard se tourne vers l'horizon : des larmes perlent aux bords de ses paupières tandis qu'un frêle sourire qui n'aura jamais plus jamais le reflet de celui de jadis, effleure ses lèvres.

Malgré l'affection que je lui témoigne, le secours moral que je lui apporte, elle a toujours cet instinct animal qui lui fait fuir ses semblables : rien ne pourra jamais effacer de sa mémoire ces longues années de cauchemar et de souffrance. Elle éprouve toujours la nécessité de tirer le verrou entre son entourage et elle. Et peut ainsi sans doute rêver à une autre vie ! ... Si un beau troubadour réussissait à lui bâtir un ailleurs, fait d'amour et non de haine.

2.03 . Le mois de mai 1958 à Sidi Aïch.

Rien ne différencie ce 13 Mai 1958 d'une autre journée. Après un hiver rigoureux, le ciel en ce début de matinée laisse présager une journée magnifique. Le soleil réchauffe la terre d'où émergent les premières pousses de verdure. Dès le réveil, comme à l'accoutumée, j'allume mon transistor, ces petits postes révolutionnaires pour l'époque. Ils n'ont pas besoin du courant électrique et nous permettent d'avoir un lien avec l'extérieur depuis Taourirt, poste isolé, installé à la limite de la forêt de l'Akfadou. Je ne comprends pas ce qui se passe : le programme habituel est tout chamboulé et la radio paraît en délire.

Alors que nous sommes, tranquillement en train de prendre notre petit déjeuner à la popote, un sous-lieutenant survient et déclare en entrant.

¹ Fourneau en terre, poêle, souvent creusé à même le sol.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

- Bonjour tout le monde. Mon Capitaine vous avez écouté la radio ce matin. Je ne comprends pas ce qui se passe à Alger, mais cela fait du bruit.

- Non je n'ai pas écouté. Après la sortie dans la nature d'hier, qui n'avait rien d'une partie de plaisir, j'ai dormi comme une souche. Allez donc nous chercher un poste radio, nous allons écouter ça.

En effet, il se passe quelque chose d'inhabituel à Alger : la radio retransmet les bruits d'un monde en effervescence, le speaker particulièrement excité s'adresse à la foule algéroise massée sur le forum. Cette foule en délire acclame à grand bruit, tantôt Salan, tantôt Massu, ces généraux en place à Alger, et d'autres noms de personnalités qui me sont inconnus. Par la voie des ondes, il est très difficile de se faire une idée précise de la situation.

Beaucoup plus tard dans la soirée, nous avons un aperçu des événements. Le peuple en délire semble avoir pris racine sur le forum et ne cesse d'acclamer ses idoles. L'ambiance ne laisse pas transparaître une situation dramatique. Ce 13 mai 1958 fera date dans l'histoire de l'Algérie. Par leur action, quelques audacieux généraux tentent d'inverser le cours de l'histoire. Beaucoup plus tard, nous découvrirons la vérité sur cette journée historique qui se déroule sans que nous en mesurions la portée.

À la popote, les commentaires vont bon train. Chacun donne son avis. Un sergent nous fait partager ses sentiments :

- Ah, si les militaires se fâchent ça va changer. Ils ne tiennent pas à ce qu'on leur fasse à nouveau le coup de l'Indochine : se faire casser la gueule pour rien.

Certains reconnaissent :

- C'est bien le boulot des militaires d'aller au baroud, mais il n'est pas question de recevoir en retour des coups de pied au cul, pendant que les politiques des deux bords trinquent ensemble au-dessus de nos cadavres. C'en est assez !. Et puis les petits jeunes du contingent, on ne leur a pas demandé leur avis pour les envoyer à la casse pipe, ça, il ne faut pas l'oublier.

- Moi aussi, ajoute le sergent-chef. Je suis d'accord pour aller gueuler à Alger sur le forum.

Un autre demande une permission pour se rendre à Alger, afin d'aller se rendre compte de la situation de plus près. D'un sourire le Capitaine clôt le débat :

- Soyez un peu sérieux. Tout le monde reste à son poste. Pour nous rien de changé. Aujourd'hui comme hier, les fellaghas nous attendent peut-être au tournant de la piste. Il faut continuer notre travail et redoubler de vigilance.

Depuis deux jours, chacun vaque à ses occupations, un poste radio à proximité, branché sur la même longueur d'onde : quel que soit l'endroit, le contenu des informations est identique. On perçoit toujours le brouhaha de la foule survoltée, qui semble infatigable et scande en permanence des slogans. Le dernier « Algérie Française » s'amplifie et devient un réel leitmotiv.

Face à cette situation, je ne connais pas les sentiments profonds des autres. Pour ma part, c'est la première fois que j'entends clamer aussi fort des slogans patriotiques. Sans être particulièrement cocardière, je suis touchée par ces voix exaltées qui nous arrivent par le canal des ondes et hurlent à l'unisson leurs joies, leur espoir en une tranquillité prochaine et leur foi en une paix enfin retrouvée. C'est

Toubiba

un encouragement. Nos souffrances et nos deuils n'auront peut-être pas été inutiles si la paix revient enfin dans ce pays.

Le temps passe, aujourd'hui, comme hier, l'ardeur des Algérois reste toujours aussi intense. À la population de la capitale et des faubourgs majoritairement musulmane, se joint un flot humain venu des quatre coins du pays. La foule continue de crier à tue-tête et d'acclamer sans répit ces Généraux, qui depuis ces derniers jours font son admiration. Elle est lasse de tous ces hommes politiques qui se sont succédé et qui, par leur incompétence et leurs décisions irréfléchies, n'ont fait qu'aggraver la situation. Cette foule déchaînée trouve finalement une autre idole et réclame à grands cris le Général De Gaulle. C'est un appel à l'aide, un espoir. Elle réclame un sauveur.

Je suis exténuée, les malades toujours aussi nombreux occupent pleinement ma journée. Par ailleurs, portés par les événements qui se déroulent toujours en Algérie, et ont des prolongements à travers tout le pays, nous restons éveillés tard dans la nuit, l'oreille collée au poste radio. Les journées sont très longues tandis que les nuits sont très courtes.

En soirée est parvenu le message radio suivant à la compagnie à Taourirt :
«*Le 18 mai 10 heures - stop - défilé à S.A; - stop – avec population musulmane - stop - organiser convois, drapeaux,banderoles - accord pour transports civils - stop - fin*».

Recevoir ce genre de message à 19 heures ne peut que mettre le Capitaine dans l'embarras. C'est vraiment court comme temps de préparation. Comme c'est l'heure du dîner, exceptionnellement nous débattons de ce sujet d'actualité autour de la table. Les problèmes paraissent parfois plus simples au cours d'un repas, même s'il s'agit de celui de l'ordinaire. La solution peut jaillir entre la poire et le fromage, même si le menu du jour ne comporte ni l'une ni l'autre.

- Pour le convoi, je m'en charge dit le Capitaine. Mais pour les banderoles où aller les chercher coincés que nous sommes ici, sur ce piton à la limite de l'Akfadou ? Il nous faudrait pour le moins un prestidigitateur.

Face à un problème de ce genre, il ne reste qu'une solution : faire marcher sa matière grise. Une idée me vient alors à l'esprit :

- Ecoutez Capitaine, si vous me trouvez du tissu blanc, je suis à même de résoudre l'épineux problème des couleurs.

- Ma parole, Miss, vous voulez faire des miracles. Je ne peux que vous proposer deux draps de l'armée, et encore ils sont gris.

C'est à ce moment que le Sergent s'écrit :

- Moi, mon Capitaine, j'en offre. Il y a sur une étagère du magasin une pièce de tissu blanc. Souvenez-vous, celle que nous avons découverte au fond d'une cache le mois dernier au cours d'une opération. Moi je trouve plutôt cocasse de s'en servir pour faire des drapeaux tricolores !

- Bon très bien ! À présent, parlez-moi des couleurs, parce qu'à mon avis les couleurs sont d'une importance majeure.

- C'est très simple, à l'infirmerie il y a du mercurochrome, et du bleu de méthylène. Avec un peu de système D ! Après tout, ce système est bien une invention française ! Proposition envisagée : découper des rectangles de tissu blanc, plonger verticalement un tiers du tissu dans le rouge, faire sécher. Avec la chaleur ambiante actuelle, il ne faudra pas attendre trop longtemps. Par la suite, même

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

opération à l'autre tiers dans le bleu. Comme vous le voyez, c'est simple comme un jeu d'enfant.

C'est ainsi que, pendant une grande partie de la nuit, la popote se transforme en atelier de peinture. Les artistes présents oeuvrent au milieu des rires et dans la bonne humeur, émoussillés en pensant à la tête des autorités de Sidi-Aïch : sachant pertinemment bien que nous étions démunis de tout, elles nous avaient mis au défi de trouver drapeaux et banderoles. Un jeune appelé, particulièrement fouineur finit même par découvrir un pot de peinture rouge, en réalité plutôt rouge grenat, abandonné au fond du magasin du fourrier. En prime, nous réalisons des calicots avec d'immenses Croix de Lorraine.

Pour ma part, je ne faillis pas à la tradition des *E.M.S.I.* dont l'autre devise est « *il n'y a pas de problèmes, il n'y a que des solutions* ». Il faut reconnaître qu'il faut parfois une grande dose de persévérance et d'imagination pour arriver à en résoudre certains.

Avertie par nos soins, la population de Taourirt, monte à l'assaut les camions et nous accompagne à Sidi-Aïch où doit avoir lieu le défilé. Le convoi prend un air de fête : les drapeaux et les calicots claquent au vent. Les Musulmans arrivent spontanément de tous les douars environnants, certains arborent fièrement sur leurs djellabas, leurs nombreuses décorations militaires qui attestent de leur courage pendant la guerre de 39-45. Je constate avec satisfaction qu'un grand nombre de femmes de tout âge participe à ce rassemblement. C'est pour moi une révélation : pour la première fois depuis mon arrivée ici, je vois des visages féminins souriants et ouverts. Cela paye de bien des peines et entrouvre la porte de l'espoir : nous allons connaître un jour une vie meilleure.

Les journaux qui nous parviennent enfin corroborent, larges photos à l'appui, les informations entendues à la radio. Ils donnent des détails sur l'ampleur de la foule présente dans les rues d'Alger et insistent sur le nombre de femmes européennes et musulmanes présentes côte à côte. Ces dernières jettent même rageusement leurs voiles. Un geste symbolique, comme un adieu au passé, un appel à la liberté. Une liberté d'être qu'elles revendiquent à grands cris, car pour elles la vraie révolution commence par le droit d'aller, de venir, la possibilité d'évoluer, d'étudier, de choisir leurs vies, d'occuper la place qui leur revient dans la présente société.

Quelques privilégiées parmi elles y sont parvenues. Ces dernières, des exemples à suivre, sont frappées hélas d'anathème par la grande majorité des hommes. Ces derniers s'emploient à les montrer du doigt et à les condamner. Pour assurer l'émancipation de la femme musulmane, un gigantesque travail reste à accomplir. Il faut éduquer, aider, soutenir, convaincre. Il en va de leur avenir et ce celui du pays. Certes, dans les villes l'enseignement est plus accessible ; l'éducation se propage plus rapidement. Mais combien d'années faudra-t-il pour atteindre la multitude de villages, de douars, dispersés sur l'ensemble de ce vaste pays ?

Il faut avant tout que les hommes reconnaissent qu'un pays ne peut être fractionné en deux parties : l'une masculine qui avance, accepte la transformation, la marche en avant, l'autre féminine qui stagne et demeure dans l'ignorance. Les femmes doivent avoir aussi leur place dans l'évolution et l'avenir de ce pays. C'est

Toubiba

tous ensemble, hommes et femmes que se fera la marche vers le progrès. Car seuls le travail et l'éducation permettront l'essor et donneront accès à l'amélioration des conditions et au contrôle de cette démographie galopante. Celle-ci pourrait étouffer ce pays au sol aride et sec, pauvre en ressources alimentaires.

Aujourd'hui dimanche, la journée s'annonce particulièrement chaude. L'hiver est un lointain souvenir. Sachant depuis la veille qu'une section doit se rendre de Taourirt à Sidi-Ayya, j'en profite pour me joindre à elle. Ici, en ce moment les dimanches sont considérés comme les autres jours. Comme ce village est très difficile d'accès, je ne m'y rends pas aussi souvent que je le souhaiterais. Le douar est en effet situé au sommet d'un piton. Pour l'atteindre : seize kilomètres de piste épouvantable, suivis finalement, par temps sec, d'une marche de quatre kilomètres, dans le lit caillouteux d'un oued. Un parcours qui met les chevilles à rude épreuve. Autre solution pour atteindre le piton par la piste un parcours deux fois plus long dans une région où l'insécurité est totale. La difficulté d'accès est-elle une raison suffisante pour ne jamais aller à Sidi-Ayya ?

Cinq heures du matin, départ. La piste est à la hauteur de sa réputation, sinueuse et cahotante à souhait. Un environnement cependant magnifique. Quel réel émerveillement d'admirer autour de soi le relief de ce pays. Tout particulièrement tôt le matin au lever du soleil qui inonde la nature d'une luminosité irréaliste. Ses premiers rayons caressent le vert naissant des jeunes pousses au milieu des taches jaunes des touffes de genêts. Je ne connais rien de plus beau que la Kabylie au printemps. Un véritable enchantement. Une vision féerique qui me reste en mémoire comme un rêve inaccessible. Hélas, cette beauté est éphémère. La saison chaude prochainement va brûler et dessécher cette végétation, avant de stériliser provisoirement la terre.

Les véhicules grimpent au pas sur la piste ; la montée est rude, les moteurs chauffent. Il faut s'arrêter, attendre puis repartir, s'arrêter à nouveau. La plus grande vigilance est recommandée dans cette contrée. Le chef de bord du véhicule de tête repère, semble-t-il, des individus suspects. En définitive, quelques civils affolés à la vue du convoi. Rassuré de part et d'autre, chacun reprend sa route. Le convoi parvient enfin à destination. Pour la suite, il faut s'armer de courage et gravir pédestrement jusqu'au village. L'eau en dévalant cette pente lors des récentes grandes pluies a raviné le parcours et a surtout charrié de grosses pierres, qui souvent roulent sous nos pieds et nous font trébucher. Essoufflés, nous parvenons au douar, tout mouillés de transpiration.

À l'arrivée de chaque village, c'est toujours le même rituel : en premier lieu, aller à la rencontre des hommes. Pour cela, il suffit de se diriger vers le centre du douar ou près de la mosquée. Aller vers eux et les saluer est primordial. C'est un signe de respect à l'égard des anciens. Leur accueil est toujours chaleureux. Après les salutations d'usage, je leur explique le motif de ma venue : rendre visite aux malades, si malades il y a. Le plus âgé d'entre eux me confirme :

- Oh Mamzelle, ici il y en a beaucoup des malades, des jeunes, des vieux.
- Pouvez-vous demander aux enfants d'aller prévenir les femmes de ma présence. J'attends ici, celles qui souhaitent me voir.

Mon interlocuteur demande aux enfants d'aller prévenir les femmes que la *Toubiba* est là.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

Comme une volée de joyeux moineaux, ceux-ci s'éparpillent parmi les ruelles du douar afin de répandre la nouvelle. Bien vite, les femmes les plus téméraires affluent avec leurs petits. Ils présentent un bobo par ci, un bobo par là, un mal de tête, une diarrhée, une écorchure, une blessure assez ancienne déjà infectée. Commence alors le défilé de certaines femmes, qui réclament avec insistance *la piqoure* qu'elles considèrent comme le remède miracle, comme si elle pouvait être administrée ainsi à loisir. Un *youled* agrippé à ma jupe quémande une friandise. Je satisfais avec un simple bonbon. Tout se passe au milieu d'une marée humaine, devenue dense et sous un soleil, qui au fil des heures, devient de plus en plus brûlant et éprouvant.

Quatorze heures ! Le chef de section me fait dire qu'il est temps de prendre le chemin du retour. Je commence donc à rassembler mon matériel dispersé autour de moi. C'est alors qu'un des vieux du village s'approche de moi pour me dire :

- *Toubiba*, une femme là-bas, elle est beaucoup malade, il faut aussi que tu la soignes.
- Si elle peut se déplacer, faites-la venir, car il est déjà tard, je dois bientôt partir.
- Attends, les femmes sont parties la chercher.

Quelques minutes plus tard, s'avance vers nous un étrange cortège composé d'une personne âgée. Celle-ci marche péniblement, soutenue par quelques femmes qui la guident, entourée d'autres qui se lamentent. Parvenue près de moi, je découvre dans son regard une grande détresse. Comme je m'informe de son mal, elle enlève le chiffon, qu'elle tient appliqué sur sa joue. Je découvre alors l'horreur à l'état pur, J'ai devant moi une vision à la limite de l'insoutenable : la joue droite de cette femme droite n'est plus qu'un immense trou béant, plein de pus, de croûtes. J'entreprends alors de nettoyer la plaie qui semble s'agrandir à l'infini, dégageant une odeur nauséabonde. Que de souffrances endurées pour en être arrivée là. À l'origine, sans doute une banale écorchure. Le manque de soins et surtout l'absence totale d'hygiène ont offert aux microbes un terrain propice pour proliférer.

Au début, j'ai trois jeunes militaires autour de moi. Soudain je vois le premier s'éloigner. Il ne peut supporter un tel spectacle. Le second prétextant un besoin pressant, fait de même. Quant au troisième je ne le vois pas partir. Je ne peux que comprendre leur réaction. Je fais de mon mieux et essaie vainement de la persuader de venir avec moi, pour la conduire à l'hôpital. En vain ! Elle ne veut à aucun prix quitter son village. Rien ne m'autorise à aller à l'encontre de sa volonté.

Je fais de mon mieux sachant que demain elle va retrouver ses chiffons sales. Le mal ne fera donc qu'empirer. Face à une telle situation, j'éprouve un sentiment de colère et de révolte. Je suis en effet désarmée, impuissante. Après son départ, j'avoue sans fausse honte, comme les trois jeunes militaires, être allée, moi aussi, dans un coin soulager mon estomac. A l'avenir je me promets d'avoir dans ma mallette d'urgence, un petit flacon d'alcool de menthe et quelques morceaux de sucre. En pareille circonstance, ce n'est pas superflu.

Pour le retour, la descente est plus facile. Un dimanche bien rempli. À l'arrivée le repas amélioré du jour attend notre retour et se déroule dans une ambiance de

Toubiba

franche gaieté. Chacun de nous essaye d'oublier, ses fatigues, ses angoisses, en un mot la guerre. La tranquillité du moment est toute relative, alors que peut-être demain ! Mais demain est un autre jour. Il sera alors bien temps d'y penser. C'est ainsi qu'il faut vivre ici. À chaque jour suffit sa peine

Lorsque je relis mon petit carnet, mon pense-bête qui supplée souvent ma mémoire défaillante, je retrouve les faits les plus marquants qui jalonnent ma route. Ceux dont ma mémoire garde une trace joyeuse mais aussi le plus souvent douloureuse que je préfère passer sous silence pour tenter de les atténuer. Tous ces petits riens, qui remplissent oh combien une journée. Certaines d'entre elles sont souvent trop courtes pour accomplir le programme que je me suis fixé. Comme ce jour-là, où l'infirmier parti en opération, je passe toute la matinée, à accomplir non seulement ma tâche, mais également la sienne en prime.

Submergée de travail, je fais piqûre après piqûre. Pressée à la vue de la longue file d'attente devant l'infirmierie, je les fais par automatisme. À tel point que j'oublie que la B.12 s'injecte lentement. Dans le cas contraire, elle occasionne une légère brûlure. Pressée par le temps, j'accélère involontairement l'injection. Sous l'effet de la brûlure, ma patiente fait un léger bond en avant. Consternée, j'attends de sa part une réaction de réprobation. À mon grand étonnement, elle me saute au cou. J'essaie de comprendre sa réaction et d'analyser son attitude. Je finis par comprendre qu'elle est satisfaite : dans son esprit la douleur est un signe d'efficacité du remède qui lui semble plus actif.

La charge de travail est immense entre les malades à soulager, les leçons d'hygiène et de puériculture que je commence à dispenser dans certains villages. Pour diffuser la bonne parole, je rassemble des mères de famille d'enfants en bas âge dans la maison de l'une ou l'autre d'entre elles, à tour de rôle, car chacune souhaite m'accueillir. S'ajoute au programme du jour, les imprévus qui surgissent sournoisement, auxquels il faut à tout prix faire face avec le sourire. C'est souvent le plus beau des cadeaux, celui qui panse les plaies du cœur. Je ne sais plus qui a dit un jour : *«Si tu rencontres un jour sur ta route, un être trop fatigué pour sourire, donne-lui le tien.»*

* * * *

Être la seule femme au milieu d'un environnement exclusivement masculin n'est pas chose aisée. Il faut savoir rester soi-même, inspirer le respect, gagner la sympathie de tous ceux avec qui je partage un quotidien éprouvant composé d'embûches, de difficultés, trop souvent de deuils et parfois malgré tout, de petites joies. Je tâche d'adopter un comportement identique avec chacun, du Commandant au deuxième classe. Mon souhait personnel inavoué : que chacun d'eux se dise que l'E.M.S.I, est une fille sympa. J'essaie donc de répondre présente, quel que soit le degré d'urgence de l'intervention, même si le cadre n'entre pas vraiment dans le cadre de mon travail. J'ai en effet trop conscience du fait que tous ces jeunes appelés vivent des moments difficiles à supporter. Ils sont loin des leurs et de plus confrontés à la solitude et aux dures réalités de la guerre. Je m'efforce donc de me dépasser et d'avoir ma place parmi eux.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

Ce jour là, à la fin du repas, à mon grand étonnement le Commandant prend la parole, au cours d'un *speech* dont il a le secret et dit en s'adressant à moi :

- L'indicatif du bataillon étant *Pitchoun*. Votre gentillesse et votre courage forcent notre admiration, en récompense nous avons décidé à l'unanimité de vous accepter comme faisant partie des nôtres, et de vous baptiser *Pitchounette*.

Allant au-devant de mes souhaits, je reçois ainsi un témoignage de reconnaissance pour ce que je suis et pour l'action que je mène. J'accepte avec plaisir ce surnom affectueux qui traduit à mon endroit des sentiments dont je peux concevoir une légitime fierté, car inspirés par le respect et l'amitié.

2.04. Mon cottage à El Flaye. Azis, sa mère et l'œuf. L'élevage de gallinacés.

Après sept mois d'errance, ma maison voit le jour à El Flaye. Elle est située à cinq kilomètres de la sous-préfecture, à l'intersection de très nombreux villages, adossée à proximité du petit poste militaire, sécurité oblige. Rien de luxueux. Mais quelle satisfaction de se dire, je suis chez moi ! À l'origine, une vieille mechta en piteux état, quelques dépendances à moitié en ruines, entourée d'un petit muret. Je vois tout de suite vu le parti que je peux en tirer. La partie délabrée remise en état peut faire office de pièce à vivre séjour, chambre, cuisine etc. Une superficie de douze mètres carrés c'est suffisamment spacieux pour moi et mes auxiliaires musulmanes. Le rêve ! En contrebas, à l'opposé de la petite cour intérieure se trouve une seconde pièce nettement plus grande, où après quelques travaux, je pourrai recevoir le public féminin en toute tranquillité. Le petit mur d'enceinte assure un rempart vers l'extérieur. Les femmes sentiront chez elle, à l'abri du regard indiscret des hommes.

Les crédits comme toujours sont extrêmement limités. Il faut donc faire le maximum avec le minimum : relever les murs, poser portes et fenêtres achetées au rabais, aménager au mieux l'intérieur en badigeonnant les murs à la chaux pour éloigner toutes les petites bestioles dérangeantes. Ce n'est pas le grand confort, mais c'est habitable et propre. Le résultat final est satisfaisant.

Mais grand luxe que j'apprécie le plus ! La maison est dotée d'une douche, grâce une idée sortie de mon imagination : sur le toit des water-closets à la turque, situés dans un angle à l'extrémité de la cour, je fais installer une vache à eau à laquelle est branché un petit tuyau auquel je raccorde une pomme d'arrosoir. Il suffit d'approvisionner la vache le matin. L'eau chauffe doucement au soleil pendant la journée, et le soir je peux prendre une agréable douche qui enlève la poussière des pistes et chasse la fatigue. Une idée que j'ai trouvée géniale, jusqu'à hier soir. Aux termes d'une journée particulièrement fatigante, suivie d'une longue et pénible marche, je me précipite sous la douche pour en apprécier les délices. Je reçois alors reçu sur la tête une cataracte d'eau presque brûlante. Désormais, préalablement, pour ne pas me transformer en homard, je grimpe sur un escabeau et teste de la main la température de l'eau, particulièrement les jours où le soleil n'est pas avare de ses rayons brûlants.

Toubiba

Une autre particularité de mon cottage !... Mes compagnons de veillée. À l'intérieur de l'unique pièce, des plaques d'isorel clouées sur un cadre en bois font office de faux plafond. Sur le pourtour un petit vide d'un centimètre environ. Oh stupeur, le soir en écoutant la musique diffusée par le disque de l'électrophone allongée sur le canapé, j'aperçois pendant par le petit vide, les queues des rats qui nichent dans le faux plafond. Des notes de musique noires et animées, tranchant sur le blanc des murs comme accrochées à une belle portée musicale qu'il suffit de tracer.

Ils sont une multitude et sont sagement attentifs à la musique : leur compositeur préféré : Mozart qu'ils écoutent sans trop broncher. Ce sont de vrais mélomanes. À la fin du concert, lors de l'extinction des feux, en rejoignant mon lit, je les entends regagner leurs nids dans un grand bruit de cavalcade. C'est un peu comme dans la chanson...l'on s'habitue, c'est tout.

* * * *

Le mois de juillet est particulièrement caniculaire. Pour ménager nos forces, à Taourirt, nous commençons la journée très tôt et la fractionnons pour ne pas être terrassés par la chaleur accablante. Travail de six heures du matin à midi, puis pause déjeuner. Ensuite, sieste facultative jusqu'à seize heures, un temps de repos que je marque très rarement ; le temps perdu consacré à faire la sieste m'accable plus que le repos. Enfin reprise d'activité pour quelques heures, souvent prolongée tard dans la soirée selon les charges. Les journées copieusement remplies sont éreintantes.

Les bébés supportent très difficilement ces températures extrêmes. Pour eux la déshydratation est un véritable fléau. Lors d'un précédent passage dans ce douar, en compagnie du docteur, une mère extrait de ses chiffons son enfant âgé de quelques mois et nous le présente ; le docteur m'adresse un regard lourd de signification. Il ajoute sans grande conviction :

- Nous allons essayer, mais hélas sans grand espoir. Nous allons en priorité le mettre sous perfusion.

Quand il faut introduire l'aiguille, le toubib marque un instant d'hésitation. Ce petit corps n'est qu'un squelette, recouvert d'une peau sèche comme du parchemin. Malgré le pronostic pessimiste, à notre grande satisfaction, avec le temps et les soins, l'enfant va survivre. Pour continuer le traitement, un jour sur deux, j'effectue quatre kilomètres à pied pour accomplir ce geste salvateur. Le petit Aziz retrouve vigueur et vitalité, ce qui me récompense de mes efforts. Un jour, j'explique à sa mère qu'il ne faut plus avoir peur : Aziz est guéri. Sa mère, comme toutes les mères du monde, se met à pleurer et place alors son enfant sur mes genoux. Sanglotant et riant à la fois, elle tente de m'expliquer que son fils a désormais deux mères : elle qui l'a enfanté, et moi qui l'ai sauvé. Quelle joie pour moi d'avoir contribué à lui avoir donné ce bonheur !

Lors de ma dernière visite, mes soins n'étant plus nécessaires à l'avenir, la mère d'Aziz me prend délicatement la main et y dépose un œuf. Pour elle qui manque de tout, une vraie richesse. Confuse je tente vainement de lui expliquer qu'elle en a davantage besoin que moi. Peine perdue, je comprends à son attitude chagrinée que je dois accepter. Pour elle, c'est le geste du cœur.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959



En février dernier, lors de notre stage à l'Institut Ménagier d'El-Biar, nous avons droit à une conférence ayant pour thème l'élevage. Ce sujet est traité par la directrice de l'établissement qui manifeste un grand intérêt pour les gallinacés et la volaille en particulier. L'Institut dispose de tout le matériel moderne adéquat, en l'occurrence une magnifique couveuse électrique destinée à permettre l'éclosion de poussins en grand nombre. Après nous avoir vanté de façon précise les mérites d'une telle entreprise, elle cherche à faire de nous les ambassadrices de son projet. Il nous faut convaincre les familles musulmanes du bled de s'intéresser à cette idée. En conclusion, elle propose de nous fournir gratuitement autant de poussins que nous le souhaitons et de les distribuer dans les campagnes où plus tard ils pourront procréer. Elle a sélectionné à cet effet, la race des *Sussex*, une race particulièrement résistante, paraît-il, ayant toutes les chances de s'adapter à l'aridité du terrain et de résister aux variations parfois extrêmes du climat.

A priori, le projet me séduit. Je me vois déjà remplacer toutes les volailles faméliques au plumage terne, qui volettent un peu partout dans les douars. J'imagine à leur place mes *Sussex*, le plumage blanc, la crête rouge, bien dodues, caquetant fièrement, pondant de beaux œufs. J'imagine toutes les femmes conquises par mon idée se lançant dans de grands élevages qui leur apportent davantage de bien-être. La grande réussite quoi !

Il suffit de faire connaître à l'Institut la quantité de poussins que nous souhaitons acquérir et de venir en prendre livraison. Bien entendu, la directrice est ravie de l'intérêt que je porte à son idée. Après un rapide calcul mental, je fais mes calculs : dix poussins poules, et six poussins coqs. Dans mon esprit en citadine ignorante et naïve en la matière, j'imagine que pour le calme du poulailler, il faut constituer des couples, et admettre la bigamie pour deux, et le célibat pour les deux autres !.. Le ridicule de mes élucubrations ne m'apparaîtra qu'un peu plus tard lorsqu'un militaire d'origine paysanne m'affirme que pour le calme d'une basse cour, un coq est bien suffisant pour sept poules !..

Six mois après ce stage très enrichissant, y compris sur le plan avicole, je dois me rendre à Alger chercher Odile, une amie avec qui j'ai suivi, jadis, les cours d'ambulancières. Curieuse de connaître la nouvelle vie que je lui ai décrite dans la correspondance que nous échangeons régulièrement, elle sacrifie ses vacances, pour me retrouver et m'aider à titre bénévole. Je saisis l'opportunité de ce voyage pour réceptionner mes poussins. Je télégraphie à la Directrice de l'Institut le jour et l'heure de ma visite.

Pour me rendre à l'Institut, le 5^{ème} B.H d'Alger met à ma disposition un véhicule officiel pour aller chercher mes petits pious-pious à El-Biar et nous conduire ensuite à la gare d'Alger où nous prendrons le train pour le retour. Nous sommes aimablement accueillies par la Directrice. Celle-ci ravie, ne tarit pas d'éloges sur ma gentillesse, mon dévouement et mon intérêt à sa cause :

- Venez, j'ai fait préparer les cartons, vous n'avez plus qu'à en prendre possession.

Toubiba

Oh surprise !.. Devant nous, quatre gros cartons qui contiennent chacun quatre volailles caquetantes...Adultes.. ou presque..!

Lors du stage, cette charmante dame, avait pris notre conversation très au sérieux, et mis immédiatement de coté mes poussins. Ceux-ci depuis, bien nourris, bien soignés ont grandi...grandi...Et pour faire bonne mesure, elle ajoute aux cartons animaliers, un gros sachet de leur aliment habituel :

- Pour les nourrir les premiers jours, dit-elle. Il ne faut pas les dépayser trop rapidement..:

Le ciel me tombant sur la tête ne m'aurait pas causé une plus grande surprise. Les choses étant ainsi, il nous faut charger nos cartons dans la voiture du corps d'armée, dont l'usage est habituellement réservé aux Officiers Supérieurs, au grand dam du chauffeur. Ce dernier se demande bien ce qu'il est venu faire dans cette galère, avec ces deux nanas un peu foldingues. Nous prenons finalement le chemin de la gare et arpentons les quais, valise et cartons à la main, à l'intérieur desquels les volailles ...piaillent ..piaillent...inlassablement.

Trouver de la place pour nous et nos volumineux colis est laborieux. Autant dire qu'avec le vacarme de nos gallinacés nous ne passons pas inaperçues. Nous nous installons finalement dans le train et déposons nos encombrants cartons au fond du couloir. Nous estimons en effet avoir suffisamment attiré l'attention sur les quais de la gare d'Alger et cherchons à nous faire discrètes. Nous sommes soulagées, après ces péripéties, de voir le train s'ébranler. Je sais en effet que nous sommes attendues à l'arrivée. C'est sans compter avec l'imprévu. À mi-parcours, le train stoppe en rase campagne : tout le monde doit descendre. Une mine a explosé sur la voie ce matin. Le train ne va pas plus loin. Il nous faut descendre et nous rendre à pied à deux cents mètres de là, où un autre train nous attend pour la suite du voyage.

Un sérieux problème de transbordement pour deux charmantes demoiselles, chargées d'une valise, de quatre cartons plutôt bruyants et encombrants, et d'un sachet de victuailles pour les cocottes. Heureusement, la galanterie, spécialité bien française, est de rigueur à l'armée. Les petits militaires sont gentils et serviables. Nous ne transportons que nos sacs à main et poursuivons le voyage en leur compagnie, dans une ambiance de franche camaraderie. Mais encore maintenant, ils doivent encore se poser la question. Que pouvait bien faire, ces deux jeunes filles de leurs quatre cartons de volailles caquetantes..!.

L'arrivée à Sidi Aïch se passe comme prévu, un véhicule nous attend à la gare. Le chauffeur un peu étonné à la vue de nos encombrants colis, nous aide sans nous demander d'explication. Nous arrivons à notre cottage en fin de journée. Problème immédiat. Où mettre nos volatiles ? Nous ne pouvons tout de même pas décemment les installer dans notre chambre ! Les places disponibles sont limitées. En désespoir de cause et pour pallier au plus pressé, je décide de les mettre pour la nuit dans la cave de l'école. Je dispose de ce local pour y entreposer, matériels, médicaments et fournitures diverses. Je sors donc de leurs boîtes mes gallinacés, heureuses de se dégourdir les ailes, mets à leur disposition une réserve d'eau et les nourris de leurs graines favorites fournies par la directrice. Nous nous rendons ensuite à la popote où le récit de notre journée amuse bien l'assistance.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

Le lendemain matin, je vais rendre visite à mes pensionnaires. Quel chambardement ! Je n'ai plus qu'à constater les dégâts. Après leur voyage à l'étroit dans les cartons, les bestioles se sont défoulées et ont éprouvé le besoin de s'ébattre et de s'en prendre à ma réserve pharmaceutique soigneusement rangée et classée. Toutes les petites boîtes classées par ordre alphabétique jonchent le sol. Le désastre est complet. Devant ma mine déconfite, le Directeur de l'école me propose son poulailler inoccupé, situé dans la cour de l'établissement. Mes magnifiques poulettes deviennent un sujet d'étude et d'attraction à la plus grande joie des enfants de l'école.

J'envisage de les distribuer le plus rapidement possible, au cours de mes futurs déplacements. Je sélectionne et recueille l'accord de quelques familles. Elles sont intéressées par le projet et seront sans doute aptes à développer un élevage que, dans mon esprit, je vois grandir...grandir...et se multiplier pour apporter un peu de prospérité à toutes ces familles démunies. Hélas ! Quelques jours plus tard, je dois me rendre à l'évidence. Mes poules sont malades. Elles restent apathiques, prostrées dans un coin du poulailler alors que celui-ci est spacieux, aéré et confortable. De quoi souffrent-elles ? Mystère ! Pas de vétérinaire à cent lieues à la ronde. Le toubib militaire avoue son incompetence en la matière, ce que je comprends. Il y a bien un sous-lieutenant, séminariste de son état, qui me dit.

- Je connais ça. Ma grand-mère avait le même problème avec ses poules, c'est une épidémie de peste aviaire ou de pépie. Il suffit de leur ôter la peau durcie qu'elles ont sur la langue qui les empêche de manger. Ensuite tout va mieux.

C'est vite dit. Je suis néanmoins sceptique, totalement désarmée devant ce coup du sort. Pas de téléphone, la radio est un matériel militaire réservé aux opérations. Où trouver de l'aide pour ce genre de problème ? Trois jours plus tard, à mon grand désespoir, quatre volatiles sont morts, les autres sont dans un piteux état. Mon rêve d'un bel élevage semble bien compromis. L'opération de la dernière chance est donc décidée et tentée par mon sous-lieutenant séminariste qui paraît connaître le sujet. Pour la circonstance il s'adjoint le concours d'un jeune appelé venant d'un milieu rural. J'assiste à l'intervention en spectatrice inquiète. Mon rôle utile se borne à faire une marque au mercurochrome, sur le plumage blanc de celles qui sont traitées, afin de les différencier des autres.

La veille de tous ces événements, je reçois une lettre de la responsable des E.M.S.I. d'Alger. Elle s'inquiète et veut savoir si notre voyage de retour s'est déroulé sans encombre et veut avoir des nouvelles de ma basse-cour. En réponse, à sa demande, quelques jours plus tard, je rends compte de ma mésaventure, d'une façon humoristique, avec le T.O suivant :

Message Postalisé

Autorité origine - poste E.M.S.I- quartier S.A.

Autorité destinataire - direction E.M.S.I. 5^{ème} B.H. - Alger

Texte 001/ 5 / div. + STOP + O.V.R.C²

- état basse-cour sussex – stop

- retiré Alger 6 coqs 10 poules - stop - épidémie peste aviaire et pépies déclarées 15 ième jour – stop

² O.V.R.C : Ordre vous rendre compte.

Toubiba

**- perte 12 coqs - 2 poules - traitement et opération en cours - stop - 1 poule morte
cours opération – stop
- reste 4 coqs 7 poules en cours traitement - stop § fin**

Par un hasard inexplicable, le G.G. est tellement vaste, mon message atterrit au secrétariat du Général où personne ne semble être au courant de cette opération. Le message semble codé, mais le code est inconnu. Un véritable casse-tête pour l'état-major !... Pour finir un secrétaire un peu plus futé, réalise que le message est destiné au 5^{ème} B.H. qui donne l'explication détaillée du texte. Cette aventure rocambolesque se termine dans un grand éclat de rire ...Général.

Pour finir, les quelques rescapées, car il y en a, sont distribuées aux familles auxquelles elles sont destinées. Mais hélas, stériles ou déprimées, ne parvenant pas à s'adapter dans ce milieu aride, les volatiles peu à peu disparaissent dans l'indifférence générale. Mort naturelle, ou provoquée pour passer à la casserole ? Le mystère demeure. À ma grande déception, mon beau rêve a lui aussi vécu.

2.05. L'ouverture de l'ouvroir à El Flaye. Le drame de l'embuscade. Sept 1958.

Déjà huit mois que je suis ici. Jusque-là, j'ai poursuivi comme objectif principal : créer à El Flaye, un local qui a vocation multiple : dispensaire, ouvroir, salle de réunion ou tout autre usage utile. Après la remise en état de la ruine jouxtant ma maison, c'est à présent chose faite. Depuis deux mois, un local spacieux, propre accueille les femmes du village à leur grande satisfaction. Il ne reste plus qu'à trouver les moyens, c'est-à-dire des ressources de fonctionnement pour lui garantir longue vie. Il faut donc obtenir les crédits de fonctionnement qui ne sont débloqués toujours qu'au compte-gouttes.

Depuis son ouverture, le succès ne se démentit pas. Au début sont arrivées quelques curieuses, qui en ont amené d'autres : à présent les jours d'ouverture, nos après-midi sont maintenant très animés. Pour satisfaire le plus grand nombre de femmes, je dois établir un calendrier pour chaque semaine avec répartition en différentes activités : les soins, les leçons de puériculture et a couture. Cette activité remporte tous les suffrages. Les deux machines à coudre à pédales que j'ai réussi à acheter d'occasion, sont en grande partie responsables de cet engouement. Chacune des femmes s'acharne à en apprendre le maniement. Certaines réussissent très bien. Bien souvent, je dois faire preuve d'autorité et établir un tour de rôle. Par contre, le tricot remporte un succès mitigé : c'est une œuvre de longue haleine pour arriver au résultat. De temps à autre, j'exerce également la fonction d'écrivain public. Eh oui !... Ici, il faut savoir tout faire : être le lien entre la femme demeurée ici, et le mari qui se trouve en métropole. La lettre donnant des nouvelles du pays contribue à renforcer les liens du mariage.

J'ai également à disposition du matériel culinaire. Il est certes rudimentaire, mais il n'est pas nécessaire d'avoir des ustensiles sophistiqués que les femmes n'ont pas chez elles. Nous pouvons ainsi bien sûr préparer un bon *caoua* ou un délicieux *thé à la menthe* assorti de délicieux gâteaux, mais aussi déguster, à leur plus grande

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

joie, les recettes qu'elles préparent et m'apprennent et que j'apprécie particulièrement.

Aujourd'hui est un jour mémorable. Nous inaugurons l'ouvroir. Nous avons lancé de larges invitations, bien accueillies du reste, aux personnalités locales et même au-delà. En premier lieu, mademoiselle Sid-Cara qui œuvre avec détermination et efficacité pour la promotion de la femme musulmane. Elle fera le déplacement depuis Alger et sera des nôtres. Une présence qui nous honore. La nouvelle Sous-préfète, la précédente ayant suivi son mari dans sa nouvelle affectation. L'épouse du nouveau représentant de l'État mérite une place de choix à notre fête. Cette personne admirable ne me ménage pas son aide en cas de besoin. L'épouse du Cadi sera également parmi nous en compagnie de ses filles. L'épouse du maire, ainsi que toutes les femmes, européennes et musulmanes, qui, à ma demande, veulent bien se joindre à nous, et venir partager notre joie. Enfin toutes les femmes, qui chaque jour viennent vivre quelques heures d'amitié ici. Cela représente du monde.

Durant toute la journée d'hier, l'ouvroir connaît une effervescence inhabituelle. En prévision de notre réception, les femmes s'affairent à confectionner une multitude de gâteaux, aussi variés qu'appétissants. Je ne sais si nos gâteaux seront appréciés à leur juste valeur, mais je peux affirmer qu'ils ont été confectionnés dans la bonne humeur. Toutes ces femmes ont la satisfaction de faire montre de leurs talents culinaires.

Les femmes fréquentant l'ouvroir jouent les hôtes, passent les petits gâteaux, servent le café ou le thé à la menthe avec beaucoup de compétence. Nos invitées sont émerveillées, surprises devant leurs travaux même ceux en cours d'exécution. L'une après l'autre, les villageoises veulent démontrer à nos invitées, leur maîtrise de la machine à coudre, l'occasion d'une belle bousculade, celle qui est à la manœuvre ne souhaitant pas laisser la place à la suivante.

Dix-huit heures, la journée touche à sa fin, la fête se termine. Une belle réussite, une inauguration mémorable, une apothéose de rire, de joie et de bonheur. Quant à moi, je suis satisfaite et heureuse. Je prouve qu'en aidant, en épaulant toutes ces femmes, il est possible de leur permettre d'accomplir un pas en avant. C'est bien entendu leur intérêt personnel et devrait contribuer à rendre leurs vies moins difficiles, plus supportables. Je viens de faire la preuve qu'elles sont prêtes au changement et qu'elles souhaitent le faire. Elles tiennent leur avenir entre leurs mains. Moi, je ne suis que de passage et n'ai que pour rôle de leur indiquer la route.

* * * *

Le mot « itinérante » qui figure sur notre insigne n'est pas un mot insignifiant, dénué de sens. Après cette parenthèse réjouissante, je reprends la route. Depuis deux jours, je suis dans le secteur d'Ikedjane. La dernière journée reste marquée par un pénible et terrible drame.

Tout d'abord le drame de cette enfant, une adorable petite fille jolie comme un cœur, deux à trois ans environ, qui n'est plus qu'un petit corps gémissant enveloppé dans ce qui ressemble à un drap, sale de surcroît, que sa mère dépose sur la table

Toubiba

de l'infirmier. Après l'avoir débarrassée de ces chiffons, je découvre avec consternation un pénible spectacle. Toute la face gauche du visage, les deux mains et une partie de l'épaule ne sont plus qu'une affreuse chair rouge boursouflée, résultat d'une importante brûlure.

Combien d'enfants trébuchent, et tombent comme elle sur le *canoun* situé par terre au centre de la mechta, avec de surcroît, disposé au dessus une marmite de liquide brûlant. Jamais de garde-fou autour pour préserver les jeunes enfants. Ce n'est hélas pas le premier accident du genre que je rencontre. Celui-ci m'attriste particulièrement : cette petite fille si mignonne, si jolie, quoi que l'on fasse à présent, restera marquée au visage à jamais.

Mais ce qui me révolte le plus, ce n'est pas l'imputation des responsabilités dans cet accident, mais le fait que la mère ait attendu deux jours pour amener sa fille à l'infirmier. Pendant ce temps, le manque d'hygiène a aggravé les lésions. Je nettoie, traite du mieux possible le corps de cette petite qui, stoïque, se laisse faire, souffre en silence. C'est consternant de voir un être si jeune déjà discipliné à subir. La vie lui avait offert la beauté, la négligence et l'inconscience lui imposent la laideur. Quelle atroce réalité !...

La journée s'annonce pourtant très belle à Tinebdar. Comme à l'accoutumée, leur éviter une attente pénible, je m'emploie à faire passer en priorité, ceux qui me paraissent les plus malades. Alors que je fais le tri devant l'infirmier, nous entendons des coups de feu dans le lointain. Pas de doute, c'est bien le claquement sec des armes à feu qui trouble le calme de cette journée magnifique. La dure réalité s'impose brusquement à nous et nous rappelle qu'ici, les moments de paix nous sont comptés. L'effet est immédiat sur la file d'attente : les femmes et les enfants s'éparpillent en courant, poussant des hurlements de peur. En quelques minutes, je me retrouve seule au centre d'une infirmier déserte.

Immédiatement, je pense au convoi parti du poste, il y a environ un quart d'heure pour gagner le PC et chercher le ravitaillement et le courrier. Ces lettres tant attendues qui relient tous ces jeunes militaires à leurs familles. Les rafales d'armes automatiques se succèdent et s'accélèrent. L'attente devient très vite angoissante. La nature paraît subitement hostile. Les oiseaux ne chantent plus, le temps devient éternité. Je distingue dans le lointain un camion à l'arrêt. Il est visible en raison de la courbe de la piste qui descend dans la vallée.

Je cours vite au local radio prendre des nouvelles. Je trouve le Capitaine, combiné du poste radio en mains, qui tente vainement d'entrer en liaison avec le convoi. Seul le grésillement d'un bruit de friture lui parvient aux oreilles. Dans le lointain, le crépitement des rafales se prolonge de façon sporadique, puis s'arrête. S'installe alors un grand silence qui devient pesant. Le Capitaine s'acharne à tenter d'entrer en contact radio avec le convoi.

- Ici Pitance autorité, me recevez-vous ? À vous, parlez !.

L'on entend un déclic en retour, seul le silence persiste.

- Ici Pitance autorité, me recevez-vous ? Passez-moi le Lieutenant. À vous parlez !

Enfin, une réponse, une voix saccadée, perturbée par un choc émotionnel intense, parvient :

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

- Le Lieutenant est mort.

Dans le local radio le silence se fait lourd, très lourd, chacun réalise que cette fusillade qui nous a paru des heures, mais qui en fait n'a duré qu'une dizaine de minutes vient de bouleverser des vies, de semer la mort. Le Capitaine donne un ordre, un ordre bref :

- Pour tout le monde, départ immédiat.

Une heure plus tard, je distingue dans le lointain l'ambulance, et les camions, qui redescendent vers la base nos morts et nos blessés. Un bilan lourd, neuf jeunes vies fauchées, ainsi que des blessés dont pur l'instant la gravité des blessures n'est pas connue. La guerre, cette grande dévoreuse de vies nous impose de nouveau imposé sa loi. Toutes ces familles qu'il va falloir prévenir, avec des mots officiels dénués de sens, que leur fils ou leur mari ont donné leur vie pour la patrie. Un bien grand mot, qui ne peut en aucun cas atténuer la douleur d'une épouse, encore moins, celle d'une mère.

Inutile d'attendre les malades aujourd'hui. L'infirmerie peut fermer. Il en sera ainsi pendant deux ou trois jours. La population n'ose pas revenir au poste, pourtant, j'accomplis ma tâche comme à l'accoutumée. Je ne rends pas les femmes, encore moins les enfants responsables de cette sauvage tuerie. Eux aussi, subissent et souffrent d'une situation dont trop souvent elles ne comprennent même pas, le pourquoi.

Un vent de tristesse s'abat sur le poste. Sans convoi pour regagner mon chez-moi, je reste ici à partager la peine et la tristesse de ces jeunes appelés. Les absents sont présents dans toutes nos pensées. Il ne reste que des vides insupportables. Qui faut-il maudire, le destin qui frappe aveuglément ou la folie des hommes qui permet de faucher ces jeunes vies qui n'en demandaient pas tant. Je suis là silencieuse, debout devant le Capitaine qui m'a fait appeler. Dans les épreuves partagées, les mots sont dénués de sens, les paroles inutiles, le silence parfois est plus éloquent.

- Pitchounette, j'ai besoin de votre aide pour m'aider à faire l'inventaire des effets personnels du Lieutenant. Vous savez l'estime que je lui portais. Vous comprenez combien cette tâche m'est pénible. Il me faut ranger sa cantine, car tout doit être en ordre pour la réexpédier à son épouse.

Comme l'exige le règlement, un règlement où tout sentiment humain paraît exclu, nous consacrons une partie de l'après-midi à tout répertorier ; à noter sans nous parler, sauf l'indispensable et nécessaire en pareille circonstance, tous ces objets, témoins d'une vie hélas passée ; à ramasser les chaussures laissées au pied du lit en partant, la paire de chaussettes sales négligemment jetée dans un coin. Dans l'inventaire, une lettre inachevée, posée sur une petite table, servant de bureau, et certainement destinée à l'être cher ; posé sur un tabouret bancal en fer, faisant office de table de nuit, un cadre contenant la photo d'une femme tenant un enfant dans ses bras, souriant à la vie. Je me sens un peu honteuse de violer cette intimité de vie. Nous continuons notre tâche toujours en silence, et nous efforçons de ranger soigneusement chaque effet à l'intérieur de la cantine. Nous avons pour préoccupation de faire comprendre aux siens que par la pensée nous sommes près d'eux, que leur chagrin est partagé.

Toubiba

Jamais encore et jamais plus, du moins je l'espère, aucune tâche ne m'aura été aussi pénible. Les camarades de chambrée des autres victimes, à leur demande, effectuent ce même travail dans les mêmes dispositions que les nôtres en faisant face au désarroi de l'absence et en pensant aux familles.

Deux jours plus tard, nous nous rendons tous à Bougie, pour assister aux obsèques des malheureuses victimes de l'embuscade. Sur l'esplanade située à l'entrée du cimetière civil, les neuf cercueils sont alignés, recouverts du drapeau tricolore qu'ils ont bien mérité, semblent nous poser une l'ultime question... pourquoi !... Au pied de chaque catafalque une gerbe de fleurs en témoignage de leur courage. Tous ces jeunes laissent dans nos rangs un vide irremplaçable et dans nos coeurs sourdre une révolte devant l'injustice de leurs morts. Après la cérémonie, leurs dépouilles seront rendues à leurs familles respectives. L'État estimera avoir fait son devoir envers eux. Mais son réel devoir, n'est-il pas d'éviter de tels drames..

Ensuite, se déroule dans un silence oppressant le cérémonial d'usage, le rituel des honneurs militaires avec la remise de décorations à titre posthume. Car hélas ici, il faut mourir pour être jugé digne de les recevoir.

Depuis cette cérémonie, je suis convaincue que les décorations, gagnées au prix du sang versé, pour acte de courage exceptionnel ou à titre posthume, devraient être différentes de celles en cours. Celles si généreusement distribuées, trop souvent au gré du vent des partisans politiques, des courants d'air des couloirs de ministères, des vedettes dont la plus grande audace est de montrer leur anatomie et tant d'autres médiocres, incapables du plus petit geste de bravoure, qui plastronnent en arborant leur ruban ostensiblement sur le revers de leurs vestons, laissant croire aux incrédules qu'ils ont mérité cette récompense.

Puis avant l'ultime adieu, c'est l'allocution émouvante du Commandant de l'unité. Un homme profondément humain, avare de la vie de ses hommes, pour qui cette cérémonie est un déchirement.

Vous aviez fait le serment être dignes de vos anciens, dormez en paix, car vous avez tenu parole. Soyez assurés que votre sacrifice ne sera pas vain, vous êtes le levain qui entraînera dans sa montée, la foule de gens de bonne volonté, qui de par le monde se dressent, luttent, souffrent et meurent pour barrer la route aux peuples diaboliques qui veulent asservir le monde.

Je suis sûr également de me faire l'écho de vos coeurs, pour adresser à ceux qui vous ont devancés dans les jardins du Père un fervent merci pour l'exemple qu'ils nous ont donné.

Merci pour nous avoir appris à être généreux, pour nous avoir appris à servir dans toute la plénitude du mot, nous avoir appris à travailler jusqu'à la limite de nos forces à combattre sans souci de la mort, surtout de ne pas avoir cherché d'autre récompense que celle de savoir que l'on a accompli son devoir.

Au revoir, vous tous que je connaissais, puisse votre sacrifice ne pas être vain, moi non plus je ne vous oublierai pas.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

Ces mots du Commandant, puisés au plus profond de son cœur, nous font réfléchir sur le prix d'une vie ou la valeur d'une mort. Trouver une juste raison à leur sacrifice, c'est simplement un peu de baume sur une plaie qui ne peut guérir. Cette plaie reste pour nous béante ; pour les autres, les indifférents, responsables de ces jeunes vies sacrifiées, elle n'existe même pas.

Demain la vie reprendra son cours normal. Je reprendrai mon travail, en m'efforçant de ne pas chercher sur les visages des pauvres humains qui viennent vers moi demander mon aide, un lien quelconque avec les responsables de ce carnage.

2.06. Alice. Le sacrifice du Lieutenant B et de Salem.

La direction des E.M.S.I. a pour principe d'envoyer toutes les nouvelles postulantes faire un stage de deux semaines, parfois plus, dans une équipe déjà en place. Elles peuvent ainsi se faire une idée du travail à accomplir, et apporter une aide supplémentaire lors de leur séjour. Je reçois et fais connaissance successivement de Michèle, Salia, Sophie, Hamida et tant d'autres, enfin Colette. Je vois partir cette dernière aujourd'hui partir une pointe de regret. Notre entente dans le travail est parfaite, toujours de bonne humeur, souriante, prenant son travail très au sérieux. Une cohabitation sans nuages. Je noue avec des liens d'une réelle amitié. Je l'accompagne au train ce matin avec un peu de tristesse. Elle rejoint le secteur qui est dévolu pour se mettre rapidement au travail. Pour ma part, je regagne le mien et vais me retrouver à nouveau seule.

Aller d'un poste à l'autre, c'est très bien, mais j'ai un sérieux handicap, celui de du langage, le kabyle n'est pas une langue facile. Les quelques phrases élémentaires que je finis par assimiler, ne me permettent pas d'avoir une conversation suivie avec les personnes que je côtoie chaque jour. À l'occasion, je suis secondée, par une stagiaire musulmane, mais dès son départ, le problème resurgit. Lors de mes visites dans les douars, je fais appel à un ancien, éventuellement à un Harki. Je trouve toujours, parmi la population quelqu'un qui parle plus ou moins le français. Cependant, le problème demeure crucial lorsque je me retrouve seule en présence de femmes, bien que dans cette région, la scolarisation ait gagné les filles. Certaines s'expriment assez bien en français, ou du moins se font comprendre.

L'idéal serait de recruter une auxiliaire musulmane permanente. J'ai les moyens financiers de créer ce poste. Encore faut-il trouver la personne recherchée et surtout qu'elle accepte ce genre de travail. En ce milieu rural, ce n'est pas gagné d'avance. C'est pourquoi je dresse l'oreille lorsque le Capitaine de la 4^{ème} compagnie me fait part de sa découverte.

- Vous savez, dernièrement en faisant le recensement du village à Takritrz, situé sur la crête à quelques kilomètres d'ici, un de mes gars chargés de cette tâche, m'a fait part de son étonnement. Il a découvert une jeune fille née à Marseille. C'est porté sur sa carte d'identité. Si vous souhaitez la rencontrer, nous pouvons nous retourner au village pour voir cela de plus près.

Toubiba

Le repas de midi terminé, nous nous offrons une marche à pied de près de deux heures, histoire de nous prouver que nous sommes capables d'atteindre le haut de la crête. Rien de tel pour entretenir la forme ou faciliter la digestion.

Parvenue là-haut, je rassemble toutes les femmes dans la tranche d'âge de la jeune femme recherchée. Je finis par découvrir cette jeune fille dont le prénom Alice figure sur sa carte d'identité. Elle est effectivement née à Marseille, ce qui à priori paraît exceptionnel. Je tente d'engager la conversation avec elle et d'ouvrir gentiment le dialogue, qui en définitive tourne au monologue. En effet en retour, je ne reçois qu'un hochement de tête et cette réponse :

- Je ne comprends pas. (*dit en kabyle*)

Je ne sais pourquoi, mais je suis certaine qu'elle me joue la comédie. En fait, elle doit me comprendre parfaitement. Je lui décris donc ma proposition de travail assortie d'un salaire convenable, ce qui n'est pas à dédaigner. Elle s'obstine à hocher la tête et à répéter :

- Je ne comprends pas !

Mais j'observe dans ses yeux, au fur et à mesure de l'énumération des avantages de ma proposition, une lueur d'intérêt lorsque je parle salaire. Je suis la spectatrice et l'actrice d'une belle comédie. C'est à cet instant qu'un jeune militaire vient me glisser à l'oreille :

- Elle se moque de vous, il y a quelque temps elle est venue au poste chercher un laissez-passer en faisant sa demande dans un français impeccable.

Alors là, la moutarde me monte au nez :

- Écoute-moi, si ma proposition ne t'intéresse pas c'est ton droit le plus absolu. Tu es libre de ton choix, je ne veux pas t'imposer quoi que ce soit. Mais ne te moque pas de moi en disant que tu ne comprends pas le français, surtout lorsque comme toi l'on se prénomme Alice, née à Marseille de surcroît. Je vais effectuer des recherches, je saurai la vérité. Je reviendrai au village te dire que tu t'es moquée de moi. Au revoir Alice. A bientôt.

Je fais alors demi-tour, pour bien montrer que notre entretien est terminé. Alors, Oh !.. surprise ! Revirement total, avec un accent marseillais des plus pur, elle m'interpelle.

- Eh bien oui, je suis de Marseille, j'ai été obligée à venir dans ce pays que je ne connaissais pas. Je suis venue ici il y a deux ans avec ma mère, qui est morte l'an passé...peuchère...la pòvre !.. J'en ai assez de vivre ici toute seule au milieu de ces gens. Les femmes sont méchantes. Elles se moquent de moi parce que je ne parle pas le kabyle aussi bien qu'elles. Ma tante me fait faire toutes les corvées, l'eau, le bois. Alors si vous le voulez toujours, je préfère partir avec vous.

Voilà comment le soir venu, je rentre chez moi accompagnée d'une nouvelle auxiliaire. Elle me suit sans jeter un regard en arrière et refuse d'emporter quoi que ce soit représentant son passé. Parvenue à la maison, sa première décision est de quitter sa tenue kabyle. Elle veut reprendre au plus vite son allure d'il y a deux ans. Après une bonne et longue douche, son souhait le plus cher : que je lui coupe les cheveux.

- Court, comme je les avais lorsque j'étais à Marseille.

Souhait qu'une paire de ciseaux à la main, je m'empresse de satisfaire. Après la coupe pas trop mal réussie d'ailleurs pour une novice, elle a droit en prime aux bigoudis. La coquetterie reprend sa place. Pour les vêtements, aucune difficulté.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

Nous sommes approximativement de la même taille. Le papillon est sorti de sa chrysalide : une surprenante métamorphose. Un peu plus tard, mise en confiance, elle prend elle-même l'initiative de me conter son histoire. Je m'étais bien gardée de lui poser la moindre question.

Bien des années auparavant, son père était parti travailler à Marseille et après son installation, avait fait venir sa jeune épouse près de lui. Trois enfants naissent en France, les deux aînés, des garçons, une fille en dernier que l'on prénomme Alice. La vie se déroule calmement. Les enfants vont à l'école, parlent le français avec l'accent de Pagnol, puis les deux garçons se mettent au travail. La famille, soit par goût ou par économie ne revient jamais en Algérie. Avec les événements, le *F.L.N* préconise un jour, le retour des familles en Algérie. Le mari et les deux aînés ayant du travail, sont autorisés à rester en métropole, vraisemblablement sous certaines conditions sonnantes et trébuchantes !...

L'épouse et sa fille, contraintes et forcées, regagnent donc leur douar d'origine. La mère retrouve au village une de ses sœurs qui accepte de les héberger toutes les deux. Pour la mère un retour aux sources douloureux. Pour Alice l'adolescente, la découverte d'un mode de vie ignoré, un pays totalement inconnu. Le dépaysement est total. Un an après leur retour, la mère décède. Elle était de santé fragile. Dans cette région isolée de tout, le manque soins appropriés a précipité son déclin.

Pour Alice surgissent de nouvelles difficultés. Elle est seule au milieu d'une population qui considère un peu comme une étrangère : elle ne maîtrise pas parfaitement la langue qui lui était totalement inconnue jusqu'à son arrivée ici. Elle est un sujet permanent de moquerie et de discorde avec son entourage. Elle se trouve exclue d'un milieu où elle se trouve comme assignée à résidence.

Elle s'adapte très facilement au travail de l'équipe. Nous faisons route ensemble plusieurs mois à El Flaye. Sa bonne humeur permanente, sa gaieté, ses éclats de rire éclaboussent de joies les après-midi consacrées à l'ouvrage, ainsi que son accent marseillais qui fait dire aux femmes.

- Alice, elle parle kabyle en chantant !...

Pour moi, son accent a un parfum d'aïoli. D'une compagnie agréable, d'une bonne volonté permanente, attentive aux conseils qui peuvent lui être utiles, elle souhaite grandir, évoluer et concentre tous ses efforts dans ce but. Par sa présence, elle contribue largement l'essor des relations dans notre environnement. Étonnamment, elle ne manifeste jamais le souhait de retourner dans son douar. Elle va de l'avant. Un retour en arrière ne lui paraît pas souhaitable. Finalement, beaucoup plus tard, elle demande sa mutation pour une autre équipe oeuvrant dans l'Oranie. Elle veut être plus près d'un de ses frères qui vient de prendre femme et de s'installer dans la région. Elle souhaite rejoindre le cercle familial, ce qui se comprend.

★ ★ ★ ★

Il faudrait dix, vingt bras pour s'attaquer efficacement à l'ampleur de la tâche d'une région aussi vaste. Les douars sont en effet nombreux et la population nombreuse dans chacun d'eux. Pour un secteur de cette importance, un seul

Toubiba

médecin métropolitain, installé à Sidi-Aïch, assure à la fois son cabinet médical, et le service de l'hôpital. Une occupation démesurée. Des moyens dérisoires pour un secteur aussi vaste, même si le médecin militaire, et les infirmiers dispersés dans chaque poste apportent chaque jour leurs contributions.

La vallée de la Soummam a été relativement scolarisée par le passé. L'implantation en nombre des écoles bien qu'importante s'est avérée insuffisante face à la démographie galopante constatée dans cet immense pays. La courbe démographique grimpe plus vite que celle des constructions. Un grand nombre de garçons, de filles (ces dernières jusqu'à la limite d'âge imposée par leurs familles), ont bénéficié de l'enseignement. Certains ont poursuivi des études supérieures. Sont recensés : six médecins, trois pharmaciens et bien d'autres professions libérales, artistiques ou littéraires et même un professeur à la Sorbonne. Mais, curieusement leurs études terminées, diplôme en poche, aucun d'eux ne vient mettre son savoir au service des siens, dans leur pays d'origine. Étonnant non !..

Pour compléter le tableau des surprises, l'attitude d'un directeur d'école métropolitain, affecté dans ce secteur particulièrement privilégié. Celui-ci dispose d'une demeure de fonction, magnifique bâtisse avec les trois fenêtres en façade situées à l'étage avec rambarde en fer forgé, comportant sa devise...révolutionnaire. Peu après le début des événements, il aurait, paraît-il, mis lui-même le feu à sa demeure avant de prendre faits et cause avec ses amis du djebel, dont il partageait l'idéologie.

Ma semaine de présence à la 2ème compagnie à VieuxMarché, se termine, une semaine exténuante. J'ai la satisfaction d'avoir bien employé mon temps. J'attends dans la cour patiemment le convoi qui va me ramener chez moi. Je me propose de prendre deux jours de repos complets, dont un pour me rendre à Bougie où j'ai envie de faire quelques emplettes.

Ici, le temps ne compte pas. Il faut attendre patiemment que le convoi se forme, que chacun soit à son poste. Alors le signal du départ peut être donné. Les précautions liées à la sécurité ont de l'importance. Au milieu de tout ce brouhaha, un événement imprévu retarde notre départ. Nous laissons le passage à un autre qui a priorité sur nous. Les départs en opération sont imprévisibles, l'urgence ne tolère aucun retard. Je suis dans la file de véhicules en stand-by quand tout à coup, un G.M.C freine juste à ma hauteur. De la cabine le Lieutenant *B.* m'interpelle :

- Pitchounette, j'ai besoin de vous. Je vous ai entendu dire hier soir à la popote que vous alliez demain à Bougie. C'est l'anniversaire de ma fiancée, pouvez-vous lui faire parvenir par Interflora une douzaine de roses rouges. Tenez, je vous ai griffonné un petit mot ainsi que son adresse. Je n'ai pas d'argent sur moi, demandez au Capitaine de vous avancer l'argent.

- D'accord, partez tranquille je ferai le nécessaire. Votre fiancée aura ses roses rouges. Je n'ai nul besoin de demander de l'argent au Capitaine. Nous ferons nos comptes à mon prochain passage.

Sur ces mots et un geste amical de la main, le convoi poursuit dans un nuage de poussière..... Le destin n'attend pas.

Le lendemain de Bougie, comme promis, je fais expédier les roses à l'autre bout de la France. Ce soir-là, en France, une fiancée est heureuse d'être aimée. Son

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

futur vient de le lui dire par l'intermédiaire du langage de la plus belle des fleurs. C'est également ce soir-là que nous parvient la triste nouvelle, qui chaque fois provoque en moi la révolte. Le Lieutenant *B.* ainsi que trois autres jeunes appelés ont été mortellement blessés au cours d'une embuscade. Une fois de plus, quatre jeunes vies sont sacrifiées sur l'autel de la bêtise humaine.

D'après l'enquête, à l'endroit de l'embuscade, sont retrouvés, aux emplacements de combats tenus par les au moment de l'attaque, les douilles mais aussi les emballages en carton des balles sur lesquels figurent l'inscription suivante : « Offert par le parti communiste ». Comment imaginer que dans ce genre de conflit des pères par idéologie peuvent payer les balles qui tuent leurs fils.

Trois jours plus tard, nous sommes de nouveau réunis sur l'esplanade du cimetière de Bougie. Le rituel de ce genre de cérémonie est immuable, toujours aussi triste, émouvant. Je ne peux m'habituer à voir la liste des morts, des blessés s'allonger au fur et à mesure des jours, des mois qui passent, sans apercevoir à l'horizon l'ombre d'un espoir de paix. L'Aumônier et le Cadi à ses côtés pour la circonstance, peuvent bien tous deux, chacun à leur manière, bénir les dépouilles, il reste qu'une fois de plus, leurs mots n'apaisent pas ma révolte. Je trouve injuste la mort de ces quatre jeunes.

Devant la Compagnie rassemblée, le Capitaine, la voix cassée par l'émotion, donne lecture du testament posthume du Lieutenant *B.* : « *Soyez certains que j'aurais essayé de vivre au maximum en Chrétien, et en officier Français, j'ai fait par avance le sacrifice de ma vie absolument convaincu que c'est pour une juste cause, en espérant que mon action et ma mort serviront à rétablir l'union et la paix en Algérie, ainsi que le respect des valeurs pour lesquelles nous combattons* ».

Après un long silence, le Capitaine ajoute, j'ai reçu une lettre de la maman du 2^{ème} classe Salem. Je tiens à vous en faire lecture : « *Mon fils Salem qui a toujours été brave, le fut également à sa mort. J'en remercie Dieu et lui demande sa grâce pour m'aider à supporter ma grande douleur. Je sais que je ne suis pas seule, mais en union avec toutes les mères victimes des événements, nous implorons le Très-Haut pour que cesse au plus vite cette lutte fratricide. Pour toutes les mères, la douleur est la même* ».

Voilà en quelques mots simples, une mère vient d'exprimer toute sa douleur. Tout est dit. Le soleil peut à présent darder ses éclatants rayons. Pour nous, il fait noir, la tristesse obscurcit nos pensées. Il y a parfois dans une vie, des journées qu'on ne voudrait jamais vivre.

2.07. Le référendum du 28/09/58. Le général De Gaulle à Constantine.

28 septembre 1958 - REFERENDUM - Aujourd'hui est un jour historique, le devenir de l'Algérie dépend du résultat de ce référendum. Le oui contre le non. Il n'y a pas d'autre alternative. Le verdict qui sortira des urnes devra être accepté. Ce référendum met tout le pays en effervescence. Depuis une dizaine de jours, tout le

Toubiba

monde, civils et militaires, est sur la brèche pour l'organiser en espérant que tout se déroulera dans le calme, sans effusion de sang.

Le ciel alourdi de nuages noirs menaçants laisse éclater un orage d'une rare violence : d'énormes trombes d'eau ont grossi les oueds. Leurs eaux tumultueuses dévalent en cascades dans la vallée et coupent les pistes qui se transforment en véritable borbier. Un petit vent cinglant souffle en rafale, fouette les visages et nous transperce jusqu'aux os. Il fait un temps épouvantable pour une occasion jugée historique.

Je pensais comme tout le monde avant de venir ici que l'Algérie est un pays chaud. C'est vrai une grande partie de l'année, mais l'hiver existe bel et bien. Il est même parfois très rigoureux. D'ailleurs dans cette région montagneuse située à la limite de la chaîne du Djurdjura, avant les événements, les Algérois venaient faire du ski, sur les pentes enneigées de l'Akfadou.

Aujourd'hui jour je prends la route comme d'autres personnes désignées. Nous allons faire le tour du secteur - El Flaye, Tinebdar, Vieux Marché, Taourirt, retour Sidi Aïch - et mettre en place les urnes et les personnes chargées de surveiller le bon déroulement du vote.

Les pistes chargées de boue rendent notre parcours très difficile. Parfois le sol raviné par les pluies diluviennes tend des pièges sournois aux roues des camions.

Par la suite, nous devons nous rendre à la sous-préfecture et de prendre en charge un « *observateur !...* » envoyé spécial de Paris. Il pour mission de contrôler de visu le bon déroulement du scrutin, et de rendre compte à ses supérieurs. Pour cela il doit se rendre dans tous les bureaux de vote dispersés dans la circonscription.

Alors que nous sommes encapuchonnés nous protéger de la pluie et bien emmitoufflés dans nos vestes matelassées, ce charmant monsieur arrive de...Paris, la trentaine, l'air hautain, imbu du prestige d'être l'envoyé spécial du ministère. Le fonctionnaire type arrivant de la Capitale, se présente à nous, en pardessus léger, costume trois-pièces, cravate et souliers fins, tenue très *B.C.B.G....* L'équipement idéal pour le bled.

Par mesure de sécurité, le Commandant lui demande de prendre place dans un véhicule blindé situé au centre du convoi. Pour lui donner confiance, et éventuellement calmer ses inquiétudes en cas d'imprévu, il me demande de rester à ses côtés. Façon élégante de faire comprendre à ce charmant représentant du ministère, qu'il n'a rien à craindre ou qu'il doit être à la hauteur. Je proteste un peu, car je déteste monter dans un véhicule blindé. J'ai l'impression de me trouver enfermée dans une boîte de conserve. Je préfère la Jeep, même si la sécurité est moindre. Un peu déçu l'envoyé spécial ! Il aurait préféré bien entendu une confortable conduite intérieure. Autre détail non signalé à son départ, la plupart des routes ne sont en définitive que des pistes et celles-ci se transforment rapidement des borbiers avec une météo détestable.

Enfin, le convoi s'ébranle pour la tournée des bureaux de vote. Nous sommes tous extrêmement vigilants. On nous a tellement seriné les oreilles ces dernières

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

semaines, que les rebelles allaient tout mettre en œuvre pour empêcher la population de s'exprimer et perturber le déroulement du référendum ! Nous croisons en chemin des groupes de femmes marchant stoïquement sous la pluie, pieds nus dans la boue. Elles se rendent librement au poste à Taourirt, pour aller voter. J'admire leur courage, leur endurance et leur abnégation.

Les deux premiers arrêts contrôle se passent très bien. Nous prenons ensuite la direction du poste le plus éloigné de notre secteur. Ce dernier est situé dans une zone dite sensible. Les militaires redoublent de vigilance. Le groupe du véhicule de tête remarque dans le lointain, sur la colline située en face de nous, une région en principe interdite, quelques mouvements qui lui paraissent suspects. Le Commandant donne l'ordre de tirer quelques coups de feu d'intimidation à proximité. Je me tourne alors vers mon *observateur* pour le rassurer. Oh stupeur !... Il n'est plus à mes côtés. Je le cherche autour de moi et finis par baisser les yeux. Je m'aperçois qu'il a glissé dans le fond du véhicule, tel une gélatine qui se liquéfie. Il est blême, tétanisé, sans voix. Mes paroles rassurantes n'y font rien. Certes une rafale de mitrailleuse, cela fait du bruit. Je tente en vain de lui expliquer qu'il ne faut pas s'affoler pour autant. C'est nous qui tirons.

Il reste ainsi pendant tout le parcours, accroupi dans un coin, au fond du blindé, ramassé sur lui-même dans la position foetale. Il demeure silencieux, les yeux fermés paraissant implorer le Tout-Puissant de lui laisser la vie sauve. Après la clôture du scrutin, en fin de journée, mission oblige, il est dans l'obligation de faire le parcours en sens inverse pour aller récupérer les urnes. À chaque étape, il oblige le chauffeur du véhicule blindé à faire des manoeuvres difficiles et compliquées. Il faut que la porte arrière du véhicule soit à proximité de la porte d'entrée du bâtiment où il doit se rendre. Alors seulement, Monsieur franchit, au pas de course, les deux mètres à parcourir. Sans doute pense-t-il franchir le couloir de la mort.

C'est donc ça que Paris nous envoie comme contrôleur, alors que ce bouffon est incapable de se contrôler lui-même. Une fois parti, nous plaisons à l'imaginer de retour dans son bureau douillet, au milieu de ses collègues ébahis et subjugués, racontant avec force détails imaginaires, son aventure algérienne, voire même la description de la prétendue embuscade. Nous supposons qu'il a reçu les félicitations de son chef de service, qui lui a peut-être, pour la circonstance versé une prime de risque....

Quelques jours plus tard, le résultat du référendum est publié. Le oui l'emporte, le vote est favorable à la France. La consultation s'est déroulée dans le calme, non dans le désordre comme certains oiseaux de mauvais augure nous le prédisaient. C'est très important. Mais maintenant, chacun d'entre nous se pose une autre grande question qui pour l'instant reste sans réponse. Ce référendum sera-t-il un gage de paix pour l'avenir ? Les deux parties qui s'affrontent, auront-elles assez de sagesse pour enfin dire : *assez de morts de part et d'autre, bâtissons au lieu de détruire*. Finalement ce oui, jugé historique, ne débouche que sur grand point d'interrogation.

* * * *

Après ces derniers mois de travail intense, au cours du mois d'octobre 1958, mois de mon anniversaire, je m'offre pour la circonstance une petite escapade à Constantine. Je dispose pour ces quelques jours, de l'appartement servant de pied-à-

Toubiba

terre et lieu de formation pour les E.M.S.I du Constantinois. Il est situé en plein cœur de la ville, rue Casanova.... Un nom ôh combien évocateur . En définitive n'y règne que la sagesse, car l'appartement est tenu de main de maître par notre amie à toutes, Louissette.

Je pense visiter cette ville très pittoresque en toute tranquillité, au gré de ma fantaisie. Je me vois flâner sur la place de la Brèche, lieu de rencontre de la population constantinoise. Parcourir les très nombreuses rues commerçantes qui s'enroulent autour des artères principales, animées et colorées dont les façades des échoppes présentent des cuivres rutilants et de tapis éblouissants. Je m'imagine faire une halte sur la place du marché et me laisser tenter par les étals, offrant légumes, fruits, agrumes. Ou pourquoi pas, plaisir suprême, après avoir localiser quelques ruines ou monuments, vestiges d'un passé romain, siroter une boisson bien fraîche à la terrasse d'un café tout en en observant calmement la foule colorée déambulant dans la rue de cette ville enjôleuse.

Je ne peux pas savoir (dans le bled les nouvelles se répandent lentement) que le Général de Gaulle est lui aussi en ville ce jour-là. Par le plus grand des hasards, je me trouve sur la place de la Brèche, au moment où une foule immense l'acclame à grands cris avant d'écouter religieusement son discours. Une marée humaine toujours prête à s'enflammer depuis quelque temps pour crier son attachement à cette terre d'Algérie, applaudir avec ferveur cet homme en qui elle voit l'être providentiel, le sauveur attendu avec impatience, pour vivre et enfin connaître la paix.

Pour un discours, c'est un beau discours, l'histoire le retient sous la dénomination historique de «*Plan de Constantine* ». Un plan sorti d'un tiroir où il dort depuis quelques années. Jadis le peuple manifestait sa colère pour obtenir du pain, car la faim porte à la révolte, à présent la promesse d'un plan suffit à calmer le courroux d'une population inquiète pour son avenir. Un plan de plus, cela n'engage pas la vie. La classe politique sait faire : l'un chasse l'autre, le précédent, emporté par le vent de l'oubli.

Le hasard ou la chance me donne l'occasion d'approcher de très près, le grand Homme. Celui-ci du haut du podium, harangue la foule en délire qui l'acclame. Un détail me frappe : son regard. Un regard que je décèle sans chaleur. Un regard qui passe au-dessus de la foule qu'il semble ne pas voir. Je me fais alors la réflexion : « Cet homme, s'il aime la France, ne donne pas l'impression d'aimer les Français qui se trouvent ici. Il semble ignorer leur présence. Seules les acclamations qui lui parviennent, semblent l'intéresser ».

2.08. Ouria. Les mystères de la chambre du lieutenant.

Après neuf mois passés à Sidi Aïch, j'ai des raisons d'être satisfaite du travail accompli, même s'il a encore beaucoup à faire. J'ai dorénavant un toit là-haut, à proximité de mes lieux de travail. Je garde toutefois mon petit pied-à-terre dans les dépendances de la sous-préfecture, toujours aussi inconfortable, glacé l'hiver, surchauffé l'été. L'aménagement est toujours aussi sommaire : un lit, une table, une chaise, un lavabo. Chaque marin a son port d'attache, administrativement le mien est ici. Bien souvent je ne fais que passer. J'arrive vers dix heures le matin par le convoi

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

venant du nord et reprends vers seize heures celui partant vers le sud. Une courte halte, juste le temps de faire quelques achats élémentaires, utiles aux besoins journaliers. Inutile d'avoir la prétention de vouloir acheter ici du rouge à lèvres ou du vernis à ongles, ces bagatelles sont introuvables dans la localité.

En arrivant, ma première visite est toujours pour le bureau du vaguemestre pour y retirer mon courrier. Les lettres venant de la famille ou de mes nombreux amis sont toujours d'un grand réconfort. Perdue au milieu de ces immenses espaces, il m'arrive de les lire et de les relire plusieurs fois avec plaisir. De nos jours le téléphone, accessible partout, nous prive du plaisir de lire ou d'écrire une lettre, d'apprécier les mots enchanteurs qui traduisent la vérité ou expriment la pudeur des sentiments ressentis à l'égard du destinataire. Ces lettres relues indéfiniment avec une émotion sans cesse renouvelée. Parmi toutes ces enveloppes, l'une d'entre elles attire particulièrement mon attention. Elle peut être intéressante.

Eh oui...C'est une lettre émanant du Gouvernement Général d'Alger. À l'intérieur un chèque d'un montant agréable représentant....neuf mois de salaire. Le temps d'une gestation. C'est le temps qu'il aura fallu à ce très sérieux représentant de l'État français pour qu'enfin il admette mon existence et consente à me rémunérer. L'État qui exige des comptes-rendus d'activité en permanence, des résultats, des détails sur chaque kilomètre parcouru, a l'outrecuidance de se comporter à mon égard comme une entreprise douteuse. Pour un retard de cette importance, mon percepteur n'aurait pas manqué de m'appliquer une amende. Dans le cas présent, je ne reçois même pas un mot d'excuse.

À mon arrivée ici, j'avais bien quelques économies que je grignote petit à petit, malgré mes modestes besoins. Elles fondent rapidement. Avec leur grand cœur et à ma grande honte, les militaires m'autorisent à avoir une ardoise dans chaque popote. Avec le temps, elle grossit... grossit... même si le tarif de l'ordinaire est raisonnable. Je vais pouvoir enfin régler mes dettes, me présenter la tête haute, et offrir le pot de l'amitié à tous. Un remerciement bien naturel pour leur compréhension, leur patience et leur grande confiance.

Dans ce métier, rien ne peut plus, ni me surprendre ni m'étonner comme en témoigne la suite. Ce matin-là, lorsque je reçois un appel angoissé du chef de poste de la 4^{ème} section à El Flaye. Il a, paraît-il, une gamine de sept ans environ, sur les bras. Elle semble abandonnée. Une voisine a amené l'enfant au poste sans donner aucune explication. C'est un appel à l'aide, car mon interlocuteur ne sait vraiment pas quoi en faire. Il est militaire ne se sent pas l'âme ni la compétence d'une nounou.

Je me rends rapidement sur place et fais connaissance avec cette gamine qui affirme se prénommer Ouria. Elle prétend que sa mère est partie et ne l'a pas emmenée, ce qui à priori me semble bizarre. La famille kabyle est un noyau soudé où l'enfant règne en maître.

Je prends donc cet épineux problème en main. Je vais au village faire ma petite enquête. Je questionne les voisines qui ne savent pas, ou ne veulent rien dire. Toutes affirment que la mère est partie en voyage. Pas d'autres précisions. Je me rends à la mechta, censée être celle de l'enfant. Effectivement, elle est vide. Je dois me rendre à l'évidence. Sa mère est réellement partie...seule. Personne dans

Toubiba

l'entourage ne pouvant ou ne voulant assumer la charge de cette gamine, une voisine l'a tout simplement conduite au poste militaire.

Je me demande s'il faut descendre cette enfant en ville pour la diriger vers un centre d'accueil pour enfants abandonnés. C'est une idée qui m'est insupportable. Après tout, sa mère peut avoir des regrets et revenir rapidement la chercher. Ignorant tout des raisons de son départ, toutes les hypothèses sont permises. La vie réserve parfois des impondérables difficiles à imaginer sur le moment. Dans l'intérêt de l'enfant, je m'accorde un moment de réflexion. Pendant ce temps, cet adorable petit bout de femme, délurée et mignonne à croquer, réussit en l'espace de quelques heures à séduire tout son environnement. Si elle n'a plus de mère, elle se découvre une multitude de pères, et un nombre incalculable de grands frères, prêt à satisfaire tous ses caprices.

Finalement, en concertation avec le chef de poste, nous décidons d'un commun accord de la garder un certain temps ici. Je m'installe donc à proximité et la prends matériellement en charge : repas, toilette, coiffure et habillage. Pendant mes heures d'activité, elle reste sagement au poste. Elle prend ses aises, minaude, part à la conquête de son entourage. Avec son petit minois à la Shirley Temple, elle séduit tous ces hommes. La plupart sont des pères en manque d'enfants. Un vide qu'elle comble avec beaucoup de savoir-faire. Pour elle, la vie rêvée.

Jusqu'au jour, où un mois plus tard, sa mère réapparaît au village et vient au poste réclamer sa fille. Bien entendu, elle doit nous donner quelques explications sur son absence. Ces dernières plutôt vagues et imprécises sont un peu déroutantes. En conclusion, cette jeune femme certainement en mal d'amour, affirme être allée passer quelques jours auprès de son mari travaillant à Alger, alors que nous savons de source sûre, que son mari est un rebelle et qu'il est au maquis.

En fait, elle est allée passer un mois de vacances conjugales auprès de lui dans le djebel. Voilà ce qui explique l'impossibilité pour elle d'emmener sa fille et de l'avoir confiée aux voisins qui devaient prendre soin d'elle pendant son absence. Mais pour éviter de probables histoires, ces dernières n'avaient pas voulu assumer la responsabilité de la garde de l'enfant, et l'avait tout simplement dirigée vers le poste.

La pauvre Ouria en pleurs reprend le chemin de la maison familiale. Pour elle la vie reprend son cours normal. Mais depuis lors, échappant à la surveillance de sa mère, elle continue de venir au poste régulièrement manifester son affection à tous ces pères et frères par intérim, qui continuent de la gâter outrageusement.

* * * *

Chaque jour apporte son quota de bonnes et de moins bonnes aventures. Ma vie ici en est amplement pourvue. Il y a celles qui font rire lorsqu'elles sont drôles, celles qui font pleurer souvent de rage, mais aucunes ne laissent indifférentes.

Celle-ci vaut la peine d'être contée tant elle est originale et extravagante. Remontons un peu le cours du temps de quelques mois. Je séjourne une première fois à Taourirt, où le poste est implanté dans un village kabyle désaffecté. Celui-ci est perché sur un piton avec vue imprenable sur la magnifique et verdoyante forêt de

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

l'Akfadou. Il s'agit d'un belvédère à classer quatre étoiles tant le panorama est splendide. Mais pour le confort du gîte, il faut être indulgent. Nous revoilà revenus au moyen âge : pas d'eau courante, pas d'électricité. Chacun occupe une mechta plus ou moins délabrée à peine habitable. L'armée n'a jamais eu la réputation d'assurer le confort, et de chouchouter ses soldats. Lors de mon premier séjour ici, le Capitaine me prévient :

- Ecoutez ce n'est pas le Ritz. Le Lieutenant est parti en permission, vous prendrez sa piaule. C'est rudimentaire, mais il faudra vous y faire. Et si vous aimez les rats vous ne manquerez pas de compagnie. Si cela peut vous consoler, sachez qu'ici il y en a partout. Chacun de nous a les siens.

Comment lui avouer que depuis ma plus tendre enfance, j'ai une aversion très prononcée pour ce genre d'animal. Je suis bien capable de vivre dans l'inconfort. Par contre pour ce complément de compagnie, j'esquisse un sourire contraint :

- Avec la meilleure volonté possible, reprend le trois galons, je n'ai rien d'autre à vous proposer. Par contre, vous avez un poêle à votre disposition. Si vous avez froid, vous pouvez faire une flambée, c'est parfois appréciable.

J'apprécie cette attention délicate : la neige vient de saupoudrer les sommets du Djurdjura qui barrent l'horizon.

- Ah ! Un conseil, ne vous laissez pas surprendre par l'éclairage. Le groupe électrogène s'arrête à vingt et une heures trente. Allez au foyer faire l'acquisition d'une lampe de poche électrique. Encore un détail très important, si la nuit vous devez sortir pour...euh...vous me comprenez..! Faites vous expliquer par le sergent ce soir à la popote, le signal ainsi que le mot de passe pour avertir la sentinelle. Il ne faudrait pas qu'elle ne vous tire pas dessus. D'abord, nous ne voulons pas avoir des histoires !... Et puis de plus, nous n'avons pas besoin d'héroïne. Car comme vous le savez on ne devient héros que mort. Nous voulons avoir le plaisir de vous avoir longtemps vivante parmi nous.

Comme entrée en matière, c'est peu rassurant. Je suis coincée ici pour six jours. Je n'ai pas d'autre solution que de m'adapter. En entrant, je remarque immédiatement que pour se protéger du froid, le Lieutenant a tendu des couvertures militaires au plafond et les a clouées aux poutres portant les tuiles. Elles font office de plafond pour nous protéger du froid et de plancher pour les autres locataires qui ont élu domicile sur place. C'est le domaine réservé des rats, qui mènent une joyeuse sarabande au-dessus de ma tête. Je peux suivre leur parcours en observant les creux plongeants de la couverture à chacun de leur passage. J'en déduis qu'ils sont énormes. Mais plus grave, l'estimation du capitaine est bien éloignée de la vérité : ils ne sont pas une section, ni même une compagnie. C'est un véritable bataillon qui occupe les lieux.

Ma première nuit est cauchemardesque. À vrai dire, une nuit blanche. J'occupe le rez-de-chaussée, eux l'étage supérieur au dessus de ma tête. Ils vaquent à leurs occupations sur ce frêle podium en tissu. Je les entends parfois régler leurs querelles de famille avec des cris perçants, agressifs qui accentuent encore davantage ma peur. Rien ne semble les déranger : ni le bruit que je fais pour les faire fuir, ni les ...pscht...pscht.... Vouloir dominer sa peur n'est pas simple. Rester éveillée toute la nuit est éprouvant, surtout après une journée de travail fatigante.

Toubiba

La nuit suivante, j'adopte une autre solution. Il faut bien en trouver une pour dormir. Nouvelle tactique : border son lit avec précaution sur tout le pourtour, se glisser délicatement à l'intérieur, s'enfouir la tête sous les draps, clore le mieux possible toutes les ouvertures pour ne pas courir le risque de se trouver nez à nez avec un indésirable quatre pattes curieux de faire votre connaissance, tenter de ne penser à rien surtout pas aux rats, attendre patiemment que le sommeil l'emporte sur la trouille. Alors seulement, Morphée m'ouvre ses bras.

Quelques semaines plus tard, je suis de nouveau de passage et reprends possession de sa piaule : le Lieutenant est parti en opération pour quelques jours. Un mois plus tard, l'officier est à nouveau en mission. Il est en France provisoirement pour encadrer de jeunes recrues. J'occupe de nouveau les lieux. Finalement, je commence à prendre mes habitudes, sa piaule est un peu la mienne. C'est d'ailleurs chez lui que j'égare ma montre. Je l'avais posée, comme chaque soir sur le tabouret faisant office de table de nuit, c'est en vain que je la cherche le lendemain matin. Un mystère qui reste inexplicable.

À mon quatrième séjour, le lieutenant est présent, mais l'Adjudant part en permission. J'hérite naturellement de sa piaule (le mot chambre ne peut être attribué à ce style d'habitation). À l'heure du repas, je fais enfin connaissance du Lieutenant dont j'ai si souvent squatté la turne. Son attitude à mon égard est distante, les quelques mots qu'il m'adresse sont plutôt froids et distants. Il ne semble pas apprécier ma présence dans ces lieux. Encore un qui doit se dire : des femmes pour faire la guerre, on n'avait pas besoin de ça ici.

Face à mon petit gabarit, ce Monsieur d'un mètre quatre-vingt-cinq a toute latitude pour me toiser du haut de sa grandeur et m'imposer son dédain. Nos rapports restent distants un certain temps. Il a sa mission, moi la mienne. À chacun sa route, et son parcours.

Les quelques mois suivants, des crédits ayant été débloqués, je remarque, lors de mes nouveaux passages, que le poste s'améliore. En premier lieu une sérieuse dératisation. En définitive, ces indésirables petites bêtes sont plus nombreuses que les militaires. Puis vient le tour de la construction : les mechtas, les plus solides sont rénovées tandis que les plus délabrées détruites et leurs pierres réutilisées pour de nouvelles constructions. Un jour, c'est la mechta du Lieutenant qui est détruite. Seule solution envisageable face à son état de délabrement.

Beaucoup des mois plus tard, lors d'un énième séjour dans ce lieu paradisiaque, un soir, la journée de travail terminée, nous sommes à la popote pour le diner. C'est un lieu où il est permis de parler de tout et de rien, mais surtout pas de service sous peine de sanction appliquée de façon automatique : la tournée générale. Je l'ai appris à mes dépens : il faut parfois payer pour apprendre, mais on apprend vite. C'est donc une règle absolue : ne jamais parler de service, hors du service. Façon d'exorciser les turpitudes d'une vie souvent. L'atmosphère est particulièrement détendue ce soir-là. Le Capitaine s'adressant à moi et me dit :

- Vous savez Pitchounette, l'autre jour le Lieutenant nous a bien fait rire. Il nous a expliqué pourquoi à l'inverse de nous tous, qui étions d'un avis contraire au sien, il ne vous trouvait pas sympa. Demandez-lui donc de vous raconter ses raisons.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

- Oh, je m'étais bien aperçue du manque de sympathie du Lieutenant à mon égard. Je ne lui en veux pas, chacun est libre de ses opinions. Quant à l'histoire, je veux bien l'entendre à condition qu'elle soit drôle.

- Pour être drôle, elle est drôle. Eh bien la première fois que vous êtes venue ici, vous avez occupé ma piaule. La deuxième et la troisième fois également. Cela dit, pas de commentaires à faire de ma part, car cela ne me gênait pas du tout. Mais après chacun de vos passages, je ne retrouvais plus ni mes mouchoirs, ni mes chaussettes. Cela me mettait en pétard. Je vous trouvais un tantinet sans gêne. Mes mouchoirs, passe encore pour l'usage, mais mes grosses chaussettes militaires, je me demandais bien ce que vous pouviez en faire, d'autant que je chausse un bon quarante-quatre.

L'histoire s'annonçait passionnante.

- Mais l'autre jour, en mettant ma mechta par terre, j'ai enfin découvert la clé de l'énigme. J'ai retrouvé dans le plafond, coincés entre les tuiles, là où les rats les avaient transportés, mes mouchoirs et mes chaussettes du moins les quelques résidus restant. Vous imaginez bien qu'après leur festin, il n'en restait pas grand-chose. Pour transporter mes grosses chaussettes de laine que j'ai pour habitude de rouler en boule, il fallait que les rats soient sacrément costauds. Voilà l'explication, pour laquelle je ne vous trouvais pas sympa. Je m'excuse pour mon attitude, pour me faire pardonner mon antipathie, j'offre une tournée générale.

- Ah j'oubliais, nous avons également trouvé ceci dans le plafond. Une montre de femme ! Comme vous êtes la seule à venir ici, j'en déduis qu'elle doit vous appartenir. Les rats ont dû trouver le métal indigeste, ils n'ont grignoté qu'une partie du bracelet ou simplement avaient-ils besoin de savoir l'heure.

2.09. Fatima. L'avertissement de Mohand. Zineb.

Les tâches de notre équipe à El Flaye sont multiples : activité des ouvriers, les soins, le social. Il faut de plus se rendre dans les douars pour aller au-devant des femmes et des enfants. Alice assimile vite et je peux lui faire pleinement confiance ce dont elle est fière. Elle dorénavant capable d'assurer seule certaines permanences. Cependant comme les besoins sont immenses, une nouvelle auxiliaire musulmane permanente serait la bienvenue.

L'occasion de trouver une seconde jeune fille kabyle parlant le français se présente d'une façon plutôt inattendue. Le Commandant du bataillon me la confie à un retour d'opération et me raconte sa surprise. Il vient de découvrir une femme au milieu d'un groupe de rebelles émergeant d'une cache dissimulée en pleine forêt. Vêtue de son treillis kaki boueux, bien trop grand pour elle, les cheveux coupés court un peu hirsutes, elle a plutôt triste allure à son arrivée. Elle ne veut parler à personne surtout pas à un militaire dont elle paraît avoir une peur malade. Je la prends chez moi et laisse la porte ouverte. Je respecte son mutisme. Je n'ai d'ailleurs pas l'intention de la questionner : je veux simplement lui tendre la main.

Finalement mise en confiance, elle consent à me dire son prénom Fatima. Je lui conseille en premier lieu de prendre une bonne douche. Une nouvelle fois, j'exerce mes talents de coiffeuse, ce qui la rend plus présentable. Décidément, la coiffure change le look et rend possible une reconversion pour plus tard. Alice qui se trouve à mes côtés, anime nos conversations avec son accent délicieux, ce qui finit par la

Toubiba

faire sourire. Dans la réserve de vêtements reçus des organismes humanitaires, j'en trouve qui lui conviennent parfaitement. Après un brin de toilette, quelques coups de ciseaux, quelques points de couture, convenablement vêtue, elle a déjà plus belle allure. Je fais installer un lit supplémentaire entre celui d'Alice et le mien et dis simplement :

- Voilà ton lit. Tu n'as rien à craindre de nous. Si je ferme la porte cette nuit, c'est par sécurité pour nous. Je fais comme chaque soir, par simple prudence.

Je respecte son silence et ne lui pose aucune question. J'ai la patience d'attendre qu'elle soit en confiance et parle d'elle-même. Elle est plutôt perturbée : rien ne se passe comme ses compagnons du maquis lui avaient dit. Elle n'a été ni battue, ni violée ou ni torturée. Finalement quelques jours plus tard, elle prend l'initiative de me raconter son histoire.

En fait une histoire banale, presque une histoire quotidienne dans ce pays, l'éternelle histoire du mariage imposé par le père. Élève studieuse, plutôt brillante à l'école de sa ville natale, elle compte, grâce à ses connaissances gagner la liberté, choisir son destin et décider de son avenir, en bref connaître une autre vie que celle de sa mère qu'elle adore. Sa mère est dominée par un mari très pointilleux sur le rôle de la femme qui doit se borner à rester cloîtrée à la maison, enfanter, élever les enfants et effectuer en silence les travaux ménagers. Elle rêve de vivre sa vie à visage découvert, d'aller, venir, de connaître les simples joies d'une promenade dans la nature en toute liberté.

Mais son père, un homme intransigeant, décide à sa place, et lui choisit un mari selon ses propres critères, un bon parti dit-il. Mais pour Fatima cela reste un mystère, qui est-il... jeune...vieux ?... Devant cet avenir fait d'inconnu qui lui fait peur, face à un père qui décide à sa place, elle se rebiffe avec entêtement. Chaque jour, le conflit familial sur ce sujet brûlant devient de plus en plus lourd jusqu'au jour où un inconnu de passage inspirant confiance, compatissant à son sort, lui dise :

- Si tu veux être libre, viens avec nous, au maquis, nous luttons pour la liberté. Là-bas, la femme est libre de choisir la vie qu'elle veut mener.

Comment ne pas le croire, quand on est en plein désarroi et quand aucune autre issue ne semble possible. C'est ainsi qu'un jour Fatima ne rentre chez elle. Elle choisit son destin, ce qu'elle croit être sa liberté. Mais bien vite elle perçoit les limites de sa nouvelle liberté : obligation de se terrer dans un trou la journée, marcher interminablement la nuit vers un ailleurs toujours incertain, avec pour seul encouragement :

- Avance, car si les militaires français te trouvent, ils te violent, ensuite ils te tuent.

Elle est un peu déstabilisée de constater que rien ne se passe comme prédit. Après une période d'attente et d'observation vient le moment des décisions. Constatant sa gentillesse, sa bonne volonté, je lui propose de rejoindre notre équipe. Elle aura une activité rémunérée, un travail dont elle pourra être fière, une activité destinée à soulager la misère des siens. Je lui laisse le temps de la réflexion. La décision doit venir d'elle-même en toute connaissance de cause. Une équipe se compose ainsi le hasard, la chance, le coup de cœur.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

Eh voilà...nous faisons route ensemble, de très longs mois. Après le départ d'Alice, nous continuons notre travail, unies comme les deux doigts de la main. Elle m'accompagne en métropole lors de vacances dans ma famille. Celle-ci, réunie au grand complet se souviendra longtemps du couscous pantagruélique qu'elle nous prépare. Mais le souvenir qui la marque le plus est la découverte de Paris, avec ses monuments, ses rues animées, ses vitrines aux éblouissantes parures de Noël qui brillaient de mille feux scintillants. Pour elle, c'est la découverte d'un monde nouveau, un véritable émerveillement. Beaucoup plus tard, lorsque je partirai exercer d'autres fonctions ailleurs, elle prendra ma place avec beaucoup de compétence et de sérieux. Pour moi, c'est cela l'évolution : savoir laisser la place à l'élève qui a prouvé sa valeur.

* * * *

Il est des sympathies qui n'ont nul besoin d'explications. Chaque fois que je me rends à Taourirt, dans son douar, Mohand est le premier à venir me saluer. C'est un très vieil homme, voûté par le poids des années passées, le visage buriné dont les rides profondes ressemblent à des sillons, un regard empreint de bonté aux yeux perçants traversant ses paupières mi-closes pour aller chercher vos pensées au-delà des vôtres. Emane de sa personne une grande sagesse tranquille, celle qui émane du grand âge. Lorsque je viens rendre visite aux femmes et aux enfants, il reste près de moi. Il me tient compagnie, discipline les enfants parfois un peu trop turbulents, me sert d'interprète. Son français n'est certes pas parfait, mais nous comprenions très bien. C'est pourquoi je suis très étonnée ce matin-là de le trouver devant la porte de l'infirmerie. Comme je vais vers lui, il me dit.

- *Toubiba*, Mohand il a très mal à la tête. Tu dois lui donner le cachet.

- Oui, bien sûr Mohand ! Mais pourquoi as-tu fait tout ce long chemin ? Tu sais bien que je viens cet après-midi au douar.

- Non *Toubiba*, tu me donnes le cachet maintenant ! Car peut-être cet après-midi tu ne viens pas.

Stupéfaite, un peu contrarié qu'il veuille me dicter ma conduite, je vais rétorquer vertement, lorsqu'il ajoute en fixant intensément mon regard.

- Oui *Toubiba*...l'après-midi tu ne viens pas, car le travail pour toi il est ici. Écoute Mohand ce qu'il te dit.

Enfin, je comprends son message. Il a fait ce long et difficile chemin pour m'avertir à sa façon qu'il y a un danger pour moi d'aller au douar cet après-midi là. L'intensité de son regard qui croise le mien, est éloquent. Il paraît soulagé lorsque j'ajoute :

- Tiens Mohand, voilà ton cachet d'aspirine. Finalement je ne crois pas que j'aurais le temps de monter au douar cet après-midi. J'ai vraiment trop de travail ici.

Il paraît satisfait de ma réponse. Le danger est-il réel ? Quoi qu'il en soit, la sagesse est d'écouter l'avertissement déguisé de cet homme. Il ne faut pas jouer à quitte ou double avec sa vie. Je sais très bien que mon travail n'est pas apprécié des rebelles. Faire le bien va à l'encontre de leurs projets ; de ce fait, je suis condamnable. Pour justifier leur action et répandre leur idéologie, nous ne devons incarner et ne représenter que le mal.

* * * *

Toubiba

Je suis absente pour trois semaines en stage de recyclage à Alger. C'est l'occasion de rencontrer d'autres E.M.S.I., d'analyser nos activités, de confronter nos idées, nos projets, nos résultats, mais également nos échecs, car hélas nous en avons également. Notre travail ne supporte pas la routine, il faut sans arrêt faire preuve d'imagination, innover, pour ne pas s'enliser dans la routine. Puis en fin de stage, nous aurons droit à une journée de détente et retrouverons l'animation de la ville. Un plaisir sans mesure, comme celui de faire quelques folies dans les magasins.

À mon retour à El Flaye, je retrouve avec un immense plaisir partagé Fatima et Alice *qui* pendant mon absence, ont assumé avec beaucoup de compétence la continuité du service en particulier l'activité de l'ouvroir. L'atmosphère est celle d'une ruche bourdonnante. Pour toutes ces femmes réunies, tout est prétexte à rire. Nos retrouvailles sont joyeuses, leur exubérance débordante. Chacune d'elles me montre avec fierté le travail accompli pendant mon absence. Un détail me frappe : Zineb, habituellement plutôt le boute-en-train de cette assemblée, reste prostrée dans un coin de la pièce. Elle semble bouder. Je m'interroge. Notre Zineb, quinze ans environ, jolie comme un cœur, habituellement enjouée, riant de tout et de rien, est-elle malade ? Les autres femmes, contrairement à moi, semblent ignorer son comportement. Je m'approche et tente vainement d'engager la conversation avec elle. Devant son mutisme, je m'éloigne assez déconcertée par son comportement inhabituel.

En l'observant à la dérobée de loin, je remarque des larmes qui coulent sur son visage. Je me décide donc à interroger les autres femmes, mais chacune d'elles détourne la conversation. Un peu exaspérée par leur attitude, je leur manifeste mon mécontentement.

- Mais enfin, elle pleure, il y a bien une raison à cela. Si elle souffre, si elle est malade, je peux sûrement l'aider.

Alors, l'une d'elles consent à me donner une explication.

- Tu sais *Toubiba*, pour Zineb, ce n'est plus comme avant, maintenant elle est mariée.

- Mariée ? Mais il y a trois semaines lors de mon départ, il n'était pas question de mariage, Qui est son mari ?...

- Mouloud.

- Quel Mouloud ? De quel village est-il ?

- Mais tu sais bien, Mouloud, celui qui est toujours sur la place à côté de la Mosquée. Celui qui fait peur aux enfants en courant après eux avec un bâton.

Le seul Mouloud de ma connaissance, est hélas pour lui, carrément débile. De plus, ce qui n'arrange rien, ses jambes sont estropiées ce qui l'oblige à se déplacer difficilement en s'aidant d'un bâton. C'est un peu le fou du village. Il est souvent agressif avec les enfants lorsqu'ils le taquent gentiment d'un peu trop près. Il tente alors vainement de les poursuivre en trébuchant à chaque pas, poussant des grognements inaudibles en les menaçant de son bâton.

J'en reste totalement sidérée et demande de plus amples précisions, espérant m'être trompée.

- Mais oui, la mère de Mouloud, elle est riche. Elle a décidé qu'il fallait une femme pour son fils. Mais en vérité, elle veut surtout une femme pour l'aider à la

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

maison. Elle devient vieille maintenant. Alors, elle a demandé Zineb en mariage à son père. Il a été d'accord sur le prix de la dot. Tu sais il y a eu une belle fête avec plein de you... you... Tu n'étais pas là. C'est bien dommage, tu serais venue faire la fête et danser avec nous. Mais depuis la fête, Zineb elle parle plus, elle pleure tout le temps.

Je n'arrive pas à me faire à cette idée, à croire qu'une telle chose soit possible. J'ai également des doutes sur son état mental, sur la possibilité de ce Mouloud à consommer son mariage tellement son cas est limite, surtout lorsque l'on connaît l'importance que représente cet acte dans la société musulmane. Je cherche à en apprendre davantage, même si pour cela, je dois poser des questions indiscretes.

- Mais enfin après la fête, lorsque Mouloud et Zineb sont allés dans la chambre, comment cela s'est-il passé.

- D'abord, il ne s'est rien passé, parce que Mouloud il ne savait pas. Alors, la mère de Mouloud est allée dans la chambre avec eux, elle lui a expliqué, puis elle l'a un peu aidé. Le lendemain matin, elle a montré le drap avec la tache de sang en riant très fort. Il y a encore eu beaucoup de you...you... Alors tu peux le croire, Zineb maintenant, elle a un mari, mais depuis elle pleure tout le temps.

Je suis abasourdie, révoltée. Je refuse d'admettre que dans ce pays une femme ne soit autre chose qu'un objet utilitaire, que l'on achète et que l'on utilise à sa convenance, sans tenir compte ni de ses souhaits ni de ses souffrances. Pourtant, c'est un être humain fait de chair et de sang, avec un cœur qui ressent la joie ou le chagrin. J'ai déjà des difficultés à admettre ce genre de tractation commerciale concernant deux personnes saines de corps et d'esprit, mais dans le cas présent cela me paraît intolérable, inhumain.

Je m'approche d'elle en la prenant dans mes bras, la laissant extérioriser son chagrin. Entre deux sanglots, elle me murmure à l'oreille.

- Oh *Toubiba*, toutes les nuits je voudrais mourir.

Comment croire après cela qu'un père aime son enfant, qu'il a le droit de prétendre au titre de père. L'appellation « ligue des droits de l'homme » est une incongruité, car la ligue des droits de la femme ne verra certainement jamais le jour. Sinon comment procéder pour continuer à les dominer, et les asservir. Dans un grand nombre de pays qui nous sont très proches, et qui prétendent vouloir évoluer, il reste hélas encore un long chemin à parcourir, beaucoup de souffrance à supporter et de larmes à verser pour l'égalité, ou seulement leur droit d'être. Un grand pas sera franchi le jour où l'on ne parlera plus que des droits de l'humain, dans son ensemble sans distinction de sexe. Mais ce qui fait souffrir les unes accommode tellement bien les autres. Mais ceci est une autre histoire,

J'ai sincèrement de la peine pour ma petite Zineb. Aucune parole réconfortante ne peut plus rien changer à son destin. Je pose simplement sa tête sur mon épaule et l'embrasse pour l'assurer de mon affection. Je mêle mes larmes aux siennes et maudis les parents coupables d'un comportement aussi ignoble.

★ ★ ★ ★

Toubiba

Un matin, je me rends à Tinebdar, refaire le pansement de Rabia pour une bien vilaine blessure à la jambe occasionnée par un coup de serpe malheureux. Celle-ci se cicatrise bien, encore quelques jours d'immobilité, quelques soins attentifs, et la guérison sera totale.

Sur le sentier du retour, je vois venir vers nous un homme juché sur son bourricot. Il caracole allègrement et précède sa femme quoi ploie sous le poids d'un énorme fagot de bois solidement amarré sur ses épaules. Ils approchent. Je remarque que cette pauvre, femme relativement âgée, paraît à bout de force. Elle titube à chaque pas. Le douar est loin. Hélas pour elle il reste encore pas mal de chemin à parcourir pour gagner sa mechta. Ils arrivent à notre niveau. Mon regard croise celui de cette pauvre femme. J'y lis une profonde détresse. Elle est à l'extrême limite de l'épuisement et semble implorer ma compassion.

Je suis prise de colère, j'interpelle le mari. Il est inhumain de traiter une femme de cette façon. Sa femme croule sous le poids de son fagot de bois et est incapable d'atteindre le village dans ces conditions. Je sais pour l'avoir maintes fois constaté, que dans ce pays le bourricot est souvent mieux traité que la femme. Mais cette fois, trop c'est trop, je ne puis me contenir, la route est trop longue, le fagot est trop lourd, ma fureur trop violente.

Je fais descendre le mari du bourricot. Je libère la femme de son lourd fardeau et conseille au mari qui ne semble pas apprécier mon intervention de mettre le tas de bois sur le dos de l'animal. Son regard n'est pas amical du tout. Finalement, il s'exécute sans une parole, sans un commentaire. Il reprend sa route en tirant sur la longe de l'animal qui transporte le bois. Son épouse, allégée, le suivant derrière, selon la coutume. C'est alors qu'un jeune militaire chargé de m'escorter me dit.

- Pitchounette, vous n'auriez peut-être pas dû. Vous venez de vous faire un ennemi.

- Oui, j'en suis très consciente. J'ai bousculé les habitudes ancestrales. Mais je pense que dans l'état de fatigue extrême où elle était, elle n'aurait pu parcourir quelques mètres de plus. La façon dont une femme est traitée dans cette société me bouleverse. Et vous savez, si je me suis fait un ennemi, je me suis par contre trouvée une amie. Le regard qu'elle m'a adressé valait tous les mercis du monde.

2.10. Babette.

Je ne puis parler de mon aventure algérienne, sans parler de celle qui a été la compagne, l'amie fidèle de toutes mes péripéties. Je veux parler de ma voiture. Certains peuvent être surpris que je la considère comme une personne. Nous avons vécu tant d'aventures, elle et moi, dans une totale osmose ! je ne peux parler d'elle qu'avec un profond respect, et beaucoup de déférence.

Tout commence vraiment, lorsque je reçois mon rappel de rémunération et que j'ai donc enfin un peu d'argent en poche. Il est évident qu'une voiture me serait très utile. Je gagnerais en autonomie,. Oh ! quelque chose à la mesure de mes modestes ambitions et de mon compte en banque. J'ai des goûts très simples, et des prétentions modestes. Après avoir longuement réfléchi et analysé le problème, une seule correspond à tous ces critères d'utilisation : la 2cv Citroën. Ce n'est certes pas une voiture de course, mais sur terrain plat, elle avance allègrement. En montée elle

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

s'accroche et grimpe, certains diraient qu'elle crapahute. En descente plus rien ne la retient, elle s'envole. D'un balancement reposant, elle a fière allure alors que les modestes chevaux sous le capot ont un appétit d'oiseau. Il faut reconnaître que voir autant de qualités réunies dans une automobile, il n'y a plus d'hésitation possible.

C'est pour toutes ces raisons que je deviens l'heureuse propriétaire d'une quatre roues pétaradante. Par ironie, à l'unanimité, mon entourage la baptise *Babette*. En effet le film à succès du moment, a pour vedette principale Brigitte Bardot dans « *Babette s'en va en guerre* ». Cette comédie amusante n'a bien entendu rien en commun avec mon emploi du temps où je ne m'amuse pas tous les jours. Ce prénom affectueux cependant convient à mon nouveau poulain à qui dans certains cas (n'allez surtout pas croire que je suis folle), il m'arrive de parler :

- Allons Babette... du nerf ! la situation est difficile, mais pas désespérée. La pente est raide, mais j'ai confiance en toi surtout, ne me laisse pas tomber.

Et ça marche, une main sur le volant, l'autre sur la boule terminant le levier de vitesse que j'agrippe très fort lorsque, la peur me tenaille sur la route. Car je l'avoue humblement, il m'arrive d'avoir peur surtout lorsque je reste sourde aux conseils de prudence et sécurité qui me sont donnés, et décide de prendre la route en solitaire, en faisant di des interdictions. En pareil cas, je me rassure toute seule, par autosuggestion. La méthode Coué ! Une bonne méthode, croyez-moi. Et puis la peur n'évite pas le danger.

L'une de mes mésaventures aurait pu être sans lendemain. Ce jour-là, depuis Sidi Aïch, je devais rejoindre Sétif pour une réunion de travail, et, par la même occasion, rendre visite aux blessés du bataillon à l'hôpital. Comble de malchance, j'arrive en retard à l'entrée des gorges de Kerrata où il est obligatoire de se joindre au convoi de protection jusqu'à la sortie de ce magnifique canyon. La route qui serpente entre deux murailles de pierres est d'une beauté incomparable. Il est vraiment dommage de ne pas pouvoir prendre le temps d'admirer ce magnifique panorama car hélas, les lieux ont une sinistre réputation : les embuscades y sont fréquentes et particulièrement meurtrières.

Lorsque je me présente à hauteur de la sentinelle gardant l'entrée des gorges, le convoi est parti déjà depuis quelques instants. Très contrariée par ce fâcheux contretemps, je brûle l'arrêt et mets le pied à fond sur l'accélérateur, décidée à rattraper ce fichu convoi qui me précède. Mais ce dernier est déjà bien loin et j'ai des difficultés à le rattraper, d'autant plus que mes deux chevaux-moteur n'ont pas la puissance d'un grand attelage. Soudain, le moteur s'arrête : c'est la panne. Je le réalise alors hélas un peu tard : tomber en panne au milieu des gorges est un véritable suicide. D'autres en ont fait l'expérience avant moi et ne sont plus là pour raconter leur aventure.

C'est le moment où jamais, de faire preuve de sang-froid. Surtout ne pas s'affoler, rester sourde aux battements accélérés de son cœur. Je descends, soulève le capot, commence à me concentrer puis à me remémorer les notions élémentaires de mécanique automobile acquises lors de la préparation de mon examen d'ambulancière. J'inspecte minutieusement le moteur et m'aperçois que le fil qui relie le moteur à la bobine pend lamentablement : l'usure et la trépidation due au mauvais état des pistes ont fait leur œuvre. Il est rompu. Tout en essayant de garder mon

Toubiba

calme, je sors de dessous mon siège ma valise médicale d'urgence qui m'accompagne partout. Je dénude les deux extrémités du fil, les renoue l'un avec l'autre, consolide enfin le tout par un splendide pansement de sparadrap. Je mets le contact... ouf. !..Ça démarre...

Un peu tard, je réalise l'importance du risque encouru. À vingt ans, se promener avec la tête sous le bras, cela manque d'élégance. Cette fois, la chance me sourit. À l'avenir il vaut mieux ne pas tenter le diable trop souvent. De plus, mon ange gardien pourrait se fatiguer de veiller sur une inconsciente. Je prends la résolution d'être plus sage, du moins jusqu'à la prochaine fois. Car il y a toujours une prochaine fois lorsque l'on n'est pas raisonnable.

Quelque temps plus tard, même scénario. Cette fois je suis dans mon secteur. Comme à l'accoutumée, je rate le convoi d'escorte. En partant du sommet de la crête, la descendre en bas dans la vallée, ne comporte que cinq petits kilomètres, en lacets avec une dénivellation importante. Parmi les virages, un en épingle à cheveux tellement serrée qu'il faut manœuvrer avec précaution : marche avant, marche arrière, à la vitesse réduite pour éviter de plonger dans le ravin. Eh puis cette route, j'en connais tous les pièges par cœur : je serais capable de la parcourir les yeux fermés. Je m'élanche donc à fond dans la descente. A mi-parcours alors que j'amorce avec prudence mon virage difficile, j'aperçois à quelques mètres devant moi sur le sentier qui longe la piste, un homme en djellaba. Je le vois soulever un pan de celle-ci et pointer vers moi, ce que, dans ma frayeur je crois être un fusil.

Lorsque l'on se trouve en zone d'insécurité, tout paraît anormal. On imagine plus facilement la vision d'un fusil que celle d'un rameau d'olivier. Cette fois je pense être tombée dans le traquenard. Mes pensées galopent. Je parle à haute voix et me traite de tous les noms d'oiseaux inimaginables à cervelle déficiente.

- Allons reste calme. Il y a deux solutions : ou il te rate, C'est du domaine du possible s'il manque d'adresse ! ou tu perds les pédales et plonges dans le vide avec la voiture, et cette fois c'en est fini de toi.

En pareil cas, on réfléchit très vite, surtout lorsque la peur vous tenaille et vous saisit les entrailles. Je tente de me dominer et d'effectuer ma manoeuvre calmement. Marche avant, marche arrière. J'évite à tout prix de regarder dans sa direction. Ouf ! Je suis passé ! Un peu plus loin, par curiosité, je jette un coup d'œil dans le rétroviseur. Nerveusement j'éclate de rire. Je réalise que ce n'est qu'un brave fellah, que le hasard pour me faire peur a malencontreusement placé sur ma route. Ce que j'avais pris pour un fusil, n'était en fait, que son parapluie. Il tentait vainement de l'ouvrir. D'ailleurs, je réalise que quelques gouttes de pluie rebondissent sur mon pare-brise. Effectivement, un esprit reposé peut, à une certaine distance, ne confondra pas le geste d'épauler un fusil et celui d'ouvrir un parapluie. Mais il en va différemment avec la peur : l'imagination galope à pas de géant.

Une autre difficulté, tournant au cauchemar avec Babette : les retours de nuit, lorsqu'il faut par sécurité rouler tous feux éteints. Il faut rouler coincée entre deux énormes G.M.C. avec comme unique point de repère le feu position phosphorescent arrière du camion qui vous précède. Comme ma voiture n'est pas équipée de ce dispositif, tout le long du parcours je souhaite que celui qui me suit, dans un moment

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

d'inattention, n'oublie pas que ma voiture est intercalée entre les deux GMC. La pensée d'être transformée en sandwich m'est plutôt déplaisante.

Mais l'aventure la plus belle, la plus exaltante que nous ayons partagé Babette et moi, est sans conteste ce très beau voyage au Sahara. Une longue expédition entreprise en février 1962, avec mon amie Louissette, la responsable des *E.M.S.I* du Constantinois. C'est une saharienne convaincue, capable de faire des centaines de kilomètres rien que pour avoir la satisfaction de faire glisser entre ses doigts le sable fin du désert.

Deux sous-lieutenants du service social de l'armée qui avaient loué une petite quatre chevaux à l'aspect assez fatigué. Un peu inquiets de l'état de leur carrosse, ils manifestent le désir de se joindre à nous. Nous acceptons volontiers : circuler à deux voitures est plus sécurisant en cas de panne au milieu du désert. Nous sommes téméraires, mais non inconscientes.

Après en avoir rêvé, nous partons donc à la découverte du Sahara, les grands espaces, la magie du désert, le sable à perte de vue, les pistes sans fin, les palmeraies et leurs mystères. Après avoir chargé une réserve d'essence, des jerricans d'eau, des sandwiches, nous prenons la direction du grand Sud, Constantine, Batna. Nous franchissons les portes du désert à El-Kantara, cette étonnante ouverture au centre d'une gigantesque muraille de pierres, qui d'un seul grand pas vous propulse dans l'immensité du désert. Enfin Biskra, où nous faisons étape ce qui permet à Louissette, jadis en poste ici, de nous faire découvrir la palmeraie : elle est capable de la parcourir les yeux fermés, jusque dans les moindres recoins.

Ici tout est différent, l'habitat est adapté au climat. La population, un peu éloignée des événements, est plus chaleureuse et accueillante. Au lever du soleil, je garde encore en mémoire, comme une vision irréelle, l'éclat du soleil levant se reflétant dans la multitude de plateaux de cuivre. Ceux-ci sont dispersés sur les étals du marché, juxtant l'hôtel où nous passons la nuit. Pour cette vision féerique, rare et éphémère, il faut avoir la chance de pouvoir conjuguer l'heure de lever du soleil, et l'orientation des plateaux. Le tout réuni est éblouissant.

Nous continuons notre voyage, direction El-Oued. Une magnifique palmeraie magnifique, avec ses maisons blanches à l'architecture particulière dont les ses toits en coupole se confondent avec les dunes environnantes, ses palmiers à demi enfouis. Le calme et le silence règnent dans ses ruelles tortueuses et laissent une impression de sérénité. Puis Touggourt, où nous faisons halte pour visiter ses célèbres tombeaux des marabouts, toujours aussi vénérés et visités. Nous découvrons son célèbre marché très pittoresque, où voisinent avec les étals de victuailles, d'épices, de fruits où de légumes, les articles les plus invraisemblables chaussures, literie, friperie, casseroles, bidons. Cet immense marché tient de du grand bazar offrant tout, du solide au liquide en passant par le matériel, l'utilitaire, etc. C'est ici que les chameliers du désert se retrouvent et viennent se réapprovisionner. Ils marchandent les prix en d'interminables palabres. Un marchandage que j'expérimente moi-même, après m'être laissée tenter par un magnifique tapis aux couleurs chatoyantes et séduisantes.

Toubiba

Enfin, nous abordons ce très long et interminable ruban noir de route bitumée, la route du pétrole. Elle s'étire sur quelques centaines de kilomètres, un parcours d'une monotonie désarmante, qui nous conduit à Hassi-Messaoud. Traduisez : «*Le puits de Messaoud*». Jadis, avant la découverte du pétrole, le lieu n'était qu'un point de rencontre pour les caravanes. L'intérieur de la coupole du puits conserve la trace de nombreux messages laissés par les caravaniers là, lors de leurs passages. Il s'agissait de donner de leurs nouvelles ou de laisser une information à une autre caravane, qui ferait étape un jour ou l'autre ici.

Nous visitons Maison Verte, ce regroupement de bureaux qui abrite l'administration de cet immense complexe pétrolier. Pourquoi cette appellation ? Parce qu'au milieu de cette immensité désertique, c'est l'unique point de verdure. Une verdure, amenée ici et entretenue à grands frais d'eau. Malgré bien des efforts, la végétation est loin d'être luxuriante. Nous allons au milieu du désert voir fonctionner les derricks, ces énormes machines bruyantes en perpétuelle action. Elles fouillent les entrailles de la terre pour extraire un liquide dont le monde moderne est dorénavant incapable de se passer.

Nous regrettons faute de temps, de ne pas voir jaillir l'or noir : d'après les ingénieurs sur place, le jaillissement est imminent, quelques minutes ou quelques heures, ce n'est plus qu'une affaire de patience. Nous sommes cordialement invités à boire le champagne qui couronne ce succès. Dommage que le manque de temps limite les plaisirs.

Nous continuons toujours plus au sud où un violent vent de sable nous oblige à une halte imprévue. Il faut toujours mettre en pratique les judicieux conseils de ceux qui savent. Avant notre départ un charmant Monsieur connaissant parfaitement les pièges du désert, m'avait conseillé, dans un cas semblable, de mettre le moteur dans le sens inverse du vent. Ainsi, le sable pénètre moins dans les rouages de la mécanique. Nous mettons en pratique ce précieux conseil et attendons sagement que le vent se calme.

Nous reprenons ensuite la route sans difficulté pour atteindre Ouargla, une palmeraie incomparable. C'est ainsi que l'on imagine le jardin d'Éden. Le visiteur de cet îlot de verdure est sous le charme en découvrant bien à l'abri, sous une voûte ombragée de feuilles de palmiers, une oasis où règnent la fraîcheur et le calme. De magnifiques cultures de légumes variés poussent ici grâce à la ténacité et à la grande patience des hommes. Ceux-ci distribuent et partagent entre eux avec parcimonie et équité l'eau qui est ici une vraie richesse. Tout ici croît et prospère, sur fond sonore musical apaisant : le doux murmure du clapotis de l'eau des seguias. Nous quittons avec beaucoup de regrets, cet univers de douceur et de sérénité.

Enfin, nous parvenons au le but que nous nous étions promis d'atteindre : Ghardaïa, Le Mزاب. Nous le voyons subitement apparaître au détour d'une colline, comme un mirage surgi des sables, avec ses trois villes saintes Beni-Isguen, Mélika, puis Bou-Noura. Des villes aux murs étincelants de blancheur, un décor irréel, un pastel sous un soleil éclatant. Un paysage ensorcelant, d'un autre temps. Nous parcourons ces ruelles tortueuses où la vie semble progresser à pas feutrés dans un silence envoûtant, enveloppé d'une ombre rafraîchissante. Nous croisons des hommes, des enfants. Nous n'apercevons aucune femme.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

La nostalgie au cœur, il nous faut quitter ce désert si beau, si majestueux où chacun aimerait se fondre pour en découvrir tout son mystère. Ce désert nous fait vibrer d'une émotion intense tout en étant pour nous un univers hostile. Avec un certain regret, nous prenons le chemin du retour, cette route si droite, telle un ruban noir posé sur un drap blanc, qui semble se dérouler sans fin pour nous conduire au bout du monde, vers l'infini.

Il nous arrive parfois de croiser une caravane qui suit au milieu des sables une autre route. Une route différente invisible pour nos yeux, mais que seuls les chameliers connaissent depuis la nuit des temps. Bravo et merci Babette pour tous les frissons, les joies et émotions partagées avec bonheur tout le long de cette expédition saharienne.

Toutes les histoires ont une fin, pas toujours heureuse. Quelques mois plus tard, lors de l'involontaire retour, à mon grand regret, Babette n'est pas du voyage. Le destin en décide ainsi. Je dévisse alors du levier de vitesse la boule, celle que j'empoignais lors de mes grandes frayeurs. Je l'adapte sur ses soeurs, les autres 2cv qui lui succèdent. Depuis que les modèles de voitures évoluent, la boule trône à l'intérieur de ma voiture actuelle, accrochée à mon rétroviseur. C'est le fétiche que je me suis choisi. Au curieux qui me demande fréquemment ce que représente cet objet insolite, je réponds invariablement :

- C'est pour ne pas perdre la boule.

Que voulez-vous répondre d'autre ? Ce serait toute une histoire. Je préfère être la seule à en connaître la signification.

2.11. Jeannette. L'évasan. Le bulletin de liaison. L'âne blessé. Les courses à Bougie.

Il arrive parfois que certaines personnes croisent votre route et deviennent inoubliables. Jeannette est une de celles-là. Comment ne pas parler d'elle et de sa famille. Une famille bougiotte avec l'accent de là-bas, un cœur grand comme ça, la générosité, la vraie celle qui vient du cœur, l'hospitalité débridée, la porte ouverte à tous. Leur immense table familiale accueille chaque dimanche quinze, voire même vingt couverts. S'y côtoient, en se serrant un peu, l'Aumônier, le Colonel, le deuxième Classe. Tous réunis participent aux mêmes agapes. En franchissant le seuil de leur porte, il n'y a plus de galons, plus de protocole. La convivialité de Jeannette volubile et généreuse abolit tout cela. C'est une vraie famille pied-noir, fière de l'être, et qui a des raisons de l'être. Elle nous apporte un souffle de fraîcheur au milieu de cette folie meurtrière qui nous encercle, nous étreint, et nous angoisse. On parle tellement souvent de ceux qui font le mal. Il est parfois utile et réconfortant de rappeler ceux qui font le bien, pour leur dire merci et leur rendre hommage.

Jeannette est également disponible en permanence pour rendre visite aux blessés à l'hôpital de Bougie, veiller à leur bien-être. En cas de coups durs touchant l'unité que je côtoie, un simple coup de téléphone à Jeannette de jour comme de nuit, elle rejoint l'hôpital avant l'arrivée de l'ambulance ou de l'hélicoptère sanitaire pour accueillir les blessés, et les soutenir par sa présence, sa gentillesse, son sourire, dans ces moments si difficiles.

Toubiba

Quant à moi, je garderai un souvenir inoubliable et mille fois reconnaissant de ce week-end passé parmi eux. Suite à une épreuve professionnelle pénible, le moral au plus bas, elle et son mari font tout pour m'aider à passer ce cap difficile. Il suffit parfois d'un peu de compréhension, d'amitié, pour chasser certaines scènes horribles de votre mémoire. Ils m'emmènent sur leur petit bateau à moteur, en mer, au large de Bougie pour une mémorable partie de pêche à la traîne. Au retour, nous faisons griller nos poissons que nous dégustons en les mangeant avec les doigts. Quelle bouffée d'oxygène que ces instants de calme, de sérénité qui vous incitent à regarder devant, vers l'avenir. Une journée de paix qui devrait durer toujours.



Alors que je suis au poste à Taourirt, en train de déjeuner, je suis demandée à l'infirmerie : un *yaouled* vient chercher la *Toubiba*, sa mère est paraît-il malade. Ma présence est réclamée au village de toute urgence comme toujours : je m'empresse de le suivre. L'enfant me conduit devant la mechta où un attroupement s'est formé devant la porte. Je pénètre à l'intérieur et découvre une femme couchée sur une natte posée à même le sol. Je comprends immédiatement la situation. Cette femme a de sérieuses difficultés à accoucher. Dans le cas contraire, tout se serait passé sans moi : d'ordinaire, cet événement se passe entre femmes dans l'anonymat le plus complet.

A cette occasion, je me pose à nouveau du reste la question qui demeure pour moi une énigme ? Comment est-il possible qu'il y ait autant de naissances, alors qu'à part les vieux, il n'y a pratiquement pas d'hommes au village ? ...Du moins dans la journée, la nuit est le royaume des hommes invisibles.

Je comprends très vite que l'enfant se présente par le siège. Ce genre de naissance est sujet à de nombreuses complications pour la mère comme pour l'enfant. Il est donc préférable de la descendre sur l'hôpital civil de toute urgence. Il est possible qu'en dernier recours, une césarienne s'avère nécessaire. Mais la perspective de dix-huit kilomètres de piste n'a rien de réjouissant.

Tout à coup, je réalise qu'il y a une opération militaire en cours dans le secteur. Tôt ce matin, j'ai vu passer un interminable convoi militaire et il me semble avoir aperçu pas très loin d'ici, un hélicoptère sanitaire stationnant en attente d'éventuels blessés. Immédiatement me vient l'idée de l'utiliser pour ma patiente.

Je me renseigne vite par radio, expose mon épineux problème. Finalement j'obtiens gain de cause : l'hélicoptère sera à ma disposition dans une dizaine de minutes sur la *D.Z (dropping zone)* à proximité du poste. Mon interlocuteur me conseille de descendre ma patiente rapidement. Entre-temps, j'avise par radio l'hôpital civil de l'arrivée d'une urgence. Vite, je réclame de l'aide autour de moi, installe la femme sur une civière de fortune. En pareil cas, il ne faut jamais manquer d'idées : une porte, une grande planche tout fait l'affaire dans le cas présent, direction la zone d'atterrissage de l'hélicoptère.

Mais au moment du décollage, alors que ma patiente est installée à bord, que mon problème paraît enfin résolu, le pilote se tourne vers nous et me pose la question :

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

- Et l'ordre de mission ?
- Quel ordre de mission ?
- Vous comprenez, on me demande de venir ici pour une évacuation sanitaire, pas pour prendre en charge une civile. Dans ce cas, quelqu'un doit me signer ce fichu document.

Bien entendu, les autorités présentes sont dans l'embarras, personne ne peut, ou ne veut prendre la responsabilité de signer l'ordre de mission. C'est contraire au règlement. Sauf que moi, avec mon statut de civile, le règlement je le connais lorsqu'il m'arrange, je l'ignore quand il me dérange. Devant l'urgence ou l'imprévu, il faut savoir prendre des décisions. Après tout que peut-on me faire ? Qui vivra.. verra !.. Si le pilote accepte ma signature, je la lui donne bien volontiers. Je saisis le stylo, signe et vois avec satisfaction l'hélicoptère prendre la direction l'hôpital, Ouf...

Huit jours plus tard, c'est une maman radiouse qui vient à l'infirmerie me présenter sa magnifique petite fille, et me remercier : d'une certaine manière j'ai aidé l'enfant à naître. Rien n'est jamais vain, tout effort trouve sa récompense !

* * * *

C'est toujours un réel plaisir de recevoir le bulletin de liaison *Toubiba*. Ce dernier conçu, photocopié, expédié à l'initiative de notre direction, paraît tous les deux mois environ. Sa lecture est toujours appréciée, c'est le cordon ombilical qui relie entre elles toutes les *E.M.S.I.* dispersées sur cette terre algérienne. Chacune y décrit, souvent avec beaucoup d'humour, les avatars des unes, les situations rocambolesques des autres, la satisfaction d'un travail mené à bien, mais aussi le découragement pour certaines. Cités au hasard, quelques échos sur notre vie ..dorée..!

Antonia et Cherifa - Partout on insiste pour nous voir revenir hélas. Il y a beaucoup à faire, deux équipes ne seraient pas de trop, aussi nous terminons notre semaine, éreintées, mais satisfaites d'avoir fait notre travail de filles comme ça !.. *en référence au livre, paru en 1959, de Christiane Fournier qui avait pour «les E.M.S.I., des filles comme ça !»*

Blanche - Nous fait partager sa joie de partir en métropole avec ses deux équipières musulmanes qui emmènent avec elles vingt petites écolières : hébergement dans un château tout confort avec parc de verdure sur les bords de la Loire. Origine des fonds : générosité de la préfecture du département.

Odile - Venue oeuvrer un certain temps dans les *E.M.S.I.*. Y a rencontré l'amour, et s'est mariée : elle continue de travailler à Paris dans un organisme social et dit son étonnement d'avoir retrouvé par hasard une jeune femme kabyle connue jadis à Taarilt.

Monique - Après un long séjour dans les équipes, a décidé de rentrer en métropole et reprendre ses études de médecine. Elle projette de revenir ensuite oeuvrer plus efficacement.

Odette – Après avoir été à la limite de ses forces, est dans un centre de repos en France : Je suis arrivée ici avec la pluie, le brouillard, le froid vivifiant pour les poumons. Les montagnes qui se trouvent en face sont toutes saupoudrées de neige. Vue très de ma chambre devant un radiateur brûlant, mais mettre le nez dehors...brrr !... Mon moral est bien meilleur, mais je me demande quand je vais

Toubiba

pouvoir revenir dans les équipes. Ici la vie est totalement différente. Tout est superficiel. Chacun ne pense qu'à soi.

Josette et Badra - qui annoncent leurs prochains mariages, mais continuent de travailler dans les équipes.

Marinette - Annonce ses fiançailles.

Geneviève - Débordée par son travail, écrit un mot bref : Le travail et le moral vont bien. Mes gens sont de plus en plus accrochants et moi ...accrochée:

Arlette - A eu la malchance de se trouver dans la micheline qui a sauté sous une charge de plastic près de Tizi-Ouzou, se trouve alitée pour plusieurs semaines.

Denise, Khadra, Kheira et Fadila - une équipe étoffée. Denise écrit : Nous attendons le bulletin qui nous aide à nous connaître, il nous apporte des nouvelles de celles qui sont au loin. Que toutes les *E.M.S.I* sachent que lorsque l'inquiétude, la lassitude nous étreignent, notre courage renaît à la seule pensée de faire partie intégrante de cette grande famille. Alors, nous repartons pleines de courage et d'espoir :

Marie-Thérèse - Evacuée en ambulance pour maladie, se retrouve à l'hôpital pour accident de la route, suite à l'éclatement d'un pneu.

Christine et Halima – Itinérantes à cheval dans des douars encore jamais visités. Deux femmes à cheval en blouse blanche ne passent pas inaperçues. Elles ne retrouvent leur chambre qu'en fin de semaine.

Eliane et Saïda - Elles ont lancé une campagne d'hygiène dans les écoles, mais devant l'ampleur et la prolifération de ces méchantes petites bêtes, pas d'autres solutions que la tondeuse et le *D.D.T.*

Fatiha - équipière de Nadine - Tombée dans une embuscade, très touchée elle garde le moral. Nadine reste auprès d'elle.

Monique - Est au pays des dattes, elle fait connaissance avec le monde des nomades. Malgré le dépaysement et les difficultés, elle garde le moral.

Louissette - qui a quitté Biskra pour devenir la responsable des *E.M.S.I.* du Constantinois note : Je lis toujours avec joie Toubiba. Il m'apporte l'assurance qu'ici ou là, le flambeau brûle, que les anciennes passent la torche aux jeunes.

Françoise - :Malgré les moments durs que nous traversons, non sur le plan physique mais moral, le problème de l'Algérie nous apparaît parfois dans sa réalité la plus nue et la plus profonde. Nous paraissions si petites et si faibles que cela est angoissant.

Christiane - Laisse parler ses sentiments : je suis persuadée que plus tard, lorsque toutes nous ferons un retour en arrière, nous penserons : c'était le meilleur moment de notre vie. Quoi de plus beau que de faire fi de toutes les joies de la vie auxquelles nos jeunesses sont en droit de prétendre. Nous avons choisi une autre route. Malgré la misère que l'on côtoie chaque jour sans répugnance, il est nécessaire d'avoir la force, et la générosité de garder nos visages ouverts et souriants.

Je n'énumérerai pas toutes ces pages : nous étions plusieurs centaines. Ce bulletin en fait, est le fil qui nous relie les unes aux autres : celles qui partent, celles qui arrivent. Les autres que la fatigue extrême oblige à se reposer. Les heurs et malheurs de la vie quotidienne : avoir chaud sous le soleil qui brille, avoir froid dans l'hiver glacial, avec pour compagnie la pluie, la boue. Tout est relaté : les pleurs devant une situation désespérante, les rires dans les aventures cocasses. Ce pays nous offre une panoplie d'émotions tellement variées !...

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

C'est par l'intermédiaire de ce bulletin que j'apprends le départ de Madame Collot après une année de travail intense. Elle avait réussi à mobiliser autour d'elle toute la population féminine de son secteur. L'un de ses succès le plus marquant : la création d'un petit atelier consacré à la confection de... soutiens-gorges !.. que les femmes subjuguées apprécient particulièrement. Malgré son grand âge, son esprit foisonne d'idées géniales. Hélas, cette activité excessive a eu raison de sa santé. Elle démontre cependant que malgré son âge, elle peut encore, selon ses dires, « être encore utile à quelque chose ». Elle part satisfaite après avoir apporté sa contribution à l'édifice de l'amitié entre toutes les femmes. Elle a atteint son but.

Malgré tous les aléas de cette vie difficile, l'inconfort, les journées de travail si longues et souvent harassantes, il est stimulant de constater qu'aucune d'entre nous ne manifeste l'intention de renoncer à accomplir sa tâche. Grâce au bulletin nous nous apprenons avec peine que certaines ont croisé la mort en chemin. Au fur et à mesure que le temps passe, la liste s'allonge. Trop souvent le destin est au bout de la route au retour d'une journée pleine d'espérance alors que le soleil nous rend joyeuses et satisfaites du travail accompli. Ces départs brutaux devenus des absences sont ressentis par nous toutes comme une injustice. Adieu mes amies, peut-être que demain ce sera mon tour de faire partie du convoi qui mène vers l'éternel....inch Allah.

La journée de travail à l'infirmerie de Taourirt est presque achevée. Il reste deux vieilles femmes qui attendent stoïquement devant la porte que la dernière patiente soit partie pour enfin venir vers moi. Je connais leur petit manège et m'en amuse. Elles veulent être les dernières pour me demander, sous le ton de la confiance, *la piquoure*. Pour m'attendrir, elles me prennent la main et m'implorant en usant de tous leurs talents de persuasion. Certaines sont de très bonnes comédiennes. Le toubib avait prescrit à l'une d'elles un traitement à la vitamine B.12, que je lui avais administré à l'époque. Toute ragaillardie par ce traitement efficace, elle désire non seulement continuer, mais également en faire profiter son amie. Ignorant tout des médicaments, elles croient que le traitement peut être distribué comme une friandise.

Elles ont ensuite plaisir à rester près de moi pour discuter, et satisfaire leur curiosité sur une foule de choses : pourquoi je fais cuire... les seringues ? Pourquoi tel flacon contient un liquide rouge ? Un autre du bleu ? Leurs questions sont sans limites. Car dans leur esprit, je viens d'ailleurs. Donc je sais tout. Souvent éreintée par une longue journée, je bougonne, alors que, je dois le reconnaître, cela me fait également plaisir. Leur curiosité n'est dictée que par le désir de savoir, ce qui est important. J'espère que leurs filles et leurs petites-filles pourront un jour espérer vivre une vie moins difficile que la leur.

* * * *

C'est peu après le départ de ces deux dames, alors que je ferme l'infirmerie, que je perçois un brouhaha devant la porte. À ma grande surprise, je découvre alors mon dernier client, un brave fellah tenant en laisse son bourricot. C'est plutôt inattendu et surprenant !...

- Tu vois la *Toubiba*, mon bourricot s'est blessé avec les fils de fer barbelé, il faut que tu le soignes, car j'ai besoin de lui pour le travail.

Toubiba

Effectivement, ce dernier a une belle entaille à la peau du ventre. Rien de bien méchant : seul le cuir est coupé. Ce brave fellah me croit infallible, douée de tous les talents. Avec une telle réputation en jeu, il faut faire face et s'exécuter. Du catgut, une aiguille et du courage.

- Vous la voulez comment, votre couture, Monsieur hi-han ? Surjetée ? Point de bourdon ? Festonnée ?

Monsieur hi-han se comporte courageusement. J'espère simplement, en ce qui me concerne, ne pas recevoir le coup de pied de l'âne en récompense de ma bravoure. Le propriétaire de l'animal ne sait comment me remercier. Mais le plus étonné fut bien le militaire assistant en curieux à l'intervention, qui me dit.

- Y a pas à dire vous êtes.....fortiche.

* * * *

Il y a tellement longtemps que je ne suis pas allée à la ville, un bien grand mot. En fait, je vais à Bougie, à une cinquantaine de kilomètres de mon secteur. Comme nous sommes à quelques jours des fêtes de Noël, c'est l'occasion rêvée pour aller contempler les belles vitrines scintillantes. J'en profite pour retrouver avec beaucoup de plaisir mon amie Odile qui œuvre dans le secteur mitoyen du mien. Nos retrouvailles hélas trop rares, sont toujours un plaisir partagé. Une occasion de papoter tout à loisir entre filles, d'autres choses que du travail.

Je rejoins la célèbre place Gueydon, notre lieu de rendez-vous. Arrivée la première, j'ai tout le loisir d'admirer de ce point de vue surélevé, l'animation mouvementée du port situé en contrebas : les bateaux en attente ou en cours de chargement me donnent la mesure de l'activité du bassin. Devant moi, la mer, miroite à l'infini sous les rayons d'un soleil bien présent malgré l'hiver. Contempler cette beauté mouvante, ne peut que donner des idées de vacances et d'évasion.

Mon regard fait le tour de cette jolie place cernée de cafés, dont les terrasses accueillent les nombreux Bougiottes. Ils s'y donnent rendez-vous le soir à l'heure de l'apéritif, la traditionnelle anisette accompagnée de la légendaire kemia une spécialité du pays que j'ai découverte avec délices. À ma grande surprise, un charmant youled m'accoste et me tient le langage suivant :

- Dis, Mamzel, tu attends quelqu'un ?

- Oui une amie.

- Elle vient comment ton amie ! par le convoi militaire ? Parce que moi, je peux te dire, les tartés sont arrivés, les pas tartés pas encore.

Une réflexion qui me fait bien fait sourire. Derrière ce langage enfantin se cache un don d'observation infallible que je décrypte immédiatement : les tartés ne sont autres que les Chasseurs Alpains portant un grand béret appelé traditionnellement *la Tarte*. Cette présentation me fait sourire et me rend perplexe : quand je pense à tous les mystères dont s'entoure le commandement militaire en certaines circonstances pour déjouer l'ennemi.

Enfin, rejointe par Odile nous allons le cœur en fête courir les magasins. Alors que toute l'année je porte une blouse blanche, recouverte d'une veste matelassée l'hiver, et n'ai pour chaussures que des pataugas peu seyants, les seuls escarpins permettant d'affronter la rudesse des pistes, je tombe en extase devant un

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

magnifique manteau en imitation d'astrakan...blanc !.. d'une élégance à couper le souffle. Dans un élan incontrôlable, je succombe et m'empresse d'en faire acquisition. En quittant le magasin, mon achat à la main, je réalise qu'il s'agit d'une extravagance qui va certainement rester sur un cintre à l'intérieur d'une penderie. Je ne me vois pas porter ce vêtement voyant dans le bled. Mais comme c'est la période de Noël, pourquoi ne pas rêver un peu et avoir l'audace de faire des folies, même inutiles.

En cette période de fête, je tombe en arrêt devant la vitrine alléchante d'un chocolatier, j'éprouve une autre tentation. Le chocolat est un de mes péchés mignons. Soyez rassurés j'en ai d'autres. Mais comment résister aux chocolats à la liqueur ? Je m'en offre un kilo. En fin d'après-midi Babette et moi, nous trouvons à la sortie de la ville, en attente du convoi de protection pour rentrer au bercail. Comme ce dernier est particulièrement en retard sur l'horaire prévu, je commence à déguster mes chocolats : un petit au rhum, un autre à la prune, celui au kirsch est bien tentant, celui au cognac, il faut bien en connaître le goût. Les uns après les autres, je tiens à apprécier leurs différents parfums. Quel délice ! Malgré tous ces mélanges, je ne suis pas malade. Mon estomac a connu d'autres conflits en absorbant les menus de l'ordinaire !...Cependant, une fois ma voiture incorporée au convoi entre deux camions, je me demande pourquoi le véhicule me précédant a tendance à zigzaguer, car bien entendu, moi ...je vais droit !

2.12. La faute de Mustapha. Des vacances en France.

Depuis le temps que je quémande un peu partout, des vêtements, des couvertures et du matériel divers, destinés la population, qui manque de tout, même de l'essentiel, je finis par réceptionner, la semaine dernière, quatre balles de vêtements compressées d'un mètre cube chacune. Hélas, ces dernières sont restées sur les quais maritimes au vent, aux intempéries : tout est spongieux et dans un état lamentable.

Aujourd'hui, le soleil brille. J'en profite pour lancer un appel à l'aide et mobilise Fatima, Alice, ainsi qu'une stagiaire actuellement en poste. Nous étalons tous ces vêtements humides dans la cour du poste pour les faire sécher sur des étendoirs de fortune partout où cela était possible, y compris sur les murettes ou à même le sol. Une mosaïque colorée des plus inattendue : on se croirait dans un souk. Il ne manquerait plus qu'un Général passant à l'improviste inspecter le poste. La réputation du sérieux de l'unité serait bien compromise.

Le bilan final de cette opération chiffon est bien décevant. Il y a peu ou presque pas de couvertures qui correspondent à un besoin pressant. Autre interrogation : à qui vais-je bien pouvoir distribuer les robes du soir...et les dessous vapoureux ?

Je suis très inquiète pour la femme de Mustapha, qui paraît réellement malade. Malgré mes soins, son état ne s'améliore pas du tout. Comme il n'est venu à l'infirmerie ni hier ni aujourd'hui, je demande une protection au poste et me rends au douar. Arrivée là-haut à Tizamourine, je constate une aggravation de son état qui nécessite des examens, et des soins plus approfondis. Il faut la conduire à l'hôpital. J'explique au mari que je fais le nécessaire pour son admission dès son arrivée, et

Toubiba

cherche un moyen de locomotion pour la transporter. Je conseille à Mustapha de se rendre rapidement au poste, pour faire établir un laissez-passer (document obligatoire pour circuler dans cette zone) et prendre les papiers que je vais préparer pour l'admission de sa femme à l'hôpital. Par chance, l'officier S.A.S qui descend dans la vallée avec une protection consent à prendre en charge la femme de Mustapha.

Quelques semaines plus tard, je reviens au village et apprends avec satisfaction que la femme de Mustapha est de retour : elle est certes encore fatiguée mais en bonne voie de guérison. J'en suis heureuse. J'apprends également que lors de son séjour à l'hôpital, Mustapha est venu deux fois au poste chercher un laissez-passer pour aller rendre visite à sa femme.

Je retourne au douar pour rendre visite à ma convalescente. J'assiste à la joie des enfants heureux de retrouver leur mère, rassurés sur son sort et demande des nouvelles de Mustapha. Je n'ai alors pour réponse qu'un silence gêné. Je trouve cela bien étrange.

Ma visite terminée, je prends le chemin du retour. Peu après la sortie du village, j'aperçois Mustapha sur le chemin qui rentre chez lui. Comme nous sommes sur le même sentier, nous allons fatalement nous croiser. Je pense lui exprimer ma satisfaction, d'avoir vue sa femme en meilleure santé.

J'arrive face à lui, pétrifiée et reste sans voix. Il lui manque le bout du nez. Je comprends, alors le silence de sa famille quand je m'enquerrais de ses nouvelles.

Pour imposer leurs lois, il arrive que les fellagas interdisent à la population de se rendre au poste sous peine de représailles. Mustapha a désobéi, on lui a donc coupé le bout du nez. Je connaissais cette pratique par ouï-dire. À présent j'avais devant les yeux le résultat de cette odieuse pratique.

En pareil cas, les paroles sont inutiles. Dans ses yeux je lis une grande détresse muette que seul le silence peut apaiser. Pauvre Mustapha ! Il n'a fait aucun mal : il s'est seulement rendu au chevet de sa femme hospitalisée, la mère de ses enfants qu'il pourrait ainsi rassurer à son retour. Son comportement de père responsable est plutôt réconfortant.

Ceux qui veulent ignorer les sentiments et le cœur et mettent en œuvre des représailles aussi barbares, doivent-ils être considérés comme des humains ?

* * * *

Je suis folle de joie : dans moins d'une heure, nous embarquons sur le bateau Ville de Bougie, direction Marseille. Fatima, pour son plus grand bonheur, m'accompagne. Ma célèbre Babette est également du voyage et nous permettra de traverser la France au gré de notre fantaisie en suivant les chemins touristiques. Après le raid saharien, traverser l'hexagone n'est qu'une bagatelle ! Pour le moment elle est solidement amarrée sur le pont. Notre programme ? Un repos bien mérité d'une dizaine de jours. Il est sage parfois de ne pas aller à la limite de ses forces.

Au programme : faire étape où bon nous semble, avant de rejoindre Paris. Nous visiterons les monuments selon notre bon plaisir en appréciant ce plaisir

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

suprême : se promener dans la ville en toute sécurité, sans la hantise d'une grenade ou d'une bombe...un rêve fou ! Je prévois bien entendu de réserver quelques jours pour rendre visite à ma famille et quelques amis, tandis que Fatima doit retrouver une de ses tantes perdue de vue, qui habite la région parisienne. En fait un programme bien orchestré pendant lequel nous éviterons à tout prix de parler de travail, ou des événements.

L'embarquement a lieu le soir, pour une traversée de nuit. Nous espérons le lendemain matin pouvoir débarquer fraîches et disposées à Marseille. Mais au large des Baléares le temps se gâte. Tout va mal, la mer de houleuse devient déchaînée. Le bateau fortement secoué, tel un vulgaire fétu de paille, tangue et craque de toutes parts. D'énormes paquets de mer viennent s'abattre sur les hublots dans un bruit fracassant : nous voguons dans une nuit d'encre. Selon la formule consacrée, à la grâce de Dieu, c'est lugubre. Nous avons déjà quatre heures de retard sur l'horaire prévu. Selon les dires du steward, nous allons encore ralentir la vitesse, car dans le Golfe du Lion la tempête redouble de violence. Je m'inquiète pour Babette : est-elle est assez solidement arrimée sur le pont, pour résister à une tempête d'une telle violence ?

Le steward constate notre absence au repas du soir et nous apporte une assiette de petits sandwiches qu'il dépose par terre dans le petit espace qui sépare nos deux couchettes. Il nous conseille vivement de rester couchées. La position horizontale étant, paraît-il, le meilleur moyen de lutter contre le mal de mer. Quand le bateau penche à bâbord, l'assiette glisse vers Fatima qui se sert, lorsqu'il penche à tribord, le service est pour moi. Une bien originale façon de prendre le dîner. Fatima dont c'est le premier voyage en bateau n'est pas très rassurée. Moi non plus d'ailleurs. Je ne veux pas le laisser paraître. Cela augmenterait son inquiétude. En fait, chacune tente de cacher son angoisse à l'autre. Nous voyons poindre l'aube avec soulagement. Plus que quelques heures avant de gagner le port et la terre ferme.

Je retrouve à Paris mes amis(es) avec un réel plaisir. Fatima me délaisse pour quelques jours pour rejoindre en banlieue sa tante qu'elle retrouve avec joie, après une très longue séparation.

Pendant mon séjour parisien, je suis submergée d'invitations. Contrairement à mes résolutions avant le départ, chacun et chacune en profitent pour aborder l'éternel sujet : l'Algérie alors que je ne voulais penser que repos et vacances. Les conversations sur le sujet sont animées. Certains discutent uniquement pour critiquer, non pour demander mon avis mais pour me donner le leur. Ils sont convaincus qu'ils sont les seuls à détenir la vérité. Comme s'il était possible d'avoir une idée sans y être allé, alors qu'en ce qui me concerne, bien qu'au cœur du problème, j'ai parfois beaucoup de difficultés à comprendre le pourquoi du comment. Mes interlocuteurs puisent leurs certitudes dans leurs journaux. Ils reflètent donc les opinions politiques de leur presse. Un journal parcouru rapidement dans le métro, le soir en rentrant du travail. Pas de vérité en dehors de l'écrit. Si j'étais influençable, à les écouter, je devrais culpabiliser. Si je devais prendre en compte tous les avis donnés, je crierais au fou !

Toubiba

En effet, pour certains, à l'imagination embuée, tout est simple : la guerre est un mélange de 14/18 ou plus près de nous celle de 39/45. deux armées face à face qui s'affrontent, tantôt l'une avance, tantôt c'est l'autre. Ici, en France, personne n'est conscient de ce qui se passe en Algérie. Décidément, les Français seront toujours en retard d'une guerre !.. Le passé ne leur sert jamais de leçons. N'allez pas leur parler de guerre subversive, ce mot est absent de leur dictionnaire. Il s'agit d'un mot barbare sans signification, inventé par un extraterrestre !.. Et puis, pourquoi parler de guerre, puisque même les représentants de notre gouvernement récusent ce mot. Parler des événements, c'est tellement plus gentil.

Mais ce qui me révolte le plus, c'est d'entendre une poupée de salon, un verre à la main, dire avec l'intention de se rendre intéressante :

- Mais, que fait-on pour toutes ces femmes et ces enfants .

J'ai du mal à contenir ma colère. Un moment je suis tenté de lui répondre, mais devant son niveau d'intelligence, je préfère m'abstenir. J'étais prête à lui dire ceci. Mais à quoi bon ?

- Madame posez votre verre, donnez-moi la main. Je vous emmène, je vais vous montrer ce qu'avec certaines de mes collègues, nous faisons pour toutes ces femmes et ces enfants. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, nous sommes à leur disposition, malgré le danger, le froid glacial ou la canicule étouffante. Si vous avez le courage de quitter votre confort douillet, votre vie si bien organisée, venez voir ce qui se fait au grand jour. Pour faire le bien, il est inutile de se cacher. Faites donc acte de candidature. Il y de la place notre travail n'est pas terminé, il est à peine commencé.

Et ce coq de salon, costume cintré, le cou paré d'un jabot fleuri. Pur produit du monde des gymnases, fier de sa sveltesse et sa forme. Après avoir craché son venin sur tout ce qui se trouve au-delà de la Méditerranée et médite sur les uns et sur les autres, il veut bien maintenant recueillir mon avis, à condition bien entendu que j'abonde dans son sens. A ce jeune roquet détenteur de la seule et unique vérité, je ne peux m'empêcher de répondre sèchement ceci.

- Ceux qui critiquent les forts, le font pour donner une excuse à leur faiblesse.

Je me suis abstenu d'ajouter « et à leur bêtise ». Après quelques secondes de silence, surpris, il plonge le nez dans son verre puis parle d'autre chose.

Je garde pour moi ce que je ressens tant le décalage est grand entre la vie insouciance en France et ce qui se passe en Algérie dans l'indifférence générale.

En définitive, je ne me sens plus chez moi ici dans le pays de mes ancêtres et suis heureuse de reprendre le bateau. Mais mon futur au-delà de la Méditerranée a-t-il un avenir ?

2.13. Les mines. Les sinistrés du secteur d'Ikedjane.

Je suis enfin de retour, heureuse de reprendre mon travail. Je retrouve tout mon monde avec plaisir. Joie partagée des retrouvailles. Je visite en premier Taourirt, le poste le plus éloigné, celui qui me donne toujours le plus d'inquiétude car la vie de la population y est très difficile. Pour y parvenir la piste angoissante et dangereuse comporte des risques : dix-huit kilomètres à travers un relief escarpé où il est facile de monter une embuscade. S'y ajoute un autre danger : les mines, ces engins mortels qui vous prennent toujours par trahison. Combien de vies humaines fauchées sur ce parcours ? L'horreur des corps déchiquetés est un spectacle insoutenable.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

Chaque semaine, avant le départ du convoi de ravitaillement, le chef de poste envoie un détachement inspecter la piste sur toute sa longueur. Pour détecter les mines, l'équipe est armée d'un engin barbare dénommé pour une raison obscure *poêle à frire*. Parfois, par chance le détecteur de mines trouve, d'autres fois, par malchance c'est la roue du camion qui trouve. En pareil cas, le prix à payer est très lourd. On entend dire parfois que dans une guerre, la vie d'un être humain n'a pas de prix. Parle-t-on de tous ces jeunes de vingt ans qui resteront infirmes toute leur vie ?

Si l'heure de départ du convoi est en principe respectée au mieux, pour l'heure d'arrivée c'est une autre histoire. Il arrive que le convoi soit escorté par l'aviation, un bien grand mot pour désigner les deux *Barons*, ces petits avions monomoteurs qui tournoient inlassablement au-dessus de nos têtes. Leur manège constitue une dissuasion efficace contre d'éventuelles embuscades. Il faut rendre hommage au courage et à la témérité de leur équipage qui intervient souvent avec une météo déplorable avec des engins vulnérables.

Le Capitaine de cette compagnie arrive en fin de séjour. En passant les consignes à son successeur, il le met en garde contre ses fichues mines qui perturbent trop souvent les convois, et coûtent la vie à de nombreux jeunes appelés. Il sait de source sûre que ces mines sont posées par des hommes du village X. Le nouveau Capitaine écoute l'ancien avec énormément d'attention, puis ajoute.

- Moi, j'ai bien connu ce problème en Indo. Je peux vous assurer que les mines, j'en aurai une ou deux mais pas plus. Cela ne durera pas longtemps. Je suis par principe très avare de la vie de mes hommes. Je préfère un soldat debout qu'allongé dans une boîte.

Trois jours plus tard, avant le départ du convoi de ravitaillement, une mine est découverte puis désamorcée : aujourd'hui est un jour de chance. Dix jours plus tard, c'est de nouveau le ravitaillement. Le nouveau Capitaine envoie très tôt le matin l'équipe de déminage sur le parcours et donne l'ordre pour le retour de passer par le village X où se dissimulent le ou les poseurs de mines parmi la population. Il fait rassembler puis escorter jusqu'au poste toute la population valide et tous les bourricots à l'exception des personnes âgées, des femmes ayant des enfants en bas âge. Le capitane, devant l'entrée du poste, s'adresse alors à ce petit monde en ces termes :

- Chaque semaine, le jour de convoi, il y a des mines sur la piste. Je sais que les hommes qui les posent sont de votre village. Alors j'ai décidé qu'à partir d'aujourd'hui et chaque semaine, vous ferez la route avec nous, dans l'ordre suivant : Les bourricots devant, ensuite les hommes, après les femmes, le convoi venant après. La semaine prochaine ce seront les hommes devant suivi des femmes et derrière les bourricots. Ensuite dans trois semaines ce seront les femmes qui se trouveront devant etc.. Je pense que tout le monde a bien compris mon message. Eh bien en avant.

Le plan se met en place. Nous sommes rassurés, car l'équipe de déminage passe au préalable, mais la population l'ignore en principe !.. La semaine suivante tout se passe au mieux. Le danger des mines finit par s'estomper. Le message est compris. Bien entendu si par inadvertance, certains intellectuels ou journalistes mal intentionnés apprenaient la méthode, c'est la une des journaux. Il faudrait condamner

Toubiba

de tels agissements. Moi, je pense surtout à tous ces jeunes appelés qui sont rentrés chez eux avec leurs deux bras, et leurs deux jambes. Et j'en suis bien heureuse pour eux.

* * * *

L'hiver 1959 est rude, même très rude. Comme si le temps veut encore ajouter un peu plus de malheur à cette population déjà bien pourvue. Il fait très froid, la pluie tombe à flots sans discontinuer depuis plusieurs jours. Les oueds qui débordent sortent de leurs lits, et dévalent les pentes avec fracas pour rejoindre dans la vallée la rivière Soummam, qui grossit d'une manière inquiétante. Le spectre de l'inondation nous menace de nouveau. La gadoue envahit les pistes qui deviennent difficilement praticables. Que ce soit à pied ou en camion, il est très difficile d'aller d'un point à un autre. Seules les ondes radios se jouant de ces difficultés permettent de nous rejoindre. Un T.O. me parvient et me signale un énorme glissement de terrain dans le secteur d'Ikedjane. Ce dernier a entraîné dans sa chute un groupe de mechtas. Trois familles soient quarante-trois personnes, adultes et enfants se trouvent sans abri. L'armée fait appel à moi pour leur venir en aide et les prendre en charge. Priez Notre Dame du Bon Secours, j'arrive !..

Je demande des véhicules pour me rendre sur place. J'obtiens deux camions avec chauffeurs ainsi qu'une escorte. Malgré les complications et les risques encourus, nous partons secourir tout ce monde. Il faut trouver une solution à ce douloureux problème.

Nous mettons pratiquement deux heures pour atteindre la région sinistrée. La route met les véhicules à rude épreuve. Il faut faire appel au crabotage et même treuiller l'un des camions embourbés. La traversée d'un oued en crue qui nous coupe la route s'avère dangereuse. Un parcours homérique. Nous parvenons au village et découvrons un spectacle désolant : tout un côté de la colline s'est décroché et a glissé, entraînant dans son sillage un îlot de six mechtas accrochées à son flanc. Celles-ci sont apparemment intactes, mais une trentaine de mètres plus bas. Elles ont glissé doucement comme reposant sur un coussin d'air, pour se poser ensuite dans le fond du ravin. Pas question de s'en approcher, les risques sont trop importants. Par quel miracle, les familles ont-elles réussi à s'écarter à temps ? Cela reste un mystère inexplicable.

Je pars à la recherche de mes rescapés, je découvre un peu plus loin des êtres accablés qui stoïques, attendent un probable secours. Ils sont agglutinés les uns aux autres comme des mouches sur un pot de miel et essayent vainement de maintenir au-dessus de leurs têtes, une bâche fournie par les militaires. Dans l'immédiat, elle les abrite de façon précaire contre la pluie. Celle-ci hélas, inexorablement, continue de tomber.

Il est hors de question de s'attarder ici plus longtemps, de faire des déductions hasardeuses sur place. Le temps nous est compté. Je décide donc de rapatrier tout le monde. J'enveloppe le mieux possible les jeunes enfants dans les couvertures que le fourrier m'a aimablement proposées avant mon départ. Je dirige tout ce petit monde vers les camions. Comme la nuit tombe vite en cette saison, inutile de s'attarder ici en palabres inutiles. L'embarquement de voyageurs sans bagages,

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

démunis de tout est rapide. Comme il n'y pas de solution sur place, j'aviserais une fois arrivés au poste dans la vallée.

Les difficultés que nous avons rencontrées à l'aller sont toujours présentes et aussi difficiles sur le chemin du retour. A cela, il faut ajouter l'insécurité de la nuit. Le trajet s'effectue dans un silence total, comme si le moindre bruit pouvait nous être défavorable.

À l'arrivée à El Flaye, j'entraîne tout mon monde à l'infirmerie ainsi que dans la pièce adjacente qui habituellement sert de débarras. C'est un peu exigü et même inconfortable, cependant, dans l'immédiat, tout le monde est à l'abri. L'infirmier a eu la gentillesse d'allumer le poêle à bois, qui dégage une bienfaisante et douce chaleur. Je puise dans ma réserve des vêtements secs (merci les généreux donateurs). J'improvise avec le cuisinier de la popote une grosse soupe, consistante, surtout bien chaude. Pour les tout-petits, grâce réchaud de l'infirmerie, nous pouvons préparer les biberons de lait, ou les bouillies que j'ai toujours en stock.

Je fais un saut au magasin du bataillon pour y chercher des paillasses ainsi que des couvertures sèches. Les jeunes militaires spontanément les transportent. Leur gentillesse, leur aide, leur qualité de cœur, comme d'habitude, donnent à ces événements désastreux un visage humain bien réconfortant. On est loin de l'image que certains diffusent et de la réputation de soldatesque qu'on leur attribue. Je ne ferai jamais appel à eux en vain, souvent même leur générosité précède mes demandes.

Dans la soirée, chacun finit par trouver sa place. Les enfants au sec et repus s'endorment du sommeil de l'innocence. Quant aux adultes, ils sont encore sous le choc et préoccupés de l'avenir. Mais à chaque jour suffit sa peine : demain est un autre jour. En ce qui me concerne, exténuée mais satisfaite, je m'autorise à aller changer mes vêtements mouillés qui me collent à la peau. Je ressemble à une éponge et suis transie. Moi aussi, j'ai droit à ma nuit de repos. Auparavant, je dois me restaurer.

Le lendemain matin au petit déjeuner, j'aborde avec le Capitaine, l'épineux problème de mes sinistrés : Où ? Comment ? Réinstaller ces familles rapidement. Il m'informe qu'à son grand regret, il ne lui est pas possible de laisser séjourner très longtemps quarante-trois civils à l'intérieur du poste militaire. Il peut par souci d'humanité le tolérer un jour ou deux au maximum mais guère plus, surtout dans des conditions d'hébergement aussi précaires.

Nous faisons en vain le tour des solutions possibles dans le douar voisin. Il nous paraît hors de question de faire cohabiter des gens qui ne sont pas d'une même famille, au surplus du même douar. J'ai beau me creuser la cervelle, le problème paraît insoluble. Finalement une idée me vient à l'esprit. Il y a au village, une grande et solide maison inhabitée qui paraît suffisamment grande pour y loger l'ensemble de mes familles. Je me hasarde à en en parler.

- Vous savez Capitaine, il y bien cette grande maison toujours fermée qui appartient à la famille Achouche. Ce propriétaire vit, paraît-il, à Paris. Son frère monte la garde en permanence devant la porte. Dès que l'on s'en approche, il déclare

Toubiba

invariablement « Vous ne pouvez pas entrer, mon frère est à Paris, il connaît bien le Ministre !.. »

- Vous n'y pensez pas, c'est vrai que son frère gravite dans le milieu gouvernemental à Paris. Pitchounette, vous cherchez des histoires et croyez-moi en ce cas, elles viendront de très haut.

- Représailles ou pas, ce Monsieur qui soi-disant connaît bien le Ministre, pour le moment se trouve bien au chaud à Paris. Moi j'ai quarante-trois personnes, vieillards, femmes et enfants compris qui se trouvent dans un dénuement total. Alors si ce Monsieur me fait des histoires parce que j'aurai forcé sa porte, on pourra lui répondre que c'était pour une œuvre humanitaire, à l'intention exclusive de ses frères. Il devrait être fier de collaborer à cette œuvre charitable. Je vais faire ouvrir la porte par le frère qui possède la clé. J'en prends la responsabilité. Le risque est moins grand pour moi qui suis civile. Que peuvent-ils contre moi, ils n'auront même pas la satisfaction de me mettre aux arrêts.

- Bien, si vous en prenez la responsabilité. Demain je vous donne une protection, vous pourrez y aller.

Mon idée fait son chemin. Le lendemain matin, je m'occupe au mieux de mes familles, calme leurs inquiétudes et les rassure sur la perspective d'être logés dans les prochaines heures. Puis d'un pas ferme et décidé, je prends la direction du village en compagnie d'une protection réduite. Je me présente devant la maison en question et trouve le frère assis sur une chaise devant la porte. Un bon chien de garde. Je lui expose la situation des sinistrés et lui demande une hospitalité momentanée, pour les familles en difficultés.

- Non...non...Je n'ouvre pas la porte. Mon frère il est à Paris. Il connaît bien le Ministre...

Je lui coupe sèchement la parole, car je devine ses arguments, rien que le fait d'évoquer le Ministre cela me titille les narines, la moutarde me monte au nez.

- Oui je sais, votre frère il est bien au chaud à Paris, et le Ministre moi, je m'en fous. J'ai quarante-trois personnes dans une détresse épouvantable. Je cherche un abri provisoire pour eux. Alors, je vous renouvelle aimablement ma demande : vous ouvrez gentiment la porte, ou bien je la fais ouvrir. Et vous remercieriez vivement votre frère parce qu'il aura prouvé qu'il avait du cœur.

Devant ma détermination, il se décide à chercher la clé dans la poche de sa djellaba, tout en me menaçant de toutes les foudres ministérielles et autres punitions. Finalement, sous la contrainte, il ouvre la porte.

La maison est une solide bâtisse en briques. L'extérieur modeste ne laisse pas deviner le confort intérieur : six à huit pièces spacieuses, réparties autour d'une cour centrale avec tout le confort, eau, électricité, entièrement vide ou ...presque !.. Car en effectuant le tour du propriétaire. Oh stupéfaction, dans l'avant dernière pièce joliment carrelée, telle un jeu de dames, un carré blanc, un carré noir, je fais une découverte surprenante : le sol est entièrement jonché d'une multitude de morceaux de savons. Un par carreau, ils sont là à sécher, une bien jolie mosaïque savonneuse.

Je comprends enfin, mais par un pur hasard, pourquoi les enfants ne sont jamais plus propres alors que je distribue un nombre incalculable de morceaux de savon aux femmes pour l'hygiène de la famille. J'en faisais souvent grief aux mères.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

Je comprends maintenant la raison de leur silence. Aussitôt distribués aussitôt collectés : la générosité se doit d'être condamnée.

Nous ne sommes pas au terme de nos surprises. Alors que nous progressons plus avant dans la bâtisse, nous découvrons une petite pièce appelée communément pièce obscure. Elle est aménagée en un agréable petit salon avec matelas, coussins, couvertures. Au centre une très jolie table de salon, de style arabe sur laquelle est posé un magnifique plateau en cuivre contenant des verres, une carafe d'eau et une bouteille.... d'Anisette !..

De retour au poste, le Sergent rend compte au Capitaine de notre mission et de nos découvertes inattendues. Celui-ci s'écrit alors :

- Ainsi, je comprends maintenant. Depuis un certain temps, le poste essuie des coups de feu, un harcèlement destiné à agir plus sur les nerfs qu'à causer des dégâts. Nous sortons alors faire une patrouille, cela nous occupe une partie de la nuit et revenons bredouilles. Aujourd'hui le voile se lève. Les fellagas venaient tirer quelques coups de feu, histoire d'agacer les sentinelles. Ils allaient ensuite trinquer à notre santé, avant de passer tranquillement une bonne nuit dans la maison du frère...qui connaît le Ministre...Chanson connue.

Un petit malin le frère !... D'un côté, il se pavane à nos frais auprès de nos ministres à Paris, de l'autre il rend de petits ou de grands services à la rébellion. Quelle que soit la solution finale des événements, il a une chance d'être présent dans la loge des vainqueurs.

J'installe mes familles. Elles sont ravies de trouver un tel confort. Elles resteront ici au moins jusqu'au printemps, peut-être davantage si nécessaire. Je ne prendrai pas la décision de les renvoyer chez elles, sans un toit convenable pour les recevoir. Je récupère mes morceaux de savon et les redistribue par tout petits morceaux. La future collecte sera plus difficile. À ma grande satisfaction, curieusement, je n'ai jamais eu d'ennuis pour avoir fait ouvrir et occuper la maison. Aucun Ministre ne m'a fait contacter, ni pour me blâmer, ni pour me.....féliciter !.. Et chose étrange le poste n'a plus jamais été harcelé. En définitive dans cette affaire, chacun a trouvé son compte.

2.14. Un courrier inattendu. Le lait pour les enfants. Catherine.

Vivre au contact d'une unité militaire m'apprend beaucoup. Alors que je suis la civile, un peu l'intruse dans leur milieu militaire masculin, je ne fais jamais appel à eux en vain en cas de difficultés. C'est peut-être là que je puise ma force. En dehors de mon travail, je constate que tout n'est que partage, les peines comme les joies. Comme cette nuit-là à El Maadi. L'ensemble du poste sommeille sauf les sentinelles qui montent la garde. A trois heures du matin, toute la section est réveillée tambour battant, par le sergent Ballard qui frappe à toutes les portes : il nous invite à venir sabler le champagne avec lui : il vient de recevoir un T.O. l'informant de la naissance de son fils !..

Avec tous les militaires de l'unité, j'ai partagé leurs rires comme leurs peines. J'ai aussi trop souvent pleuré leurs morts. J'ai également pris la mesure du mot solidarité et compris que l'entraide n'est pas un vain mot. En résumé, je me suis

Toubiba

enrichie à leur contact et eu tellement de satisfaction. Sur place, il y a bien une assistante sociale militaire : elle passe épisodiquement dans l'unité rendre visite aux jeunes appelés classés cas sociaux. Ne cherchez pas parmi eux, les fils de nos dirigeants, ils sont ailleurs!...au calme. Son action se résume à établir les dossiers, à dire quelques paroles réconfortantes, à distribuer quelques friandises à Noël.

En fréquentant le poste de Taourirt, je remarque un jeune appelé un peu taciturne, solitaire, toujours triste. Généralement à l'arrivée du courrier par le convoi de ravitaillement, les militaires accourent et réclament à cor et à cri les lettres de leurs familles ou de leur petite amie. Lui alors tourne le dos en regagnant sa chambre. Je remarque également que ce jeune appelé ne va jamais au foyer prendre un pot avec ses camarades. Un tantinet curieuse, je me renseigne pour comprendre son attitude. J'apprends que ce garçon est orphelin, sans aucune famille à l'exception d'une grand-mère impotente en maison de retraite. Voilà pourquoi l'arrivée du courrier le laisse indifférent. Il est seul. Lors de mon retour au PC du bataillon, j'en glisse deux mots au Commandant qui me donne quelques renseignements sur ce jeune soldat.

- Je connais bien la situation de ce garçon, l'assistante sociale a son dossier. Elle lui fait parvenir quelques friandises au moment des fêtes.

Je me permets de lui faire remarquer :

- Ce jeune a passé l'âge de grignoter une tranche de pain d'épices. C'est de chaleur humaine qu'il a le plus besoin.

- Oui j'en suis conscient. J'ai deux cas semblables dans mon unité.

Humainement le service social ne résout rien. Si vous voulez vous en occuper, je vous vote un crédit.

- D'accord, j'accepte mais à une condition, je veux un crédit renouvelable périodiquement selon les besoins.

- Dites-moi quand vous retournez dans cette compagnie, je vous prépare une petite enveloppe.

- Commandant, il n'est pas dans mon intention d'aller lui porter une aumône. Il faut briser cette solitude qui l'étreint, je vais faire cela à ma manière. D'ici, je vais expédier à chacun d'eux un mandat avec un mot gentil, ceci. Je souhaite que lors de la distribution du courrier, le vagemestre appelle leur nom. Il faut qu'ils sachent que quelqu'un pense à eux et ne se sentent plus seuls.

Plus tard, j'apprendrai un peu plus. À l'appel de son nom, notre jeune appelé croit d'abord à une erreur. Il faut se rendre à l'évidence : la lettre lui est bien destinée. Ses copains commencent à le chiner, en lui distribuant de grandes tapes dans le dos :

- Dis tu nous avais caché ça... Il y a une nana qui pense à toi. Elle t'écrit des mots d'amour et t'envoie des baisers !...

Il bombe le torse et garde son secret. Le soir même il rejoint ses copains au foyer et leur offre même une tournée générale.

Régulièrement lui parviendra son petit mandat. Pour nous, c'est bien peu de chose, mais pour lui la vie devient différente. La solitude n'est plus sa compagne. Il entre dans le cercle merveilleux de l'amitié. La façon de donner vaut mieux que ce que l'on donne dit le proverbe. J'essaie de le mettre en oeuvre. Puisque nous faisons route ensemble et partageons le même sort, je me tourne naturellement vers tous ces jeunes et me veille un peu sur eux.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

L'armée leur donne un uniforme, le gîte et le couvert. Pour le reste, à la grâce de Dieu..!. En 39-40, il était de mode pour chaque militaire d'avoir sa marraine de guerre. Un excellent remède, paraît-il, pour soutenir le moral des troupes. Ici, pendant toutes ces très longues années, personne n'a éprouvé le besoin d'en renouveler l'expérience. Il paraît que c'était ringard. Pourtant, leur service armé fut très longue, et leur solitude bien grande.

* * * *

Dans cette région montagneuse, l'hiver est plus rude qu'ailleurs, cette année la saison semble s'éterniser. Une épreuve supplémentaire pour une population tellement dans le dénuement. Ce sont les enfants qui en souffrent le plus. Me vient alors en mémoire un souvenir lointain. Lors de mon enfance, en pleine guerre, nous manquions de tout : les dirigeants de l'époque avaient fait distribuer à tous les jeunes enfants des écoles, un verre de lait chaud. Dieu comme c'était bon !..

C'est pourquoi, chaque fois, dès que possible, en me rendant à Vieux Marché, à Tinebdar ou Taourirt, je prends mon matériel et monte au douar. Je m'installe près de la fontaine et dispose trois grosses pierres en triangle qui vont supporter ma marmite pleine d'eau pendant que les enfants s'empressent d'aller me chercher du bois. J'allume le feu. Une fois l'eau arrivée à la température voulue, j'incorpore ma poudre de lait et le sucre. Je délaie délicatement et obtiens finalement un bon lait chaud que je m'empresse de distribuer.

Ils sont malins, même très malins ces enfants. Depuis le temps que je viens ici, je commence à connaître chacun d'eux. Ils sont fiers lorsque je les appelle par leur prénom. Comme ils me voient venir de loin, je trouve souvent un petit fagot déjà prêt à côté des pierres froides. Quand je commence la distribution, ils se mettent immédiatement en rang, avec leur gobelet à la main, le plus souvent une simple boîte de conserve. Avec un peu d'attention, je remarque vite que certains passent, deux, voire même trois fois. Quelle importance, si cela peut remplir leur estomac insatisfait. Je crois plus sage de fermer les yeux.

Cette méthode de distribution en fait complique bien ma tâche, mais dans la situation du moment, il vaut mieux leur faire boire le lait sur place. Il fut un temps où je distribuais la poudre de lait aux mères de famille à l'intention des bébés. J'ai bien vite appris que sitôt après mon passage, elle était collectée et ne profitait donc pas aux enfants. Le grain, le lait, le savon, tout est confisqué. La guerre est impitoyable, même peu importe la détresse des enfants.

Ma présence attire la curiosité de quelques vieilles femmes qui viennent me tenir compagnie. Elles observent mes faits et gestes. Elles s'extasient sur mon savoir-faire. Un jour le Lieutenant Rachid, d'origine Kabyle m'accompagne. Alors qu'il se trouve à proximité de deux vieilles femmes qui conversent gentiment, il part d'un grand éclat de rire. Devant mon air étonné, il me fait partager son hilarité. Il vient d'entendre l'une dire à l'autre.

- Elle est forte cette *Toubiba*, elle fait du lait comme une chèvre !..

-

* * * *

Toubiba

Ce matin-là, je reçois une nouvelle stagiaire métropolitaine. Avant de rejoindre son affectation, elle vient en formation pour un mois dans notre équipe. C'est, dit-on, lorsque l'on est dans le bain que l'on apprend le mieux à nager.

Avec Catherine, le courant de sympathie réciproque passe de suite. C'est une fille droite, directe, solide, toutes les qualités nécessaires pour aborder ce difficile travail. Le temps de son séjour est compté : un mois parmi nous, juste le temps d'effectuer le tour de mon secteur. Je tiens à lui montrer l'ensemble de facettes de ce travail très particulier, souvent différent d'un poste à l'autre. Catherine veut tout apprendre, tout connaître. Nous partageons les mêmes espérances. Au cours de discussions animées, je lui raconte les succès dont je peux être fière, mais également certains déboires au goût amer. Les échecs sont utiles : ils permettent de se remettre en question. En analysant leurs causes, agir différemment par la suite et donc progresser à l'avenir. Je lui raconte mon parcours, ces longs mois de présence semés de satisfactions et d'embûches. Pour elle qui va emprunter le même chemin, chaque anecdote est instructive, profitable, les échecs sont une mise en garde.

Je lui narre ma nuit passée dans une mechta parmi les femmes. Car prétendre bien connaître un milieu, il faut si possible adopter sa façon de vivre, et au moins manger et dormir parmi eux. Cela permet de mieux connaître son quotidien, mais également de lui faire preuve de notre confiance.

Je la fais rire en lui rapportant l'étonnement et la joie des femmes à la vue de mes sous-vêtements. Des soirées où il est bien agréable de rire toutes ensemble. Elle me pose la question de la sécurité. Je m'empresse de la rassurer. Ce douar est organisé en autodéfense, c'est-à-dire que la population assure sa propre sécurité. Ce groupe d'auto-défense est renforcé par un poste de sept militaires implanté au centre du village. Il n'y a donc aucune raison d'avoir peur. Catherine enthousiasmée par ma description me persuade de lui faire partager cette expérience. Elle tient à aller dormir dans le village une nuit lors de notre prochain passage.

Le séjour de Catherine se déroule sous les meilleurs auspices. Comme promis, cette nuit nous dormirons au douar, après une journée de travail chargée par un temps magnifique. Le chef du village, accompagné de quelques villageois armés doit venir nous chercher au poste vers dix-neuf heures. Il doit assurer notre protection sur le parcours menant au douar. L'heure est raisonnable car il faut marcher pendant une petite demi-heure dans ce décor majestueux. En un mot une promenade bucolique, les champs sont encore un peu verts, la piste est sèche, nous sommes enthousiasmées.

À dix-huit heures trente, je suis appelée au local radio pour prendre connaissance d'un appel. J'apprends ainsi par les ondes qu'un télégramme destiné à Catherine est arrivé à la base. Son contenu est impératif : elle doit rejoindre son poste demain. Par la même occasion, il nous est demandé de nous joindre au convoi qui doit passer par ici et qui rejoint Sidi-Aich en fin de soirée.

Je suis furieuse de ce contretemps qui contrarie nos projets. Catherine également. Nous nous faisons une telle joie de passer la nuit au douar en compagnie des femmes. Je demande immédiatement la liaison radio avec le Commandant.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

J'essaye de le faire fléchir. Je lui explique notre projet pour cette nuit, et tente d'être convaincante. Réponse brève et sèche de mon interlocuteur :

- Vous rentrez, c'est un ordre.

Je ne suis pas très obéissante par nature. Mais cette fois, c'est un ordre !.. Pas question de le discuter. Catherine surtout et moi sommes très déçues. Nous faisons contre mauvaise fortune bon cœur. Il ne reste plus qu'à aller faire nos paquets avant de revenir au PC sans problème et y passer une nuit calme différente de celle que nous espérions.

Comme le train est à neuf heures trente et que les valises sont bouclées, il nous reste suffisamment de temps prendre un copieux petit déjeuner au mess. Nous arrivons à la popote. Personne ! Immédiatement, je pressens un drame. Tous les opérationnels sont absents : la nuit a dû être éprouvante.

Le serveur pose la cafetière sur la table avant de nous annoncer l'horrible nouvelle. Celle-ci nous frappe de plein fouet et nous laisse sans voix. Le douar où nous devons passer la nuit a été investi par les fellagas : tous les militaires sont morts égorgés. Les opérationnels sont partis cette nuit à la poursuite des rebelles. Quand le regard de Catherine croise le mien, j'y lis la question que je me pose moi aussi : sans cet appel radio imprévu, sans l'ordre bref du Commandant nous mettant en demeure d'obéir, serions-nous encore en vie aujourd'hui ? À quoi tient le destin d'une vie ? A un fil téléphonique ?

Catherine s'en va rejoindre son poste. Pendant son séjour, elle a côtoyé le meilleur et le pire. Elle part rejoindre une route qui va être dorénavant la sienne. Moi je poursuis la mienne et continue à faire entière confiance à mon étoile. De très longs plus tard, j'ai de ses nouvelles, par le bulletin de liaison « Toubiba ». Sur une piste du bled, elle avait rencontré l'amour sous les traits d'un jeune officier S.A.S. . L'osmose entre eux est totale : ils oeuvrent ensemble au service de la population, l'une dans le médico-social, l'autre dans l'administration et le contact.

Catherine et son fiancé devaient se marier en métropole dans son village d'origine, au milieu de leurs familles respectives. Mais les notables du douar où elle se dépense depuis un an ont envoyé une délégation pour lui demander de venir se marier ici. Ils veulent assister à leur mariage et faire la fête avec eux pour célébrer à cette occasion le magnifique travail accompli. Alors, ils se sont mariés au milieu de la population. Toutes les femmes sont descendues de la montagne. Leurs ... you...you...n'étaient-ils pas la meilleure, et la plus belle façon de leur témoigner, affection et reconnaissance.

2.15. Les briques pour l'école. Les soldats à l'hôpital. L'école.

J'ai la satisfaction d'apporter un peu de joie à El Flaye. L'infirmerie ne désemplit pas, l'ouvroir tel une ruche bourdonnante devient un agréable lieu de rencontre et d'évolution : les femmes y viennent régulièrement autant pour apprendre que pour se distraire ou papoter. Certaines très habiles, se font un plaisir d'éduquer celles qui le sont moins, un peu par orgueil, mais également pour prouver aux autres qu'elles en savent plus qu'elles. C'est finalement stimulant pour les unes et les autres.

Toubiba

Nous échangeons notre savoir, moi la couture, le tricot, l'hygiène tous les petits riens qui peuvent rendre la vie plus facile. Elles, le secret de leurs gâteaux, de leur cuisine. C'est un réel échange. Je leur apporte certes beaucoup, mais je crois recevoir encore bien plus.

L'absence d'école préoccupe le chef de poste. L'ancienne école est hors service. L'enseignement pourrait reprendre facilement, car dans son équipe sert un Sergent, instituteur dans le civil. Il est faire la classe. Il faut cependant trouver un bâtiment. Mais rien n'est disponible aux alentours. Il y a bien à la sortie du village une vieille bâtisse inhabitée comportant deux pièces en partie écroulées. Le reste des murs est passablement délabré. Cette ruine se trouve au centre d'une cour qui ferait une bien agréable cour de récréation.

L'absence de solution n'exclut pas de réfléchir à des projets : une pièce pourrait être attribuée aux garçons, l'autre aux filles que je n'oublie jamais dans mes objectifs. Trouver un second éducateur est du domaine du possible. Dans un bataillon se cache plus d'un érudit. Ici ce n'est pas la main-d'oeuvre qui fait défaut, mais plutôt les crédits. Toujours réclamés avec insistance, ils tardent à venir ou arrivent trop tard, après que l'urgence ait été résolue par la débrouillardise. Entre-temps d'autres besoins apparaissent avec la même urgence. Nous sommes toujours à la recherche d'un clou, d'un bout de ficelle. Cela devient parfois désespérant.

Il arrive parfois que surviennent des inattendus inexplicables. En voici un. Pas très loin d'ici, perché sur un piton abrupt, nous découvrons un tas de briques. Il ferait notre affaire pour remonter le mur écroulé. La présence de ces briques en ce lieu est un mystère. Comment sont-elles parvenues au sommet de ce piton ? Aucune route, et pas le moindre sentier pour accéder au sommet. C'est incompréhensible. Seul un bourricot a pu éventuellement les acheminer là-haut, encore faut-il qu'il soit un tantinet acrobate. Renseignement pris, ce tas de briques n'appartient à personne. Nul n'en revendique la propriété, et comme me dit un vieux du village.

- Tu peux les prendre, si tu es capable d'aller les chercher là-haut.

Un véritable défi ! Nous tentons l'approche avec un véhicule tout terrain. Hélas l'opération s'avère impossible voir même dangereuse : la terre est meuble, la pente trop raide. Plus ces briques semblent inaccessibles, plus elles nous apparaissent indispensables pour restaurer ce qui deviendra notre école. Nous passons la soirée à débattre sur le sujet, sans voir poindre la moindre solution. Arrêtons nos élucubrations. Il vaut mieux aller dormir. Au milieu d'une nuit noire il arrive parfois jaillisse une lumière au milieu de nos rêves !...

Le lendemain matin en arrivant au petit déjeuner, j'annonce à la cantonade :

- J'ai trouvé la solution. Pour la réaliser, je ne vous demande pas de donner votre langue au chat, mais de me voter un petit crédit.

Aussi sec me parvient la réponse.

- Combien ?

- Dix bouteilles de sirops, cinquante pots de confiture, une centaine de pains ou plus.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

Silence dans l'assistance où chacun me regarde d'un air interloqué et cherche à deviner mon idée saugrenue ou suppose mon degré de folie. Devant tous ces regards interrogateurs, le sourire au coin des lèvres j'expose mon projet :

- Eh bien ! Étant donné que ni véhicule, ni bourricot ne peuvent accomplir cette tâche, nous allons réunir tous les enfants du village. Vous savez comme moi qu'ils sont très nombreux. Nous allons organiser une chaîne humaine pour descendre toutes ces briques de leur perchoir. Il me faut seulement l'aide de trois ou quatre jeunes militaires. Car comme vous le savez, une seule personne ne peut être, en même temps, aux deux bouts de la chaîne d'une telle longueur.

En voyant leurs mines et leurs surprises, je ne peux me retenir d'éclater de rire :

- Il faut également expliquer aux enfants le but de cette action et leur faire comprendre que l'école leur est destinée et surtout les laisser libres de leur choix. Ensuite, comme récompense j'offrirai un délicieux goûter à tous les enfants courageux.

Trois jours plus tard à l'heure dite, une multitude d'enfants répondent présents à mon appel et se bousculent devant la porte de ma maison. Deux heures plus tard, la chaîne, la très longue chaîne, s'organise : les briques passent de main en main. Suprême satisfaction, au fur et à mesure que le temps passe, en haut le tas diminue tandis qu'en bas le tas grossit. Les jeunes militaires chargés de l'encadrement des enfants se souviennent de leur enfance. Ils entonnent des chansons simples, bientôt reprises joyeusement en coeur. Du travail dans la joie et la bonne humeur. C'est merveilleux. Je suis heureuse d'avoir mené à bien cette entreprise. J'avais tout de même au départ quelques doutes que j'ai dû taire. Dans mon for intérieur, je me suis répété inlassablement : pour que ça marche, il faut y croire.

Après l'effort, le réconfort. En fin de journée, tout ce petit monde attend avec impatience sa récompense. Nous organisons pour eux un goûter monstre des plus appétissant. Dans d'énormes marmites empruntées à la cuisine du poste, nous avons préparé une grande quantité de sirop de grenadine ou de menthe. Chose cocasse, les enfants se déterminent non pour le goût dont ils ignorent tout, mais d'après la couleur : ils demandent le rouge ou le vert. Comme un enfant ne peut refuser une appétissante tartine de confiture, nous contemplons avec un réel plaisir leurs mines joyeuses et barbouillées.

Deux mois après cette mémorable journée, l'école ouvre ses portes. Tout le monde est heureux. Le confort y est certes rudimentaire, mais le savoir que l'on y acquiert, est une porte ouverte sur un avenir différent.

* * * *

Il est vingt-et-une heures. Je rentre d'une réunion à Sétif. Une ville dont je ne garde pas un souvenir excellent. En cause, l'accueil glacial de mon arrivée. Ces réunions périodiques permettent de faire un utile bilan d'activités. Nous y répétons inlassablement nos besoins en matériels, nos demandes de crédits rarement satisfaits et toujours insuffisants (bis répétita placent. C'est le leitmotiv général de notre assemblée). C'est également l'occasion de nous retrouver entre E.M.S.I. du Constantinois, de partager ensemble le repas de midi, dans une joyeuse ambiance et même, chose curieuse, de parler chiffons.

Toubiba

Je mets à profit une partie de mon temps libre de l'après-midi, pour aller à l'hôpital. Je tiens à rendre aux blessés de l'unité de mon secteur : un de leurs camions a sauté sur une mine, il y a une quinzaine de jours. Malheureusement, ce fléau n'est pas totalement éradiqué. Quatre d'entre eux, les plus grièvement touchés sont toujours ici en traitement. Ces visites me tiennent à cœur. Certes, je ne suis ni mère, ni leur femme ni leur sœur. Leur présence aurait été du plus grand réconfort pour surmonter cette pénible épreuve. Je ne souhaite tout simplement que tendre la main à ces quatre jeunes militaires malchanceux que je connais très bien.

Nous avons cheminé souvent ensemble le long des pistes, dans les mêmes convois, partagé les mêmes angoisses, éprouvé les mêmes peurs. Leurs blessures sont en bonne voie de guérison, leur santé ne donne plus d'inquiétude. Quant à leur moral, c'est une autre affaire : tant qu'ils sont en milieu hospitalier parmi leurs compagnons d'infortune, ils arrivent à dissimuler leur désarroi derrière des rires qui souvent sonnent faux ; la solidarité joue son rôle. Mais qu'en sera-t-il lorsque va sonner l'heure de la sortie. Physiquement diminués comment va s'opérer le retour dans leurs familles. Quelles seront leurs réactions face à leur handicap, devant leur avenir brisé ? Le moral risque de défaillir.

J'essaye de pallier ces petits riens qui manquent. Pour les financer, je n'aurai qu'à présenter la facture au retour. Mais ce qui les touche surtout, c'est ma présence : une jeune femme qui vient leur rendre une visite amicale au milieu de leurs camarades hospitalisés. Dans ce milieu médical, exclusivement masculin, ma visite est un réconfort supplémentaire.

Aller de l'un à l'autre, m'attarder quelques instants auprès de chacun d'eux, discuter de tout et de rien, les renseigner sur la vie de l'unité avec laquelle ils restent toujours reliés, malgré l'absence. Ils souhaitent avoir des nouvelles de leurs copains restés là-bas. Il faut éviter d'évoquer leur prochain rapatriement qui va mettre un terme à leur vie militaire : cette éventualité reste pour eux angoissante.

Lorsque je m'approche du quatrième blessé, je dois dissimuler mon émotion. Pour lui, la blessure demeurera toujours présente à chaque instant de sa vie et lui rappeler sa jeunesse perdue. Il a offert en holocauste ses deux mains pour une cause dont il ne perçoit pas l'importance. Je lis dans ses yeux le courage, le désespoir. Un désespoir que je comprends et partage, sans vouloir ni lui, ni moi le laisser deviner à l'autre. Nous nous jouons une comédie dont nous ne sommes pas dupes. Je lui demande ce qui lui ferait plaisir. La réponse ne se fait pas attendre :

- Fumer une cigarette, aidez-moi, cela me ferait réellement plaisir.

Alors, je m'assieds auprès de lui, j'extrais mon paquet de cigarettes de ma poche. J'en allume deux, une pour lui, l'autre pour moi. Puis une dans chaque main, avec une synchronisation parfaite, ma main droite allant vers sa bouche, la gauche vers la mienne, nous fumons de concert. À la première goulée de fumée, il ferme les yeux pour savourer l'instant où la fumée se fait le délice de cet espoir satisfait. Ainsi tout en devisant de banalités, la cigarette devient mégot. Puis rien d'autre qu'un peu de cendre déposée dans le couvercle d'une boîte de conserve faisant office de cendrier.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

- Merci infiniment, c'est la meilleure cigarette que j'ai fumée de toute ma vie. Je penserai souvent à vous...plus tard.

Moi également. Le temps peut passer. Je me souviendrai toujours de cette journée, de ce jeune de vingt ans, envoyé en Algérie pour se battre, pour y laisser le meilleur de lui-même sans lui expliquer si la cause était juste au point de lui demander de consentir un sacrifice de cette importance. Sa jeunesse pleine d'espoir, à présent sans avenir par la folie de quelques hommes, ne connaîtra jamais le bonheur de prendre entre ses deux mains le visage de la femme aimée, ni la joie de caresser la joue de son enfant.

* * * *

À chacun de mes passages ici, je consacre toujours quelques heures aux enfants de l'école. À vrai dire une école plus que rudimentaire. Les cours se déroulent dans une mechta améliorée. L'instituteur est un jeune militaire pédagogue. Après tout, qu'importe le cadre, apprendre à lire, à écrire est une nécessité absolue pour tous ces enfants qui demain se trouveront confrontés à une vie d'adulte. Nous constatons avec une grande satisfaction que tous ces enfants sont remarquablement attentifs et assimilent vite et bien.

Ma visite est toujours attendue. C'est avant tout une distraction. Mon rôle est très différent de celui de l'instituteur. Je leur parle de la vie de tous les jours le plus simplement possible. J'explique, pourquoi l'hygiène est un moyen de préserver sa santé. Je tente également de leur faire comprendre combien le savoir est important et indispensable pour leur avenir et leur demande de prendre en compte ce que leur expose. Après coup, chacun tient à me montrer son cahier. Ces petits malins souhaitent recueillir des félicitations et des encouragements que je leur donne bien volontiers.

Après le sérieux, la détente. Ils s'agrippent après moi, m'entraînent dans une petite pièce située juste à côté de la classe, où se déroulent les travaux pratiques. Un de leurs plaisirs ou de leurs dérivatifs : travailler l'argile. Ils se débrouillent toujours pour aller en récupérer un peu auprès des femmes qui s'adonnent à la poterie. Chacun laisse libre cours à son imagination et modèle consciencieusement son œuvre avec une grande habileté. Leur œuvre terminée, l'éducateur leur propose de les peindre : ils le font avec beaucoup de précision et sont fiers de me montrer leurs chefs-d'oeuvre.

Je suis stupéfaite de contempler toutes ces figurines inspirées de leur entourage. Ces bustes représentent avec justesse le faciès des militaires métropolitains qu'ils rencontrent le jour, et celui des fellagas qu'ils voient la nuit. La description précise des détails vestimentaires ne laisse aucun doute sur la réalité de leurs rencontres. J'ai même l'agréable surprise de découvrir mon effigie statufiée parmi ce petit monde. Dans leur naïveté, sans parti pris, ils immortalisent, avec un certain talent et beaucoup de réalisme, le monde impitoyable et cruel de l'univers de leur enfance.

2.16. Un mariage par consentement mutuel. L'olivier creux. Le sergent à la guitare.

Toubiba

L'Officier S.A.S., à la fois Administrateur, Maire, officier d'état civil, dans les localités de son secteur rural, me rapporte un fait exceptionnel, rarissime, dont il est le témoin dans l'un des douars où nous nous rendons souvent ensemble.

Il a la surprise de voir arriver à son bureau, très tôt le matin, un jeune couple lui demandant de les marier officiellement devant la loi. Le mariage avait eu lieu précédemment devant le Cadi en l'absence de la jeune épouse comme il est de tradition en milieu musulman. Le marié travaillant en France, est revenu au pays pour épouser à El Flaye, la jeune fille choisie par ses parents.

Mais la mariée un tantinet futée, et pas totalement ignorante des lois sait que certains hommes qui reviennent au pays se marier uniquement pour obéir à leurs parents peuvent éventuellement prendre légalement une autre épouse en métropole en toute impunité.

Fait rarissime, la jeune épouse, têtue et déterminée refuse depuis trois jours, de consommer le mariage. Elle met une condition : celui-ci doit être célébré avec son accord, devant un officier d'état civil. Inclination devant une jeune fille à son goût (elle est en fait effectivement très mignonne), ou sentiment amoureux réciproque ? Quoi qu'il en soit, ils viennent ensemble, pour s'unir légalement par consentement mutuel et souhaitent simplement que leurs familles respectives ne soient pas informées.

Cette histoire est réconfortante : elle prouve que les mentalités peuvent évoluer même lentement. Elles doivent changer. Ce qu'une femme obtient, d'autres peuvent y prétendre et l'obtenir. L'avenir de la femme musulmane risque d'être différent si elle ne court plus le risque être répudiée, bafouée, rejetée sans aucun moyen de recours pour sa défense.

* * * *

Ce jour-là, accompagnée de la section implantée à El Maddi, village perdu à quatre kilomètres de là, j'effectue le trajet pédibus-cum-jambus. Je vais assurer la permanence des soins dans le village. Quelques kilomètres de grimpe par un sentier pierreux, en plein midi, l'heure la plus chaude de la journée. Pendant que la montée met à rudes épreuves mes glandes sudoripares qui transforment mes vêtements en éponge, pendant mes courtes haltes, j'ai tout loisir d'admirer la beauté de la campagne environnante.

À mi-parcours, il nous faut traverser une magnifique plantation d'oliviers. Parmi ceux-ci certains sont très anciens : leurs troncs creux peuvent abriter un homme. Le sergent, par acquit de conscience, demande à ses hommes de jeter un coup d'œil. Les rebelles, paraît-il, y cachent souvent leurs documents. Le collecteur de fonds parfois la liste de ses généreux donateurs. Ils peuvent ainsi pénétrer innocemment dans les douars, les mains dans les poches sans dossier compromettant.

J'écoute d'une oreille distraite. Ces informations ne me concernent pas. Seule la beauté tarabiscotée de ces arbres imposants retient mon attention, en particulier l'un d'eux particulièrement énorme. Je m'avance pour admirer d'un peu plus près, lorsque j'entends la voix d'un militaire :

- Sergent, venez voir, j'ai trouvé un paquet de papiers.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

La curiosité aidant, bien entendu la section se regroupe autour de la découverte. Dans les faits, une liasse de vieux papiers, d'aucune utilité, abandonnés par son messager, devenus maintenant un paquet spongieux, victime des intempéries. Nous reprenons notre route vers le poste, avec une idée en tête : arriver au plus vite là-haut pour y déguster une boisson bien fraîche.

Cette anecdote, au demeurant banale, comporte une suite. Quelques jours plus tard au cours d'une embuscade tendue par les militaires, un fellaga est arrêté. Arrivé au poste, il raconte fièrement :

- Il y a quelques jours, vous avez déjà failli m'arrêter. J'étais dans l'olivieraie lorsque j'ai vu venir vers moi votre section. Je me suis vite caché à l'intérieur d'un olivier. Je connaissais la profondeur de son tronc. La *Toubiba* était avec vous. Elle était à deux mètres de moi. J'avais mon revolver à la main, prêt à me défendre, lorsqu'un militaire a crié pour dire qu'il avait découvert quelque chose, ce qui a détourné votre attention, et surtout la sienne. J'ai donc eu ma chance.

La question du Capitaine fuse.

- Et si elle t'avait trouvé, qu'aurais-tu fait ?

- J'aurais tiré.

En écoutant, je ressens rétrospectivement un petit frisson dans le dos. Je remercie la vie pour la survie, et une fois de plus, exprime ma gratitude à mon ange gardien pour sa fidélité.

* * * *

A nouveau, en arrivant à Takrizt, je comprends que l'atmosphère est encore à la tristesse : la malchance a de nouveau frappé. La nuit dernière, lors d'une patrouille, une section est tombée dans une embuscade : un mort, un jeune sergent appelé, plus deux blessés évacués vers l'hôpital de Bougie. Le diagnostic est heureusement rassurant. Un voile de tristesse et de fatalité flotte parmi tous ces jeunes. Que sera demain ? Y aura-t-il un demain pour eux ? Chacun d'entre eux ne peut éviter de se poser cette angoissante question.

À nouveau, en priant pour que ce soit la dernière fois (hélas, cette situation semble ne pas finir), j'aide le Capitaine à rassembler les affaires personnelles du disparu pour les retourner à sa famille. Nous bouclons la cantine. Seule ne reste que sa guitare posée là, sur le lit, comme si avant de partir vers son destin, le sergent lui avait murmuré « attends moi, je reviens bientôt, ensemble nous chanterons à nouveau ». Je sens la révolte monter en moi. Je me rappelle de ce jeune garçon souriant, beau comme un hidalgo, heureux de vivre, surtout de chanter.

Je le revois le soir après le dîner, quand la nuit nous enveloppe de son voile protecteur. Pour nous tous, mais également pour son plaisir, il prend sa guitare et nous interprète des airs flamencos ou espagnols. Nul besoin de le prier, chanter est sa façon d'exprimer sa joie de vivre. Sa voix avait des intonations si chaudes, si mélodieuses. Nous l'écoutions avec un tel ravissement qu'un soir je m'étais permis de lui dire.

- Vous savez, après votre service militaire, vous devriez tenter votre chance dans la chanson.

- Vous croyez ?...

Toubiba

- Oui sincèrement je le crois, vous avez la voix, le talent, vous chantez divinement bien, avec un tel bonheur que l'on ne peut qu'être subjugué.

Cette nuit, une voix merveilleuse s'est éteinte à tout jamais. Il avait vingt ans et une terrible envie de vivre. Je remets la guitare dans son enveloppe. Sous d'autres doigts, la musique ne sera plus jamais la même. Il manquera l'amour de celui qui savait si bien la faire vibrer, l'amour qui vient du cœur. Je sors en fermant doucement la porte derrière moi. Je ne peux chasser de mes pensées le chagrin de sa mère. Elle va réceptionner cette guitare que son fils affectionnait. Je suis triste à pleurer.

2.17. Le trachome. La lavandière. Une canule de fortune.

Dans l'accomplissement de mon travail, je suis tributaire des déplacements. Comme ils sont toujours aléatoires, mon emploi du temps en est perturbé. Je dépends dans les faits des horaires des convois auxquels je dois impérativement me plier pour des raisons de sécurité. Aujourd'hui, j'ai l'interdiction formelle de sortir du camp. Cela me contrarie, mais j'obéis. Ce matin, j'ai assuré normalement mon travail à l'infirmerie et cet après-midi, je consacre mon temps aux femmes de harkis pour qui, je l'avoue, j'ai une affection particulière.

Pour préserver à la fois leur indépendance, et leur protection, celles-ci habitent un peu en retrait du poste. Elles vivent recluses : impossible de sortir même pour se rendre au douar voisin ou simplement aller à la fontaine bavarder avec leurs consoeurs. Leur sécurité est à ce prix.

Nos rencontres sont toujours une fête. L'après-midi en leur compagnie me paraît toujours trop court. Avec les rudiments de langage kabyle que je connais et quelques gestes descriptifs, nous parvenons à dialoguer, même à raconter des histoires drôles qui nous amusent beaucoup. J'apporte les oeufs, le lait, la farine, pour confectionner ensemble de la pâtisserie tandis qu'elles m'offrent *le kaoua*. Ces moments de gourmandise accompagnés de babillages et de rires me comblent de joie et de quiétude.

Aujourd'hui notre programme est inhabituel. Si les jours se suivent, ils ne se ressemblent pas : la routine est bannie de nos occupations. Nous profitons de l'opportunité du passage, et de la disponibilité du camion sanitaire spécialisé dans le dépistage du trachome, pour nous rendre à Tagouent, village que j'ai sélectionné : y vivent de nombreux malades souffrant des yeux. C'est également une occasion de faire le point sur ce fléau encore très répandu en milieu rural, cause de nombreux cas de cécité. Je suis consternée devant mon inefficacité confrontée à ce douloureux problème. Les gouttes que je distille dans leurs yeux larmoyants, restent hélas sans grand effet devant le manque d'hygiène et les mouches ; celles-ci s'agglutinent sur les yeux des enfants et favorisent la prolifération de cette maladie.

Ce travail nous occupe toute la journée. Nous examinons en effet de nombreuses personnes présentes et voulons établir une statistique pour avoir une idée de l'importance de cette affection dans cette région. Sur une population de neuf cent cinquante habitants, nous constatons avec stupeur que seules trois personnes ne présentent aucun signe avant-coureur du trachome. Il faut croire que certains individus (trop peu hélas) sont immunisés naturellement devant ce fléau, pour une

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

raison que nous sommes incapables de définir. Triste et décevant bilan de cette journée. Quoi qu'il en soit, je deviens maîtresse dans l'art de retourner les paupières, pratique qui me sera très utile ultérieurement. L'ophtalmologiste de service m'avait en effet remis tout un programme de soins, pour suivre cette population en particulier, sinon pour la guérir, du moins pour endiguer le mal.

La population des douars environnants est très concentrée. Depuis huit jours, les longues files d'attente devant l'infirmerie deviennent quotidiennement de plus en plus denses. Tout en me démenant comme une diablesse, j'éprouve l'étrange sensation de vouloir vider un grand bassin d'eau avec une passoire.

Certains maux sont bénins, mais rien ne doit échapper à notre vigilance, surtout les cas sérieux doivent être décelés. La plupart ont souvent davantage besoin d'attention, de gentillesse que de soins. Comme cette très vieille femme de Tinebdar qui attend stoïquement que la longue file de malades se soit résorbée. Elle ne dit rien, ne demande rien, me prend simplement la main et l'embrasse, ce qui me met dans un grand embarras. Pourquoi ? Et cette autre qui laisse passer tout le monde avant elle afin d'être la dernière, pour me demander simplement un peu de rouge sur les lèvres pour, dit-elle, ressembler à la *roumia*. Un caprice bien anodin. Alors satisfaite et fière d'elle, elle regagne son douar, persuadée de susciter admiration et envie de la part de ses voisines. Où va se nicher la coquetterie ? Même si je trouve cela puéril, je ne me sens pas capable de refuser cette petite satisfaction. Ce petit rien qui rend cette femme si heureuse.

Cette après-midi je vais faire le tour de deux douars. Il s'agit d'aller aller de mechta en mechta pour tenter de localiser cette épidémie de rougeole qui sévit depuis un mois. Bien souvent c'est l'occasion de découvrir un groupe de femmes rassemblées autour d'un enfant moribond : elles attendent stoïquement la décision de Dieu avec une fatalité déconcertante. Si Dieu le veut, il vivra ! Si Dieu le veut, il mourra. *Inch- Allah !..* Alors au milieu d'un concert de lamentations, on attend. Cela me consterne et me révolte.

Parfois le mal est guérissable avec un remède approprié. De toute façon, il faut essayer : je les informe que le toubib sera présent demain au poste et les invite à amener l'enfant. Mais viendront-elles ? Il me faut, dans certains cas, discuter des heures pour vaincre leur force d'inertie et les faire accepter de descendre un malade à l'hôpital. Pourtant, je fais toujours en sorte de simplifier les choses du mieux possible.

* * * *

À mon grand étonnement, il y a plusieurs semaines, très tôt un matin, une jeune femme musulmane vient frapper à ma porte à El Flaye et me tire de mon sommeil. C'est plutôt inhabituel, mais comme à l'accoutumée, je réponds présente. En quelques mots, moitié français, moitié kabyle et un complément de gestes, elle m'explique qu'elle est seule avec deux jeunes enfants : son mari est mort et elle n'a plus rien à manger. Elle est sincère. Je ne puis que compatir. Je lui propose quelques victuailles (j'en ai toujours en réserve pour les plus déshérités) et lui conseille de venir à l'ouvroir. Tout ce qu'elle confectionnera sera pour elle et ses enfants. Pour le reste, je ferai en sorte à l'avenir de l'aider le mieux possible.

Toubiba

Elle hoche négativement la tête. Ma réponse ne lui convient pas. Têtue, elle proteste avec véhémence : elle n'est pas venue me voir pour mendier. Elle veut travailler, gagner de l'argent comme la *Toubiba*. La présence de mes deux auxiliaires musulmanes lui a donné des idées ! Sa question plutôt inhabituelle m'embarrasse vivement. Comme je ne veux pas la décevoir, je lui fais comprendre que je vais réfléchir et voir ce que je peux faire pour elle. Il me faut un peu de temps pour trouver une solution à son problème.

Ma réponse semble la satisfaire pour le moment ! Puisque je ne lui dis pas dit non, elle me fait confiance. Soulagée que je me sois intéressée à elle, reprenant espoir, elle repart chez elle.

Le cas de cette femme est difficile à résoudre. Je fais ma petite enquête au village. Elle est effectivement veuve avec deux jeunes enfants à charge et n'a aucune famille pour l'aider. Concrètement, elle se trouve dans une situation très précaire. Je comprends sa douloureuse angoisse, car il est difficile, voire quasiment impossible pour une femme musulmane seule, de trouver un moyen de subsister dans un milieu rural.

Il me vient alors une idée. Faire remettre en état le petit hangar inoccupé situé dans un angle de la cour, où se trouve un bac en ciment qui faisait vraisemblablement jadis office de lavoir. Proposer aux militaires de prendre en charge le lavage de leur linge contre rétribution bien entendu. Cela semble simple mais quel accueil sera réservé à cette suggestion ? Il faut que les deux parties soient d'accord sur le principe. Je serai bien entendu l'intermédiaire, pour préserver toute intention malveillante de la population qui pourrait lui être préjudiciable. C'est une idée qui devrait être approfondie, en réfléchissant bien au problème. De toute façon, j'ai beau réfléchir, je ne vois aucune autre solution lucrative à l'horizon.

Une semaine plus tard, avec l'accord de cette jeune femme, nous tentons un premier essai avec deux clients : je fournis le local, l'eau, le savon, la possibilité de repasser dans l'ouvroir hors des heures de présence de mes habituées. Pour simplifier, j'établis un tarif à la pièce, qui semble équitable pour les deux parties. Le programme ainsi défini, le lundi je ramasse le linge sale et le restitue lavé et repassé le samedi. Ma candidate blanchisseuse a ainsi assez de temps pour accomplir son travail et prouver son talent.

La première expérience est concluante, sauf le méli-mélo pour identifier et restituer à chacun ce qui lui appartient. Pour la deuxième tentative, je mets au point un système de couleurs. Chaque paquet de linge est identifié une couleur et chaque vêtement est marqué par un fil de couleur ne couleur. C'est la simplicité même. Une difficulté cependant : freiner l'ardeur de ma lavandière qui utilise la brosse de chiendent sur les cols de chemise pour freiner une usure trop rapide.

Je ne décris pas la joie de ma jeune blanchisseuse, lorsque je lui remets l'argent gagné par son travail. Son émotion la fait rire et pleurer à la fois. Elle est fière d'elle, satisfaite de percevoir la récompense de son labeur. Je revois ses doigts tremblants qui, avec délicatesse, plient les billets avant de les ranger précieusement dans un mouchoir, puis de les glisser dans une poche dissimulée sous sa robe. Une fois de plus, en mettant à contribution les bonnes volontés, j'ai résolu un épineux problème.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

Quinze jours plus tard, j'ai une nouvelle postulante. Depuis, je ne sais plus que faire des candidatures que je dois limiter. La laverie fonctionne sans ma présence : le système des couleurs est efficace. De plus, ma première candidate s'avère être une organisatrice pleine de bon sens et de bonne volonté. Je suis pleinement heureuse de l'avoir lancée.

* * * *

Un jour sans surprise est un jour terne. Ce matin-là, lorsque le militaire de service descend ouvrir la porte du poste de Taourirt, il aperçoit une forme suspecte, recroquevillée dans le caniveau bordant l'entrée du camp. À son grand étonnement, il découvre un homme en piteux état, un moribond sans réaction, donnant à peine quelques signes de vie. Appel rapide au Capitaine qui arrive sur les lieux. A la vue de cet être humain à demi agonisant, il me fait demander d'urgence, alors que je prends tranquillement mon petit déjeuner. Cet homme vraisemblablement arrivé dans la nuit s'est couché, à bout de force, dans le caniveau, près de la porte d'entrée du camp, avec l'espoir d'être découvert le lendemain matin.

Nous l'installons rapidement sur une civière et le transportons à l'infirmierie. Avant d'élucider le mystère de sa présence, il faut en premier lieu se préoccuper de son état de santé. L'infirmier militaire me rejoint. Nous entreprenons conjointement de le déshabiller en découpant par petits morceaux ses vêtements qui lui collent à la peau. Au fur et à mesure que nous le dénudons, l'horreur nous apparaît. Il n'y a pas dix centimètres carrés de sa peau qui ne comportent soit une entaille au rasoir, soit une brûlure vraisemblablement occasionnée par le bout d'une cigarette incandescente, même les parties génitales ne sont pas épargnées. L'état des plaies indique que les sévices remontent à plusieurs jours. Quel triste spectacle ! Quel courage il a fallu à cet homme pour supporter cette épreuve et venir jusqu'au poste. Il nous faut des heures de soin pour lui rendre figure humaine. Nous le réalimentons petit à petit avec un peu de potage donné à l'aide d'une petite cuillère. Le surlendemain, un peu reposé, ses pansements refaits, c'est d'une voix à peine audible qu'il commence à nous raconter, par petites brides, son incroyable odyssee.

Une huitaine de jours auparavant, les fellagas étaient passés par son douar. Ils voulaient obtenir de lui des renseignements sur le poste militaire alors qu'il en ignore tout. Il n'est venu ici qu'une seule fois, il y a bien longtemps pour retirer un laissez-passer. Mettant ses explications en doute, ils le contraignent à les suivre au djebel. Après deux jours de marche harassante, ils parviennent dans leur fief bien à l'abri dans l'immense forêt de l'Akfadou. Ils entreprennent alors un interrogatoire un peu plus raffiné, cigarettes et rasoir à l'appui. Des moyens très persuasifs. Le pauvre malheureux subit toutes ces tortures sans parler, pour la seule et unique raison qu'il ne sait rien. Mais son silence bien justifié attise la cruauté des rebelles, qui devant son mutisme redoublent de fureur.

Au cours de cette randonnée cauchemardesque, le groupe de fellagas rencontre une de nos patrouilles. Lors de l'accrochage qui s'ensuit, le groupe se disperse et fond dans la nature. Le prisonnier en profite pour fausser compagnie à ses geôliers. Sa position est très inconfortable : d'un côté les fellagas qui tentent de le

Toubiba

récupérer à tout prix, de l'autre nos militaires qui seront incrédules devant sa rocambolesque histoire.

Plutôt mal au point, espérant ses gardiens partis, le fuyard reste tapi dans une anfractuosité du terrain. Mais ses malheurs ne sont pas terminés pour autant. La nuit venue, persuadés que le fugitif n'a pu aller bien loin, les rebelles reviennent sur le terrain et reprennent leurs recherches.

Notre homme reste dans son trou pendant trois jours et trois nuits sans manger, sans boire, l chant la rosée de la nuit sur les feuilles d'un buisson   proximité. Ses blessures, faute de soins, le font atrocement souffrir.   l'issue de leurs journées de recherches infructueuses, les rebelles renoncent à leur poursuite. Après le départ de ses tortionnaires, notre homme, les nuits suivantes, étape après étape, marche jusqu'au poste où nous le découvrons à demi moribond.

Avec le temps, ses blessures se cicatrisent, mais malgré toute notre attention, notre malade dépérit. Il se plaint sans arrêt d'avoir mal au ventre. L'explication est relativement simple : la peur jointe à son long calvaire a bloqué ses fonctions naturelles. Nous essayons tous les médicaments laxatifs à notre disposition, hélas sans résultat ! Le toubib joint par radio nous donne une réponse amusante.

- Donnez-lui donc un bon lavement, c'est encore ce qui est le plus efficace.

Une réponse qui ne nous fait pas rire, car elle nécessite un petit matériel dont nous sommes totalement démunis. En permanence, le Capitaine vient aux nouvelles et s'inquiète de l'état de santé de notre malade. Notre malade continue à gémir en se tenant le ventre. Le trois barrettes semble me tenir pour responsable de l'inefficacité de nos soins.

Allez savoir comment les idées viennent aux femmes, surtout lorsque leurs compétences sont mises en doute ! Dans un éclair de lucidité, je réalise soudain avoir aperçu, il y a très longtemps, dans un coin de l'infirmerie, un broc   lavement en émail.   l'époque cet ustensile m'avait bien souri : il est incomplet !   quoi pouvait-il bien servir ? Je cours à sa recherche, car en fait c'est l'élément principal pour le cas qui nous préoccupe aujourd'hui. Je le découvre enfoui sous un tas de cartons. Pour le complément il ne reste plus qu'à faire marcher sa tête en faisant appel à l'infailible système D.

Je pars à la découverte d'un gros stylo sur le bureau du secrétaire : en enlevant la cartouche se trouvant à l'intérieur, il peut éventuellement faire office de canule. Quant au tuyau, au grand ébahissement du cuistot, je vais tout simplement à la popote emprunter le tuyau en caoutchouc de la bouteille de gaz. Un peu...et même beaucoup de sparadrap pour assembler solidement le tout. Il ne reste plus à l'infirmier et à moi-même qu'à tester mon invention. C'est notre dernière chance.

Aussi incroyable que cela paraisse... a marche ! Rassurés de voir notre malade enfin apaisé, pendant que nous nous félicitons heureux d'avoir enfin résolu ce difficile problème, nous voyons venir vers nous le cuistot.

- Oh !.. C'est pas bientôt fini tout ce cirque. Moi je voudrais bien récupérer mon tuyau à gaz, j'ai la bouffe   préparer pour ce soir, moi !

2.18. Les maillots des journalistes. La mer. Un monsieur important. Au revoir, mon Commandant.

Ce matin, je suis convoquée au P.C, motif rencontre avec des journalistes. À mon arrivée on me présente trois journalistes qui viennent de ...Troyes !.. qui travaillent dans trois journaux de tendance différente. Ils effectuent une tournée d'information en Algérie, dans notre secteur en particulier. Je suis surprise de leur venue, car ce n'est pas fréquent qu'un journaliste s'aventure dans cette zone particulièrement dangereuse. Souvent, ces messieurs préfèrent se rendre dans les états-majors pour préparer leurs reportages, même si la vérité n'y trouve pas toujours son compte. C'est nettement moins périlleux. Ceux qui doivent venir, à priori, doivent être différents. Ils sont courageux.

L'Officier S.A.S leur parle de la situation des très nombreux douars implantés sur son territoire et de ses rapports avec la population. Quant à moi, je suis particulièrement chargée de leur exposer le travail accompli, dans le cadre de l'évolution de la femme musulmane, les infirmeries, les écoles, les ouvriers. etc.. Je suis flattée que ces messieurs s'intéressent à mon activité, pour la simple et unique raison qu'ils souhaitent la connaître. Je n'ai rien à cacher. Je suis même fière des résultats obtenus, même s'il reste beaucoup à faire. Je suis curieuse de savoir, comment toutes ces explications vont être reproduites dans leurs reportages, en fonction de leur sensibilité personnelle, professionnelle ou de l'orientation politique de leurs titres.

Pour l'occasion, un hélicoptère du type banane est mis à notre disposition. Nous avons ainsi la possibilité de parcourir notre immense secteur dans un laps de temps limité. Cette mission m'enchanté : je vais pouvoir effectuer le tour des postes en un temps record sans subir les aléas de la piste, les risques du parcours. Je vais enfin pouvoir admirer d'en haut et sans effort, cette myriade de villages, qui me sont familiers.

Neuf heures. Départ immédiat, les rotors tournent à pleine puissance dans un vacarme assourdissant. Ce type d'hélicoptère étant un appareil d'intervention opérationnelle, ne comporte pas de porte. Ce moyen de locomotion pour nous inhabituel nous est toutefois familier ce qui n'est pas le cas de nos journalistes qui frisent la quarantaine, et sont plutôt du genre pépère.

Au départ, chacun de nous est solidement arrimé sur son siège, une sécurité sérieusement contrôlée par le copilote au départ. En ligne droite aucune autre sensation que celle de planer dans les airs, lorsque l'appareil vire à gauche, nous admirons le magnifique ciel bleu par la portière absente. Quand l'appareil vire à droite, nous nous trouvons suspendus au-dessus du vide, maintenus seulement par des courroies espérées solides. Heureusement que le copilote a vérifié les bouclages des ceintures, perdre un journaliste en cours ferait désordre.

Je ne sais si le pilote veut nous faire admirer les méandres de la piste qui serpente juste au-dessous de nous, par un balancement continu, l'appareil penche tantôt à droite, tantôt à gauche. Le pilote, le Capitaine S.A.S. et moi-même, sommes reliés par notre casque radio et dialoguons entre nous à l'écart du bruit infernal des

Toubiba

rotors. Tout à coup, je vois le Capitaine partir d'un grand éclat de rire. Je l'interroge du regard. Par les oreillettes du casque, je l'entends me dire :

- Pitchounette, regardez comme le rouge...est pâle !..

Effectivement, il devient urgent de nous poser pour que son estomac ne chavire pas à son tour. Sinon son journal à la couleur dominante rouge écarlate sera privé de reportage.

Au fil de la journée, lors de nos différents atterrissages pour aller de poste en poste, (El Flaye, Tinebdar, Vieux Marché, Taourirt) les journalistes prennent des notes, des photos, posent des tas de questions. Certaines très pertinentes demandent des explications sur différents sujets. À leur grand étonnement, nos visiteurs découvrent une situation qu'ils ne soupçonnaient pas et s'enthousiasment pour le travail réalisé à l'intention des femmes dans ces régions défavorisées. Oui, c'est vrai, personne en dehors de ceux qui oeuvrent sur place, le travail accompli par les centaines d'E.M.S.I dispersées dans tout ce vaste pays. On n'a trop tendance dans la presse à ne parler que des actions militaires, rarement du travail des S.A.S. ou des E.M.S.I. Ces dernières au cours de ces années ont, elles aussi, payé leur tribut à ces événements : une dizaine de tuées auxquelles il faut ajouter un certain nombre d'éclopées. C'est cher payé pour un combat mené exclusivement avec le cœur.

Tout ce qui se fait pour la cause du bien n'intéresse personne. Je finirai par croire que certains hommes ne sont que des loups malfaisants sous une apparence humaine. Le sang à la UNE se vend beaucoup mieux que les actes de générosité. Je me souviens avoir entendu de la bouche même d'un journaliste professionnel cette définition de son travail :

- Un journal est une feuille de papier blanche, sur laquelle on imprime ce que le lecteur souhaite lire.

Hélas il n'est pas le seul à avoir cette conception de son métier. Le souci de caresser le lecteur dans le sens du poil a pour conséquence la sélection des événements, et par la suite conditionne la manière de rédiger.

En fin de journée, de retour au P.C. nous avons le sentiment qu'au cours de notre tournée aérienne, entrecoupée de nombreuses visites dans les villages, a fait naître entre nous cinq un climat de sympathie. Ce n'est peut être, après tout que la solidarité du danger. Nous avons été sans fard : nous leur avons fait découvrir la réalité de notre quotidien sans hypocrisie et sans dissimulation. Nous espérons que leur reportage reflétera tout ce qu'ils ont vu, ressenti et éprouvé au cours de cette longue journée. En un mot, traduire la vérité pure et simple.

Au moment du départ, promesse nous est faite de nous faire parvenir leurs reportages, et une fois rentrés chez eux de mobiliser les bonnes volontés, afin de nous faire parvenir un peu d'aide pour les ouvriers et les écoles.

Nos journalistes tiendront parole. Ils nous font parvenir leurs reportages, étalés sur plusieurs pages, agrémentés de très nombreuses photos, échelonnés sur trois jours de parution. Quoiqu'écrits un peu différemment selon leur sensibilité personnelle ou de celle de leurs lecteurs, leurs textes traduisent tous un même souci de vérité où ce qu'ils ont vu et entendu n'est pas dénaturé. C'est pour nous très réconfortant : la vérité n'est jamais blessante, elle est même stimulante. Qu'ils en soient remerciés.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

À l'envoi des reportages était jointe une invitation à leur rendre visite lors d'un éventuel voyage en métropole. Pour l'instant un tel voyage n'est pas au programme. Trois semaines plus tard, un événement familial inattendu m'oblige à faire un saut au-dessus de la Méditerranée. Je me souviens alors de leur invitation et décide de faire sur le chemin du retour une halte à Troyes, ville que je ne connais pas.

Je retrouve nos visiteurs avec beaucoup de plaisir. Eux de leur côté sont avides de connaître les dernières nouvelles du secteur. Preuve que les problèmes de la région ne les avaient pas laissés indifférents. Je peux parler en toute franchise. Mes paroles dorénavant ne seront pas dénaturées ou interprétées de façon négative.

À mon départ j'ai dans mes bagages deux cents maillots pour les enfants, collectés à mon intention auprès des tisserands de la région. Ces maillots de corps sont une véritable aubaine, un appréciable cadeau.

Ce bref séjour, en famille ou chez mes amis me permet de mesurer la force la force d'attraction et le la nostalgie de mon là-bas. L'élan de cœur ressenti lors de mon retour en Algérie est toujours aussi vivace. Même en faisant un effort, je ne vis plus au diapason des banales préoccupations métropolitaines, mon langage est différent du leur. Quand, chaque jour, on côtoie ce long cortège de misères, de souffrances, on n'attache plus la même importance à l'augmentation de dix centimes du kilo de sucre et de cinq de la baguette de pain. Les petits tracés de la vie courante sont devenus d'une banalité affligeante.

Depuis mon retour, je me creuse la cervelle. Quelle idée originale et utile pourrai-je trouver pour utiliser judicieusement ces maillots ? Je me souviens alors de mes séjours dans les différents postes et de mes conversations avec les militaires instituteurs. Nous imaginions la possibilité de réunir tous les enfants dans un stade pour une grande fête de la jeunesse sur le thème du sport. Cette idée commence à germer dans mes pensées. Elle se développe et prend corps. Je décide d'approfondir le sujet avec les instituteurs au cours de nos prochaines rencontres.

Mon projet, enthousiasme tout le monde : il ne reste plus qu'à le mettre en forme et à exécution. Ce n'est pas une mince affaire : toute initiative d'envergure demande énormément de travail et de don de soi. Une première réunion de concertation est rapidement organisée : chaque éducateur confronte son idée avec celle des autres. Nous débouchons finalement sur le canevas d'un programme.

Première phase. Il nous faut d'abord décider d'une date, puis arrêter un projet comportant une musique commune au son de laquelle seront exécutées des figures de gymnastique bien définies qui seront mises au point dans les écoles respectives. Combien ? Cinquante élèves par secteur, garçons et filles confondus : je tiens absolument à la participation des filles. Au total deux cents enfants ! Le compte des maillots gracieusement offerts pare la ville de Troyes !...Merci les généreux donateurs!... Ne croyez pas que le hasard en décide ainsi !.. Le génie de notre petit groupe d'exécutants fait merveille !

Enfin au jour convenu, il faudra regrouper tous ces petits gymnastes en herbe, venant des quatre coins du secteur, sur le stade de la sous-préfecture de Sidi-Aïch et

Toubiba

exécuter, dans un vaste mouvement d'ensemble, ce qui a été appris par chacun dans les écoles.

L'idée fait son chemin et reçoit l'adhésion unanime des civils, des militaires et des instituteurs. Il faut à présent concevoir et mettre au point ce projet dont la réalisation va réclamer ténacité et de courage.

Seconde phase du programme. La tenue des enfants. Je possède bien le haut, mais il me manque le bas. Localement mes idées font toujours sourire. Pour l'occasion, j'endosse la tenue de mendiant de service. Je n'ai aucune honte à aller frapper aux portes quémander une aide. Dans un premier temps, je contacte la sous-préfète qui m'écoute toujours d'une oreille attentive. Il me faut de l'argent pour acheter le tissu, nécessaire à la confection de deux cents shorts. Pour être différenciée des autres, chaque école aura sa propre couleur : bleu, jaune, rouge, vert. Généreuse, la sous-préfète m'obtient de quoi financer l'achat de mon tissu que je m'empresse d'aller me procurer à Bougie.

Il me faut à présent, faire appel à la bonne volonté des femmes de l'ouvroir qui est doté de deux précieuses machines à coudre. Il faut expliquer à celles-ci ce que nous allons confectionner et pourquoi. Leur engouement est tellement débordant que je me pose la question : ont-elles conscience du nombre de shorts à confectionner ? et du travail que cela représente ?

Elles sont toutes ravies d'être mises à contribution, et fières de participer à leur manière à la préparation de cette grande fête. Je me dois de dire : les machines à coudre sont mises à rude épreuve. L'ouvroir ressemble à un atelier de couture travaillant à plein rendement. Une ruche en pleine effervescence. Chacune d'elle s'active avec excitation à réaliser la tâche qui lui est dévolue. Aux novices les coutures droites, aux plus adroites, les ourlets. Celles qui ne savent pas faire usage des machines sont volontaires pour passer les élastiques dans les ourlets de la taille. L'important est de participer. Quinze jours plus tard, les deux cents tenues pimpantes, et colorées de nos petits athlètes sont terminées. Je peux les distribuer aux instituteurs enthousiasmés. Tout est prêt : les clairons peuvent sonner, la fête peut commencer.

Le grand jour arrive enfin, l'heure de vérité également. Dans le cas présent, il n'existe pas d'alternatives : le succès ou l'échec. Je réussis à intéresser les autorités civiles, et militaires à mon projet : elles acceptent de venir présider ensemble cette fête de la jeunesse. Il est réconfortant de voir se côtoyer assis à la tribune officielle, Musulmans et Européens, unis dans un même but : la fête et la joie des enfants.

Quelle émotion, lorsque banderoles claquant au vent, les enfants font leur entrée sur le stade en chantant, vêtus de leur short de la couleur de leur école, et de leur beau maillot blanc. - Les Fenecs de Tinebdar, en jaune - Les Écureuils de Taourit, en bleu, Les Léopards de Takritz, en vert - Les Lapins de Vieux-Marché, en rouge. Emblèmes choisis par les enfants eux-mêmes.

Le stade en fête accueille également un grand nombre de parents venus parfois de très loin voir évoluer leurs enfants. Leur prestation crée une grande surprise auprès du public présent : il y a de l'énergie et de l'audace dans les figures et

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

les évolutions, et même une pyramide humaine ma foi assez réussie, très applaudie avec beaucoup d'enthousiasme. Sans fausse modestie, une très belle fête.



Après l'effort, le réconfort. Après leur présentation, tous les enfants se retrouvent à l'ombre d'une magnifique oliveraie, pour y déguster un copieux goûter. Cette collation est généreusement offerte par la sous-préfète venue elle-même distribuer à tous ces jeunes affamés le réconfort après tant d'efforts. Pour la seconder dans cette agréable tâche, elle est accompagnée de ses deux grandes filles auxquelles se joignent les filles du Caïd. Une façon pour ce dernier

de valoriser notre initiative. Les Officiels viennent également se mêler aux enfants pour les féliciter. La satisfaction et la fierté se lisent sur leurs visages. Pour notre part, les voir simplement heureux, est notre plus belle récompense.

Il est vrai que cette manifestation nous a demandé beaucoup de travail, mais la satisfaction va au-delà de l'effort consenti. Une journée de bonheur et de Paix à la valeur inestimable. De telles journées se font si rares. Un peu d'amitié et d'amour suffisent à rapprocher les humains, alors pourquoi tant d'autres dépensent autant d'énergie à répandre le sang pour les séparer.

* * * *

Le temps étant particulièrement maussade, ce jour-là, pour rendre plus attrayante la réunion des femmes présentes à l'ouvrage à El Flaye, je propose la projection de diapositives de Métropole et d'Algérie. Bien entendu, cela n'a pas le charme mouvant du cinéma. Cependant, pour elles, c'est faire connaissance avec un ailleurs qui leur est totalement inconnu. Elles sont à la fois surprises et amusées par ces vues colorées qui représentent des images de villes, de campagnes, une série sur les châteaux de la Loire dont elles ont peine à imaginer la réalité. Les commentaires vont bon train. Mais ce qui les étonne le plus, c'est de découvrir la mer à l'aide de cette lampe magique. Cette immense étendue d'eau les intrigue et leur fait peur à la fois.

Pour récompenser les plus actives du magnifique travail accompli lors de la confection de la tenue des enfants pour la belle fête de la jeunesse, je leur avais promis de les emmener voir la mer, qui en définitive ne se trouve qu'à une cinquantaine de kilomètres d'ici. Pour moi c'est relativement près, mais pour elle c'est une expédition au bout du monde. Comme elles ont une excellente mémoire, dès lors, la question revient fréquemment dans leur propos.

- Dis, c'est quand la mer ?

Un jour, l'occasion se présente, je suis en mesure d'organiser ma petite expédition. Je peux en effet disposer de deux véhicules break plus le mien. Dès que je parle concrètement de notre voyage à la mer, les réactions sont mitigées : certaines s'enflamment, les plus âgées ne souhaitent pas venir, les très jeunes et les

Toubiba

enfants sont écartés par mesure de prudence et de sécurité, d'autres se désistent par peur. Finalement il reste seize acharnées bien décidées à braver tous les dangers pour vivre cette grande aventure à tout prix.

La journée s'annonçant très chaude, je prévois le départ assez tôt le matin. Il vaut mieux en effet profiter du reste de fraîcheur de la nuit. Je prévois l'intendance pour ce déplacement : victuailles, pains, fruits, plus un jerrican d'eau potable. Une heure avant le départ, personne ne manque à l'appel. Elles sont déjà toutes rassemblées devant ma porte. À l'heure dite, excitées par la perspective de ce beau voyage, elles prennent place dans les véhicules.

Enfin, le convoi s'ébranle. Au début, c'est d'abord le silence, puis après les premiers kilomètres, l'émotion s'atténue, les langues se délient. Finalement le voyage se poursuit dans une joyeuse cacophonie. Connaissant un peu la côte aux environs de Bougie, j'opte pour un coin de plage isolé à l'abri d'éventuels regards curieux ou importuns où de surcroît les femmes pourront s'ébattre en toute sécurité. L'eau est peu profonde.

Au contact de cette immensité d'eau mouvante qu'est la mer, elles ont tout d'abord un mouvement de recul, de peur. Cette masse d'eau avec son flux et son reflux est bien différente des photos représentant une mer statique. Pour les rassurer, je mets les pieds dans l'eau. J'avance de quelques pas et les encourage à faire de même. Après bien des hésitations, la plus téméraire vient mettre un orteil, puis trouvant la fraîcheur de l'eau bien agréable après notre voyage au soleil, elle se jette carrément à l'eau tout habillée. Devant l'exemple de cette intrépide, les autres en font autant, pataugent, s'aspergent. Elles rient, crient, se roulent dans l'eau, cela devient du délire.



Je tente de prêcher la prudence, peine perdue elles sont folles, folles de joie. Je tente vainement de calmer leur ardeur, leur exaltation : elles m'entraînent avec elles, et cela dure, dure... jusqu'à ce qu'épuisées, elles s'écroulent sur la plage, et s'étendent sur le sable chaud afin de sécher leurs vêtements. Les ardeurs du soleil sont efficaces en la matière. Enfin calmées, nous partageons le délicieux pique-nique de bon appétit. Elles sont satisfaites, repues, émerveillées. Finalement nous prenons le chemin du retour, avec des rêves pleins la tête, et l'immense plaisir d'avoir passé cette journée ensemble au cours de laquelle elles ont découvert la mer.

★ ★ ★ ★

Le télégramme m'est transmis en fin de journée. Certaines E.M.S.I. dont je suis, sont invitées à se rendre à Alger au G.G. (Gouvernement Général) motif dissimulé derrière cette convocation : Contact avec Autorité. Encore un curieux qui n'ose s'aventurer hors de son confort ! J'avoue que faire un aller-retour express à Alger pour quelques heures ne m'enchant guère. Les parcours en train sont toujours imprévisibles et fatigants. Mais il faut parfois savoir obéir aux ordres.

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

Onze heures précises, nous sommes six, venues de différentes régions. Nous sommes présentes en rang d'oignons, comme pour une revue de troupe, dans un bureau du G.G. et attendons cette haute autorité ! Un Monsieur d'un certain âge, vêtu d'un strict costume noir, l'air taciturne, fait son entrée dans le bureau. Il est suivi, d'une cohorte d'autorités civiles et militaires qui l'encadre, alors que nous n'avons nullement l'intention de le kidnapper !

Notre Directrice nous présente individuellement à ce Monsieur et lui énumère les régions où nous exerçons. Les présentations ainsi faites, ce Monsieur nous adresse un petit discours d'une banalité affligeante sur l'importance de notre travail, alors qu'il est inutile de nous en parler. Ne sommes-nous pas mieux placées que lui ou que quiconque pour en juger ? Enfin estimant sa mission accomplie, il tourne les talons et sort. Tout le petit monde dans son sillage, fait de même. La salle se vide, la visite est terminée.

Étant d'une nature plutôt curieuse, je m'informe :

- Qui est ce Monsieur si important, pour m'avoir obligée à faire ce voyage ?
- Monsieur Palewski, un Ministre proche du Général de Gaulle, qui a souhaité connaître quelques *E.M.S.I.* se renseigner sur leur travail.

Je suis sceptique. Quels renseignements a pu récolter ce haut personnage ? Je me demande avec circonspection quelles conclusions il tirera de notre brève rencontre, alors que nous n'avons pas eu la possibilité d'ouvrir la bouche, de placer un seul mot. Nous avons eu droit à un court monologue, un bref discours dénué de tout sentiment. Notre travail réduit à une note de service qui s'égarera certainement parmi beaucoup d'autres. Une revue effectuée au pas de course, prévue au programme de son inspection. Inutile de nous faire perdre notre temps précieux en nous obligeant à venir ici Monsieur le Ministre. C'est vous qui deviez faire l'effort de venir voir notre travail sur le terrain. Venez surtout à l'improviste, là vous pourrez vous rendre compte de notre travail. Tout le reste n'est que papillonnage, foutaise et dissimulation.

* * * *

L'unité où je travaille depuis mon arrivée est en deuil. Avec stupeur et consternation, la nouvelle vient de nous parvenir. Le Commandant vient de succomber à ses blessures. Dans cette unité, la mort n'a pas encore atteint son quota de sacrifiés. C'était un homme droit, courageux, avant tout humain, généreux et attentif à la sécurité de ses hommes. Je suis triste, car ma réussite a été grandement favorisée grâce à son aide efficace, son soutien, ses encouragements et sa grande compréhension.

Notre ultime rencontre dans cette petite chapelle, éclairée par les derniers rayons du soleil traversant les vitraux de couleurs chatoyantes, demeure un souvenir à jamais gravé dans ma mémoire. Cet homme remarquable repose pour son éternité au centre de cet oratoire, dans un cercueil ouvert. Le Commandant est revêtu de son uniforme d'officier. Un homme estimé, respecté de tous ses hommes des officiers, aux simples chasseurs, un homme incarnant le devoir. Priant à ses côtés, son épouse toute vêtue de noir, se tient droite, digne dans sa douleur. Sur ses épaules va désormais reposer la lourde charge de l'éducation de cinq jeunes orphelins.

Toubiba

S'il existe là-haut un paradis, Commandant vous y avez rejoint, dans les jardins du Père, ceux qui vous y ont précédé et dont vous aviez la charge. Le départ de chacun de ces jeunes avait été pour vous un arrachement : vous vous sentiez comptaible de la vie de ces victimes du devoir, un mot bien dérisoire. Quant à moi, je considère comme une bénédiction d'avoir eu la chance d'oeuvrer à vos côtés, d'avoir gagné votre estime, d'avoir appris de vous le véritable sens et la valeur du mot « *Honneur* ».

Décembre 1959 - C'est la nuit de la nativité, la voûte céleste constellée d'une nuée d'étoiles scintille de mille feux, un grand silence plane, pas un bruit, pas un coup de feu, ce soir ! allez savoir pourquoi ! C'est la trêve. Une trêve tacite, respectée bien réelle, un Noël apaisant. Cela me paraît invraisemblable que toute l'année, des hommes s'entre-tuent, mais que pendant la nuit de Noël, ils ont le bon sens de renoncer à distribuer la mort. La sagesse voudrait que l'on change la disposition du calendrier, que l'on décrète que chaque jour de l'année serait Noël, pour les croire enfin capables d'abandonner leur haine.

Dehors, cette nuit lumineuse, apaisante est si belle ! si pleine d'espoir qu'il est permis de rêver. L'on pourrait imaginer un ange, un sourire angélique aux lèvres, faisant une subite apparition devant nos yeux étonnés, pour venir nous annoncer ...*la Paix*.. Enfin !

Ce matin, une déflagration nous surprend tous. Un bruit énorme venant de la route qui serpente en direction de la forêt. Une patrouille part aux nouvelles et revient avec une explication peu banale. Un âne batifolant sur la piste a malencontreusement sauté sur une mine qui ne lui est pas destinée. Aujourd'hui son destin d'âne aurait dû lui conseiller de le conduire ailleurs que sur ce chemin meurtrier, et l'inciter à rester sagement dans son étable, comme jadis son célèbre aïeul.

Ce soir au cours du dîner à la popote à El Flaye, un Capitaine un tantinet poète à ses heures, nous conta l'événement à sa manière.

À un âne

*On a parlé d'un âne, il était de Gonfaron
Et il volait sœur Anne, crevant tous les plafonds
Je connais un bourricot, allant au petit trot.*

*C'était jour de Noël, bourricot ne voulait pas
Que le véhicule sauta, sur la mine rebelle.*

*Il a retrouvé là-haut, son petit frère de Bethléem
Brave petit bourricot, je te dédie ce poème*

Nous savons tous qu'un nouveau Commandant doit être affecté à l'unité, son arrivée est imminente. Quoique la chose soit normale, chacun de nous s'interroge, saura-t-il comme son prédécesseur faire l'unanimité autour de lui, se faire respecter, obéir et estimer tout à la fois. Ce qui n'est pas chose aisée.

C'est le 25 décembre au matin que le nouveau Commandant est arrivé pour prendre le commandement de l'unité. À peine les deux pieds posés dans son fief, il

Chapitre II. Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Fév 1958 à déc 1959

part déjà faire l'inspection des chambres des hommes de troupe. Après cette traditionnelle veillée de Noël, loin de leurs familles, un peu de défoulement a certes occasionné quelque désordre humainement excusable. C'est une réflexion par-ci, un regard réprobateur par-là.

Pour une prise de contact, le moment est vraiment mal choisi. Commander des hommes est une chose, les asservir en est une autre. Mais le comble, dans la cour, il apostrophe un jeune appelé qui effectue la corvée d'eau : *sa tarte* n'est pas posée sur la tête avec le pli réglementaire. Ce prétexte futile est ressenti comme une injustice pour tous ces jeunes. La note de service concernant la trêve de Noël ne lui est certainement pas parvenue. Les nouvelles se propageant à la vitesse d'un cheval au galop, tout le monde vient de comprendre en un temps record, que plus rien ne sera comme avant. En l'espace de quelques heures, le nouveau chef de corps vient de faire l'unanimité... contre lui.

Lorsque je me présente à lui, comme le veut les règles de convenance, j'ai droit à une poignée de main molle, et à un.....grognement. Je comprends bien vite qu'il n'y a aucune sympathie entre lui et moi. Chacun de nous deux semble avoir une conception différente de la mission à accomplir, peut-être n'a-t-il pas de conception du tout.

Au bout de quelques jours, il m'apparaît que pour moi l'heure du bilan a sonné, après vingt-cinq mois de travail acharné dans ce secteur. Ayant eu la chance inouïe d'être comprise, soutenue, aidée, encouragée, j'ai réalisé toutes mes espérances. J'ai à mon actif, la création d'infirmières, d'ouvriers qui ont atteint leur vitesse de croisière, ainsi que des mesures d'assistance à la population pour favoriser son mieux vivre.

Mon travail comme un moteur bien rodé, commence à devenir routinier. J'ai à présent un programme bien établi, malgré parfois quelques imprévus. Il me reste simplement à maintenir le cap. Dans ce genre d'activités, il est nécessaire et souhaitable de trouver une raison, qui stimule en permanence le besoin d'avancer. La créativité ne naît pas dans la stagnation. Fatima, aidée par une nouvelle recrue, est à présent très capable de reprendre le flambeau, d'assurer la pérennité de l'œuvre entreprise, car rien n'est jamais fini.

En ce qui me concerne, je souhaite changer de lieu, aller ailleurs, recommencer, bâtir de nouveau avec le même courage, le même enthousiasme. Car j'ai à présent, la certitude que réussir est une chose possible, à condition de le vouloir avec acharnement. Je décide donc de demander ma mutation.

Petit à petit, je prépare les femmes à mon départ. Fatima, fière de cette perspective d'avenir, est à présent capable d'assurer seule la direction du travail. Tout doit continuer sur la lancée après moi. Il est temps pour toutes ces femmes de prendre leur avenir en main, de tracer leur propre chemin. À mes yeux, c'est cela la réussite de ces vingt-cinq mois d'efforts et de travail. Que mon départ ne soit pas pour elles une fin, mais une continuité. Elles doivent poursuivre la route que je leur ai tracée, évoluer gagner la place qui leur est due dans cette société. Ce ne sera pas chose facile, la lutte sera rude, cela prendra du temps, énormément de temps. Leur avenir est devant elles. Il ponte à l'horizon. Elles doivent faire un pas, puis un autre.

Toubiba

Elles doivent s'acharner à y parvenir. Je justifie mon départ en leur expliquant que d'autres femmes ailleurs en plus grande détresse ont davantage besoin de moi.

L'heure du départ est arrivée. Pour cette ultime journée passée en leur compagnie, nous décidons d'organiser une petite fête. Comme à leur habitude, elles ont confectionné avec soin une montagne de gâteaux délicieux et variés. Ceux que je préfère. Depuis le temps, elles commencent à connaître mes goûts, et ma grande faiblesse pour ces gâteaux sucrés fourrés aux figues ou dégoulinant de miel, le tout accompagné d'un délicieux *kaoua* ou du traditionnel *thé à la menthe*.

Ensuite, pour, dirent-elles, que je ne les oublie pas (comme ci cela était possible) elles me font la surprise de m'offrir un magnifique tapis, multicolore, chatoyant, où chaque dessin est différent, pour la simple et unique raison que chacune d'elles en a tissé un morceau en suivant son inspiration personnelle. Elles ont réalisé ce long travail en cachette pour que la surprise soit totale. Il est magnifique. Je réalise alors pleinement, combien je me suis attachée à elles et elles à moi. Nous avons bâti ensemble cette grande fresque de la compréhension et de l'amitié : chaque élément est un morceau de nos cœurs. Je suis tellement touchée, émue par ce geste inattendu que je ne peux retenir mes larmes.

Il me vient alors en mémoire cette maxime « il vaut mieux allumer une chandelle, que de perdre son temps à maudire l'obscurité ! ». J'ai fait l'effort d'allumer pour elles cette chandelle afin d'éclairer leur route. À elles, dorénavant d'aller de l'avant, et ne jamais oublier.

*Vous n'avez le droit d'éviter un effort,
Qu'au prix d'un autre effort,
Car vous devez grandir.*

St Exupéry

3.1. Constantine. Chateaudun-du-Rhumel. Collo.

Depuis ma demande de mutation, l'attente est longue, trop longue à mon goût. Elle semble ne pas aboutir. La direction me propose une nouvelle fois, un poste de responsable de zone. Bien que ce soit une promotion, je décline cette offre avec obstination, et oppose un refus catégorique à mes supérieurs qui ne comprennent pas. Comment leur expliquer mon allergie à l'atmosphère des bureaux, et au travail de bureaucrate. Cette paperasserie excessive, qui accapare une partie de notre précieux temps, qui pourrait être employé plus judicieusement dans une action humaine plus constructive.

Je souhaite vivement retourner rapidement sur le terrain. Le travail est sans doute exténuant, voire pénible, mais apporte des joies et des satisfactions à la mesure des efforts fournis. À vrai dire, j'ai surtout besoin du contact avec les autres.

Dans un premier temps, en attendant un poste disponible, je suis mutée au siège des E.M.S.I. à Constantine, l'antique Cirta. Mission : participer activement aux permanences paramédicales des S.A.U. (section administrative urbaine) de la ville et de ses environs proches.

Je découvre avec plaisir cette très belle ville pittoresque. Partagée par ces majestueuses gorges du Rhumel, la ville est reliée par trois ponts qui franchissent avec audace l'impressionnant canyon : Sidi-Rached, El-Kantara et Sidi-Msid. L'architecture de ce dernier ouvrage est impressionnante. Le génie des bâtisseurs de l'époque force mon admiration.

Pendant ce séjour forcé, au cours d'une visite exceptionnelle, je traverse les gorges par le fond, en suivant les méandres de la rivière prisonnière entre ces deux colossales murailles de pierres. En plein été le débit du Rhumel est suffisamment réduit pour permettre cette découverte inoubliable. Un parcours difficile et dangereux, qui oblige le promeneur à emprunter un sentier de poutrelles scellées à même la paroi, un itinéraire de toute beauté.

Au fond de ce gouffre, le visiteur découvre avec étonnement les vestiges de bains romains et peut encore voir des canalisations d'époque taillées à même le roc pour amener jusqu'ici l'eau chaude d'une source captée au-delà de la ville. Sont encore apparents les points d'amarrage qui servaient à accrocher d'immenses vélums pour préserver les Romains des rayons ardents du soleil pendant qu'ils appréciaient les délices de leur bain. Et en fin de parcours spectacle suprême en levant les yeux, là-haut, très haut : le pont de Sidi-Msid. Il relie les deux côtés de cette muraille naturelle et balance légèrement au passage des voitures ou des calèches. Constantine est une ville enchanteresse : son relief n'est comparable à aucune autre.

Toubiba

Dans ma nouvelle affectation, j'ai la charge d'un travail routinier. Je l'effectue avec sérieux, mais sans aucune passion. Comme je dispose d'une voiture, je suis chargée de quelques missions qui m'offrent la possibilité de m'évader de la ville. Il s'agit de raccompagner chez lui un enfant après hospitalisation. Ses parents ne peuvent venir chercher faute d'argent et de moyen de locomotion.

Une autre fois, c'est une mission assez particulière : il faut rendre à leurs familles des enfants récupérés dans les djebels au cours d'opération militaire. Certains de ces enfants pour justifier leur présence dans ces zones opérationnelles affirment s'être égarés ! Mais l'un d'entre eux sur le ton de la confiance, m'avoue que pour lui c'est la deuxième escapade du genre. Lors de la première, il a été rapatrié en hélicoptère. Trouvant le voyage très agréable, il eut l'idée et l'envie de récidiver. En somme, l'attrait de l'aventure, m'avoue-t-il avec toute l'innocence et la naïveté de son âge. Cette mission me permet de découvrir Djidjelli, très jolie ville située en bord de mer et les environs, une région verdoyante. L'accueil de l'autorité en place manque cependant totalement de chaleur.

Le hasard ou la chance, parfois les deux se conjuguent, m'offre la possibilité de m'évader de la ville, un projet, à priori inconcevable. J'entends dire qu'au Camp Frey, ce grand camp militaire perché sur les hauteurs de la ville de Constantine, une compagnie, celle du Capitaine commandant la C.D.P.3 (compagnie de diffusion et de production) souhaite recruter une E.M.S.I pour compléter son action auprès de la population. Je me renseigne immédiatement sur l'implantation et la mission de cette compagnie.

J'apprends que cette unité, entièrement mobile, est itinérante sur l'ensemble du territoire constantinois. Elle est chargée d'effectuer des missions ponctuelles, d'information et d'actions humanitaires, à la demande des autorités civiles ou militaires en place. L'idée me plaît, je postule rapidement, et obtiens le poste à ma grande satisfaction.

Huit jours plus tard, je prends la route avec la C.D.P. 3. L'unité est composée de camions. Chaque véhicule est doté de matériels appropriés : laboratoire photo, imprimerie, matériel de cinéma, sanitaire. C'est une compagnie composée de spécialistes dans chaque branche. Elle n'a rien d'une unité combattante. Je constate avec satisfaction que cette unité est avant tout une grande équipe, soudée autour de son Capitaine. Un personnage sympathique, véritable homme-orchestre connaissant parfaitement les rouages de son unité. Comme il convaincu du sérieux de sa mission, je me sens valorisée de faire partie de son équipe.

* * * *

Notre future étape est à présent connue. Elle nous conduit à Chateaudun-du-Rhumel. Le plan de travail est étudié méthodiquement. À chaque déplacement la mission de cette unité est différente. Chaque action envisagée est précédée d'un briefing après une étude approfondie. Chaque détail est soumis à discussion, la meilleure solution étant retenue. Ne dit-on pas que, de la discussion jaillit la lumière. C'est la méthode. Ensuite, chacun d'entre nous se voit attribuer une mission précise, bien définie. Pour ma part, m'est naturellement dévolue la partie sociale, paramédicale et éducative. Cette action particulière est axée sur les femmes et les

enfants. La veille du départ, Rahima me rejoint : c'est une jeune musulmane avec qui je fais route dorénavant.

Chateaudun-du-Rhumel, est située sur la nationale 5 à une soixantaine de kilomètres de Constantine. C'est une bourgade riche en vestiges préhistoriques datant de plus de 15.000 ans, également réputée pour ses sources d'eaux thermales. Celles-ci accueillait autrefois de nombreux curistes qui hélas, en raison des événements actuels ont déserté les lieux. Faute de temps, je n'aurai pas la possibilité d'apprécier les bienfaits de ses bains.

À peine arrivés, les hommes s'activent pour installer notre village de toile et organiser la vie sous la tente. Pour Rahima et moi les joies du camping sont parties remises : l'autorité militaire met à la disposition de nos charmantes personnes, une chambre dans l'un de ses bâtiments.

Lors de notre premier contact avec la population, l'évidence s'impose. Ici il n'y a pas deux, mais trois communautés. L'une, européenne, partagée en deux clans qui s'ignorent avec mépris, et se toisent avec dédain, pour des raisons qui leur sont personnelles. À l'origine de simples querelles de clocher. L'autre, la musulmane, vit en parallèle et suit sa propre route. Nos contacts avec les femmes musulmanes sont relativement faciles et satisfaisants. Nous réussissons au cours de notre séjour à régler quelques problèmes épineux, concernant les malades et l'hygiène des enfants.

Partout les tracasseries et les raisons du mal vivre sont semblables : il faut s'acharner à les résoudre le mieux possible. Après de longues palabres, et des trésors de diplomatie, nous réussissons à réunir les deux clans européens et leur parlons de l'avenir de la localité perturbée par leur mésentente. Espérons qu'après notre départ, ils auront la sagesse de poursuivre le dialogue amorcé. Il y va de leur bien : l'indifférence ou le mépris de l'autre stérilise l'avenir stérile et bloque toute évolution.

Après près d'un mois de nomadisation, nous quittons les lieux. Je suis un peu frustrée : une tâche à demi réalisée laisse toujours un goût amer, et quelques regrets, même si ce demi-échec ne nous est pas imputable. Retour à la base, le temps de remettre le matériel en état, de compléter ce qui nous manque, de prévoir et d'organiser le prochain déplacement. La destination n'est pas encore dévoilée. Rahima, un peu déçue par la vie de nomade manifeste le désir de retourner oeuvrer dans son infirmerie. Elle souhaite dormir confortablement dans son lit et retrouver les plaisirs de la ville.

* * * *

Juillet – Août 1960. La C.D.P.3. établit son camp à Collo. Un petit port de pêche connu depuis l'antiquité, colonisé tour à tour par les Phéniciens, les Numides et les Romains. Une magnifique presqu'île de la côte Est-Constantinoise, avec la baie des Jeunes Filles, protégée d'un côté par le djebel Goufi. Un site de rêve, enchanteur ! Une mer turquoise, limpide, chaude à souhait qui incite davantage au farniente qu'au travail. Et pour terminer ce tableau idyllique, nous installons notre camp de toile au beau milieu de la magnifique plage de sable fin.

Toubiba

Quelques jours avant notre départ, Nadia me rejoint. C'est une jeune musulmane avec une expérience en S.A.U. digne d'éloges. Elle vient d'obtenir sa mutation, car son fiancé, un jeune sous-lieutenant, vient d'être tué dans une embuscade près de son lieu de travail. Pour apaiser son chagrin, elle éprouve le besoin de changer d'horizon. Elle courageuse et, c'est la meilleure des thérapies, s'investit dans une nouvelle activité. Elle et moi allons devenir beaucoup plus que des collègues de travail. Nous sommes unis par une amitié solide, une entente parfaite. Notre compétence, notre bonne humeur et nos caractères serviables nous tiennent de passeport dans cet univers exclusivement masculin.

Lors de notre départ, début juillet, nous imaginions dans notre naïveté que nous nous installions en bord de mer pour avoir un peu d'air et atténuer les effets de ces deux mois les plus chauds de l'année. Nous découvrons un décor remarquable. Mais notre installation et notre séjour n'auront rien de commun avec le club Méditerranée. En effet, une mission particulière nous attend ici. Un peu surprenante, mais pas impossible.

La *C.D.P.3* se doit de s'adapter à toutes les demandes, aux situations les plus diverses. Au sein de cette unité, pas de possibilité de s'encroûter dans la monotonie. Notre nouveau programme : recenser avec précision la population de la ville de Collo. Au regard de l'étendue de la vie, ce n'est pas une mince affaire. Avant de commencer, pendant plusieurs jours, nous nous penchons attentivement sur le plan de la ville. Celui-ci est assez ancien et comme toutes les villes de ce pays, il manque de précision. En effet, les maisons ont été bâties un peu de bric et de broc, selon le bon vouloir de chacun. Les rues ici s'apparentent plutôt à des ruelles. Elles sont rarement en ligne droite, et s'enroulent les unes autour des autres en escargot. Il y a toujours une impasse inattendue, une maison à découvrir dans un recoin.

Nous cherchons à établir un quadrillage de la ville méthodique et rigoureux où rien ne sera laissé au hasard. A priori, cela paraît simple et banal, mais demande dès le départ beaucoup de minutie et de précisions. Pendant que nous préparons nos futures interventions, nos camions, munis de haut-parleurs, sillonnent la ville. Les habitants sont informés de notre passage, du but de notre visite, en fait un simple recensement administratif. Comme les faux bruits courent toujours plus vite que les vrais, il est inutile d'affoler la population inutilement.

Au jour dit, Nadia et moi-même qui formons équipe, sommes à pied d'œuvre. Nous avons en mains le plan du quartier à recenser dans la journée, ainsi que les questionnaires établis par l'administration. Il faut cocher les cases correspondantes aux questions posées. A priori un travail simple. Nous commençons par le commencement d'une rue et visitons successivement chaque maison. La progression est lente. En effet, chaque habitation n'abrite qu'une seule famille, mais souvent composée de plusieurs ménages. Ceux-ci additionnés les uns aux autres représentent beaucoup de monde. En sortant, nous marquons notre passage d'un signe distinctif sur la porte : il ne faut pas revenir par erreur une seconde fois. Dans ces rues de conception uniformes, rien ne ressemble plus à une maison, qu'une autre maison.

Nous sommes très bien accueillies : deux jeunes femmes pénétrant dans une cellule familiale attirent immédiatement toute la gent féminine musulmane. Celle-ci

n'allant que très rarement à l'extérieur, est ravie de notre venue chez elle. S'instaurent très vite de longs échanges ponctués de joyeux éclats de rire. Bien entendu il nous est impossible de refuser le traditionnel kaoua si gentiment offert. C'est une règle de l'hospitalité. Mais attention, si vous l'acceptez ici vous ne devez pas le décliner dans la maison suivante. Votre refus ne serait pas compris. D'une maison à l'autre, les nouvelles galopent plus vite que le téléphone. Au cours de mes visites dans les villages, j'ai toujours été accueillie chaleureusement par les femmes. Elles étaient heureuses de ma présence, et souhaitaient la prolonger à l'infini. La difficulté n'a jamais été d'entrer, mais de sortir.

Après deux à trois jours de ce régime, je commence à être passablement énervée, à perdre le sommeil. J'ai l'estomac chaviré. Un jour, je tente d'expliquer les raisons de mon refus à une vieille Fatma. Cette dernière comprend mon embarras part chercher une fiole contenant de l'eau de fleur d'oranger. Elle en met d'office quelques gouttes dans ma tasse, et m'explique que c'est un remède efficace à mes maux. Au goût, c'est délicieux et, je dois le reconnaître, atténue les effets de la caféine. En somme, l'équation est simple et facile à comprendre : d'un côté un excitant, de l'autre un calmant. Savamment dosé, le breuvage devient consommable et supportable.

Une population aussi dense n'est déjà pas chose facile à comptabiliser. Mais si de surcroît vous vous trouvez en présence d'un homme ayant eu, ou ayant encore plusieurs épouses cela devient un véritable casse-tête chinois. En effet chacune d'elles, peut avoir mis monde plusieurs enfants parfois ensemble la même année. Il faut un certain temps pour s'y retrouver avec une telle famille. Il faut de la patience et c'est possible. Collo est en effet une ville où l'administration a accompli par le passé un travail remarquable : la plupart des habitants sont en possession de papiers concernant leurs familles.

Toutefois, mon étonnement est à son comble, lorsqu'un homme nous annonce, preuve à l'appui avec des papiers parfaitement en règle, qu'il est l'heureux père de cinquante-huit enfants vivants !.. Tout fier de lui, pour le prouver, il fait défiler en rang d'oignons les enfants de sa nombreuse progéniture encore sous son toit. Les plus âgés ont pris leur envol. Ceux qu'il nous présente sont assez nombreux pour occuper une salle de classe au complet.

Cette une mission est à la fois agréable et épuisante. La rencontre avec toutes ces familles nous conduit bien souvent à régler une foule d'autres problèmes que le recensement : selon nos compétences nous nous efforçons d'y apporter une dans la mesure du possible.

La journée terminée, de retour à notre tente, Nadia et moi n'avons qu'une hâte : enfiler nos maillots de bain et courir vers l'onde tentatrice. La fatigue se dissout dans cette mer chaude et apaisante. Quel vrai délice de se baigner dans ce site enchanteur qui fait oublier l'insécurité du moment !

Deux mois plus tard, notre mission terminée, nous replions nos tentes et prenons le chemin du retour vers le camp de base à Constantine. Nous prenons un peu de repos après ces deux mois de travail intense et ininterrompu sans aucun jour de repos. Sans jour de fête ou dimanche à notre calendrier. Après cette activité

Toubiba

intense, la suite ressemble à de la routine : prévoir la nouvelle mission, réorganiser notre matériel puis repartir, en imaginant, il n'est pas interdit de rêver, que celle-ci pourrait nous ramener au bord de la mer !...

★ ★ ★ ★

Le 6 septembre 1960, un journal publie une « Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie ». Il s'agit d'un appel à l'insoumission qui veut soutenir le réseau Janson dont les auteurs vont passer en justice. Cet appel connu sous le nom de « Manifeste des 121 » est repris par la presse et la radio.

Ce genre de déclaration me fait bondir. Combien de ces 121, sont venus ici passer quelques heures voir ce que font au peuple algérien ceux qui s'en réclament ? Ici traverser la rue représente un risque permanent : la bombe ou la grenade qui explose au hasard ne sélectionne pas ses victimes selon des critères de peau, de religion ou d'opinions. Trop souvent la mort n'atteint que des innocents.

Vous a-t-on entendu ces intellectuels s'insurger contre les bombes qui déchiquettent des innocents dans les villes ou les campagnes ?

Pendant que vous tenez vos beaux discours, et signez vos pétitions en choisissant votre camp, sachez qu'ici combattants et combattus finissent ensevelis ensemble. Je ne suis pas certaine que toutes les innocentes victimes allongées côte à côte, ne soient finalement pas plus nombreuses que l'ensemble des soldats morts les armes à la main dans les deux camps.

Triste époque que la nôtre, où le monde entier est toujours à l'écoute de beaux parleurs, prêts à tout, y compris à tuer sciemment des innocents pour assouvir leur ambition, leur soif de dominer. Avec de tels agissements pour prendre le pouvoir, comment s'étonner qu'avec le temps, celui-ci se transforme en dictature. Et tous ces naïfs qui croient en leur sincérité et les acclament les yeux bandés.

3.2. Avec la C.D.P.3 : Jemmapes, Oued-Zenati,

Octobre est une saison nettement moins chaude, la température devient plus supportable. La C.D.P.3, reprend la route, direction Jemmapes, nom en l'honneur d'une célèbre victoire de Dumouriez sur les Autrichiens. Une localité au relief verdoyant, sertie de petits villages aux noms attrayants, Auribeau, Lannoy, Bayard entre autres. Jemmapes est située à environ une quarantaine de kilomètres de Philippeville. Il n'est plus question de rêver de baignade : la mer est un peu trop éloignée.

Cette fois notre travail est différent, pas de recensement en perspective ouf !..., Nous reprenons le contact avec la population. C'est pour nous, une activité plus courante. En supplément du programme habituel, s'ajoute l'organisation de deux stages de formation, l'un à l'intention des cadres administratifs du secteur, élus, instituteurs, infirmiers etc., le second à l'intention des harkis et de leurs familles. L'objectif est de faciliter le mieux vivre ensemble, en plus grande harmonie, en mettant tous nos moyens et notre expérience à leur disposition. Il faut si peu de choses pour mieux se comprendre, parfois simplement se parler.

Première difficulté : établir un calendrier, pour réunir tout le monde sans trop perturber le travail de chacun. Avec les instituteurs, nous élaborons un programme éducatif basé sur l'hygiène : il faut sensibiliser les enfants sur ce sujet important, et tenter de barrer la route aux éventuelles épidémies. Préalablement, les femmes de l'équipe, c'est-à-dire Nadia et moi, potassons bien le sujet. Nous faisons réaliser par notre artiste peintre maison (dans cette compagnie on trouve tous les talents) un grand panneau représentant une rose des vents très colorée. Au centre l'inscription : « *La Propreté source de Vie* ». Au nord, par définition le point le plus élevé, il est écrit « *l'écolier le plus propre* ». L'est et l'ouest deviennent « *L'écolier propre* ». Au sud, le point le plus bas, « *L'écolier qui doit faire un effort* ». Nous nous rendons à leur école, et expliquons aux enfants très attentifs les bienfaits de l'hygiène. Nous leur détaillons notre projet, car nous souhaitons les associer : ils participeront ainsi mieux.

Nous avons l'intention de leur rendre visite tous les deux jours et de faire une inspection. Le plus propre verrait son nom inscrit en haut du tableau, et ainsi de suite pour les autres. Après nous être assurées qu'ils avaient compris, nous distribuons à chacun d'entre eux un morceau de savon. Car s'il leur est demandé de faire un effort, encore faut-il leur en donner les moyens. C'est essentiel.

Tous les deux jours, nous venons le matin à l'école. Nous ne jouons pas les cerbères. L'inspection se déroule avec le sourire et dans la bonne humeur. À notre grande satisfaction, nous constatons que la leçon est bien comprise. Mustapha n'est pas peu fier d'être le premier à voir son nom figurer en haut du tableau, les regards d'envies des autres nous font comprendre que sa place risque dans les prochains jours d'être mise en péril. Le dernier est un peu déçu, mais cela stimule son envie de faire un effort pour améliorer son score.

Au début, l'inspection se limite aux visages ainsi qu'aux mains, mais au fur et à mesure nous découvrons avec satisfaction des cous et des pieds propres. Rien ne se fait en un seul jour, mais petit à petit et sans contrainte chacun d'eux redouble d'efforts simplement pour le plaisir ou l'orgueil de voir son nom figurer au tableau d'honneur.

Deux soirs par semaine, en fin de journée, nous embarquons le matériel cinématographique et nous partons pour l'un ou l'autre des douars environnants, offrir à la population une séance de cinéma, c'est un peu de gaieté dans un environnement souvent austère. Nos films traitent de sujets amusants, distrayants. Cette attraction remporte chaque fois un immense succès.

À l'arrivée, notre écran est installé non contre un mur comme on pourrait le croire, mais sur des supports métalliques au centre de la place publique. Ceci a son importance. Un camion muni d'un haut-parleur fait auparavant le tour de la localité afin d'informer, puis d'inviter la population à cette séance de cinéma gratuite. Petit à petit les enfants arrivent, viennent ensuite les hommes qui prennent place derrière eux. Ici pas de fauteuils moelleux, chacun s'installe à même le sol. Ce n'est certes pas le grand confort, mais en contrepartie, le grand air enrobe chacun de la douce fraîcheur du soir.

Toubiba

Enfin, ensemble nous attendons patiemment que la nuit nous enveloppe de son voile ténébreux, car il n'existe pas d'interrupteur imposant au ciel l'obscurité à la demande. A l'arrivée de la pénombre, les femmes arrivent, en catimini, par groupes familiaux et s'installent de l'autre côté de l'écran, à l'écart des hommes. En début de projection, leurs rires parviennent jusqu'à nous, bien qu'elles soient assises derrière l'écran et de ce fait voient le déroulement du film à l'envers. Qu'importe !.. Leur plaisir est réel même si Charlie Chaplin doit leur paraître un peu plus gauche, Laurel et Hardy plus maladroits. Cela ne gâche pas leur plaisir pour autant. Cette ségrégation de fait cependant me chagrine énormément. Pourquoi faut-il que, dans ce pays, les femmes aient toujours la mauvaise part des choses.

Durant ces trois derniers jours, nous participons au stage réunissant les harkis de la région. Certains viennent accompagnés de leur épouse. Leur présence nous touche beaucoup. Nous constatons dans nos échanges qu'elles souhaitent avoir dorénavant une véritable vie de couple. Trois jours à vivre ensemble permettent de mieux se comprendre, de mieux se connaître. Le contact est beaucoup plus facile, le dialogue plus ouvert. Les repas pris en commun autorisent une familiarité bon enfant qui déride l'atmosphère. Ainsi, nous apprenons leurs souhaits, leurs espoirs, mais également leurs difficultés, pour eux-mêmes ou pour leurs familles.

C'est à Nadia et moi-même qu'incombe d'aborder l'épineux problème de la femme musulmane dans la société actuelle. Notre équipe composée d'une Métropolitaine et d'une Musulmane facilite et autorise l'entrée en matière de cette conversation. Au cours de ce débat, certains d'entre eux, hommes ou femmes posent des questions délicates ou donnent des réponses pertinentes. Notre ambition n'est pas d'adopter une position arbitraire sur tel ou tel sujet, ni de vouloir bousculer leur croyance, mais de débattre pour seulement les comprendre et leur permettre d'imaginer leur avenir.

Certains d'entre eux admettent volontiers la nécessité d'une évolution, dans l'intérêt de tous. Celle-ci doit se faire lentement pour ne pas aller à l'encontre de leur religion. Il convient simplement d'aborder l'avenir avec prudence et sérénité. Que la femme trouve sa place dans la société de demain, ils en acceptent le principe. Ils regrettent même que, pour certaines femmes, il soit trop tard. Ils reconnaissent que cela sera peut-être possible pour leurs filles. Mais demeure un point d'interrogation. S'il y a évolution, qui commencera le premier ? Le sujet déjà tabou à priori, devient insurmontable lorsque l'on y ajoute la tradition, ou l'interprétation de la religion que trop d'hommes adaptent à leur convenance.

Mon long séjour en Kabylie, où les femmes ne sont pas voilées, vont et viennent librement à l'intérieur de leurs douars, m'a permis de constater qu'elles ne sont pas dévoyées pour autant. La passivité ne résout rien. Je reste persuadée qu'un jour les femmes devront se battre pour conquérir leur liberté. À l'évidence, il faudra du temps, beaucoup de temps, la lutte sera longue et difficile.

Un pays ne peut évoluer, avec une moitié de sa population qui avance, tandis que l'autre moitié stagne et reste dans l'ignorance. Dans ces conditions, une moitié asservit l'autre. L'éducation des enfants passe logiquement par la mère, mais si cette dernière n'a aucune notion du monde au-delà de sa porte, comment peut-elle leur parler d'avenir, expliquer la différence qui existe entre la vie familiale à l'intérieur, et la

vie sociale à l'extérieur où il est indispensable de s'adapter. Ce n'est pas simplement un mur qui les sépare, mais une véritable forteresse. Chacun et chacune trouvent de bonnes raisons pour la maintenir ou l'abattre. Peut-être un jour, bâtiront-ils un avenir où chacun aura sa place, sans que l'un soit le dominateur de l'autre.

* * * *

Novembre nous apporte un avant-goût de l'hiver, le ciel ne nous demande pas notre avis pour régler son baromètre. C'est par un temps épouvantable, et une pluie glacée que nous prenons la route pour rejoindre notre nouvel objectif, Oued-Zenati, une bourgade située au sud-est de Constantine, dominée par la chaîne des Sellaoua. Paysage relativement plat, austère et pour le moment passablement boueux. Il fait si froid que le fourrier du camp nous a attribué une veste militaire matelassée. Sa conception n'est sans doute pas très esthétique, mais a au moins l'avantage de nous préserver du froid. À présent, on me confond avec les petits soldats. Prudente, avant le départ, j'ai également fait l'acquisition d'une confortable paire de bottes en caoutchouc. Ce n'est certes pas très élégant, mais permet d'avoir les pieds au sec au milieu de cette gadoue, où mettre un pied devant l'autre devient une épreuve épuisante.

À mon grand regret et au sien, Nadia me quitte. Elle a demandé à rejoindre son ancien poste. Elle veut être plus près de sa mère, dont la santé chancelante lui donne de vives inquiétudes. Elle va beaucoup me manquer. Au cours de toutes ces journées de travail faites de joies, de peines, de fatigues, nous avons tissé entre nous un lien d'amitié sincère et durable. Je sais que je la retrouverai avec beaucoup de plaisir lors de mes fréquents retours à Constantine, mais pour l'heure son absence laisse un grand vide. Salima la remplace. J'espère avoir avec elle le même lien affectif.

Notre arrivée est saluée avec plaisir et soulagement par les infirmiers militaires en place. Ils sont pleins de bonne volonté, mais sont littéralement submergés par le nombre de patients à traiter chaque jour. Notre présence va momentanément alléger leur tâche. Forts des succès obtenus précédemment, les après-midi, nous rééditerons dans les écoles notre opération sur le thème de l'hygiène. La formule a fait ses preuves.

Nous réussissons à réunir quelques femmes, même le papotage féminin est distrayant. Une idée en engendrant une autre, je confectionne un panneau destiné aux femmes. Celui-ci représente une Musulmane et une Métropolitaine se tenant par la main ayant pour thème *La Femme dans le Monde*. Il ne reste qu'à disposer tout autour de cette composition, des images découpées dans différents magazines représentant des femmes connues dans le monde entier pour leur savoir, leur action humanitaire ou leur qualité de cœur. Lors d'une réunion féminine, il suffira de les épinglez sur le tableau en expliquant les raisons de leur présence dans l'actualité. Il s'agit bien entendu de femmes à prendre pour exemple, à l'exclusion de celles qui défrayent les chroniques à scandale.

Notre première exposition remporte un succès total, d'autant que le sujet d'actualité du moment est le mariage du Shah d'Iran avec Farah Diba. Toutes sont au courant de ce merveilleux conte de fées. Voir les photos cependant permet à

Toubiba

l'imagination de galoper plus aisément vers le rêve, même vers un rêve inaccessible. Ma conclusion est simple : l'histoire du prince et de la bergère, fait toujours rêver le monde, et les femmes !.. Dans une chaumière comme dans une mechta !....

Pour maintenir le tableau dans l'actualité, il me faut feuilleter un grand nombre de magazines, trier, sélectionner et découper des images dignes d'exemples. Les femmes d'action constructive sont hélas peu valorisées face à la prolifération de starlettes par qui le scandale arrive. Pendant toute la durée de notre séjour, impossible cependant de décrocher les photos de mariage du Shah d'Iran et de Farah Diba. Le rêve est tenace.

Comme notre rôle est de prendre contact avec toutes les communautés, nous allons rendre visite aux épouses de gendarmes de la localité qui nous accueillent avec beaucoup de gentillesse. Nous constatons, à notre grande surprise qu'elles vivent pratiquement en vase clos à l'intérieur du périmètre de la gendarmerie. Leurs maris confrontés chaque jour aux événements souvent meurtriers, leur inculquent la peur de sortir, même dans l'environnement proche. Leur étonnement est à son comble en constatant que nous allons un peu partout. Certes le danger existe, il faut être vigilant, ne pas prendre de risques inutiles. Quoi qu'il en soit, se terrer dans un environnement de peur n'est pas une solution. Il faut vivre.

À l'occasion de notre présence, elles resserrent les liens entre elles et d'autres femmes musulmanes avec qui auparavant elles avaient des liens amicaux. La peur, la méfiance les obligeaient à rester cantonnées chacune dans leur domaine, tout en le regrettant sincèrement. C'était en définitive est un des objectifs des rebelles. Créer entre les deux communautés, un fossé qui avec le temps devient insurmontable. Notre dialogue contribue à les réunir à nouveau. Espérons qu'il y aura une suite après notre départ.

Toutes ces journées de rencontre où nous nous côtoyons créent des liens de sympathie. Aussi à l'évocation de la perspective de notre prochain départ, nous lisons la déception dans les yeux de nos nouvelles amies. Nous avons fait du bon travail : tout ce qui se bâtit avec courage, volonté et amitié laisse toujours une trace indélébile. La petite graine que nous avons semée, un jour se mettra à germer et à croître. Peu importe qui la récoltera, l'important est qu'elle grandisse.

3.3. Avec la C.D.P.3 : Un début d'année avec des catastrophes.

Les années s'écoulent inexorablement. Nous voilà déjà début 1961. Je suis toujours fidèle au poste et bien décidée à m'y maintenir. C'est toujours au moment le plus défavorable, lors de conditions climatiques désastreuses, que ce genre de catastrophe arrive. Un moment d'inattention, le geste malencontreux d'une femme ou d'un enfant qui bouscule le *kanoun*, et la mechta, faite de terre et de torchis de paille s'enflamme. Comme un malheur n'arrive jamais seul, le vent d'hiver qui souffle en rafale depuis quelques jours attise les flammes. Les mechtas étant toutes mitoyennes, rapidement c'est la totalité du douar qui est la proie des flammes. Pas de victime à déplorer, par contre il ne reste plus que des familles éplorées, devant un tas de cendres noires fumantes.

Aussitôt informée de ce sinistre, la compagnie au complet prend la route et arrive sur les lieux en tout début de matinée. L'incendie a eu lieu la veille en fin d'après-midi. Il n'y a plus qu'à constater l'étendue des dégâts : c'est un désastre. Il ne reste rien. Le néant. Les autorités en place ont réussi dans l'urgence tant bien que mal à mettre tous les sinistrés à l'abri des intempéries pour la nuit. En priorité les femmes et les enfants dans les bâtiments communaux et dans l'école. Les hommes dans les locaux administratifs. Quatre-vingt-cinq familles, hommes, femmes et enfants cela représente du monde. Lorsque nous arrivons sur les lieux du sinistre, là où encore hier, ils y avaient un toit pour eux et leurs familles, nous ne rencontrons que des hommes errants comme des ombres parmi les cendres encore fumantes. Ils sont à la recherche d'une casserole ou d'un quelconque objet en métal que l'incendie aurait épargné et qui pourrait s'avérer utile pour préparer les repas à venir.

Nous sommes trois, Salima, Sophie et moi. Sophie une jeune postulante en stage dans notre équipe arrivée tout droit de Tahiti, île paradisiaque, où son père est en poste. Elle trouve le changement de mode de vie radical. Devant l'ampleur du travail qui nous attend, ce n'est pas ce soir que Sophie nous donnera une leçon de tamouré, comme elle nous l'a promis.

En fin de matinée, avec les premiers camions de secours, arrivent des denrées de première urgence, ainsi qu'un stock de tentes de l'armée. Les militaires se mettent à la tâche sans délai pour édifier rapidement un village de toile, bientôt rejoint par les hommes du village, qui viennent spontanément proposer leur aide. Le temps presse, il faut s'armer de courage, s'activer à la tâche d'autant que le froid persiste et que le ciel reste menaçant. Tout doit être mis en place avant le crépuscule pour regrouper le mieux possible les familles.

C'est à nous qu'incombe la lourde responsabilité de l'intendance, distribuer du lait pour les tout-petits. Dans mon esprit, c'est une priorité absolue. Ensuite distribution de pain, de denrées diverses, d'eau potable. L'armée apporte de grandes norvégiennes contenant une mixture, mi-soupe mi-ragoût, c'est consistant, nutritif, et a surtout le mérite d'être chaud. Quelques femmes européennes du village viennent nous prêter main-forte. Une aide précieuse et une collaboration très appréciée collaboration pour servir tous ces repas. Une journée harassante pour tout le monde.

Nous sommes en partie satisfaites : la plupart des familles regroupées ont un abri pour cette nuit. Certaines d'entre elles ayant de très jeunes enfants continuent d'être hébergées dans les salles de classe jugées un peu plus confortables. Mon stock de couvertures et de vêtements est d'une utilité immédiate. Dans la soirée nous distribuons de nouveau un en-cas ainsi qu'une boisson chaude. À présent, chacun et chacune ne souhaite plus qu'une chose : un peu de repos, dormir, oublier l'espace d'une nuit le malheur qui les accable. La journée a été rude. Même si demeure présente l'immensité de la tâche à résoudre, aujourd'hui le cauchemar s'éloigne. L'une des femmes européennes de la localité qui nous a secondés au cours de cette longue et laborieuse journée nous propose gentiment le gîte pour la nuit. La perspective d'un bon lit douillet me fait fantasmer.

Le lendemain matin, nous sommes très tôt à pied d'œuvre : plusieurs familles souhaitent et peuvent être hébergées par des membres de leurs familles résidant dans des douars environnants. Il faut leur distribuer des subsides pour quelque

Toubiba

temps, ensuite organiser leur transport, prévoir un itinéraire de délestage. C'est un acheminement laborieux à mettre au point qui demande concertation et réflexion surtout en fonction de l'état boueux des pistes. Notre action n'est rien d'autre que ce que nous avons l'habitude de faire. Je finis par croire, que je suis plus apte à résoudre les situations extrêmes, que les banalités faciles, car ces dernières m'ennuient.

Un groupe d'hommes manifeste le désir de rester sur place pour rebâtir les habitations le plus rapidement possible. Leurs familles doivent retrouver rapidement leur foyer. Nous laissons donc en place quelques guitounes, pour leur procurer un abri pendant ce temps. Nous constatons avec satisfaction que quelques hommes des douars voisins sont venus apporter leur aide. C'est d'un grand réconfort pour ces familles durement éprouvées. Jour après jour c'est le nettoyage, la récupération de tout ce qui peut être sauvé. Les murs commencent à être édifiés. Tous ensemble, chacun soutenant l'autre, cette belle chaîne de solidarité permet de recréer un lieu de vie. L'odeur âcre de la cendre s'estompe peu à peu. Dans un avenir prochain, les familles reviendront s'installer dans leur nouveau foyer, le village revivra par la volonté de tous.

* * * *

Au cours de ce séjour, rien ne se déroulera selon le programme prévu. Trois semaines plus tard, ce sont les inondations qui nous menacent. Il pleut en abondance sans discontinuer. Le ciel déverse des cataractes d'eau. Le sol saturé rejette le trop-plein, et se transforme en borbier. Pour nous consoler, un sous-officier nous dit avec ironie, les caprices de dame nature ne semblant pas perturber sa bonne humeur.

- Ceci n'est rien, j'ai connu pire dans la jungle indochinoise, croyez-moi les rizières c'est autre chose.

Ce n'est pas une consolation pour nous. Nos bottes de caoutchouc nous gardent bien les pieds au sec, mais pas au chaud. Chaque pas demande un effort s'avère pénible et très fatiguant. Il nous faut extraire nos bottes de la gadoue. Celle-ci ne lâche son emprise qu'après avoir fait entendre un bruit de suction.

Les oueds en crue deviennent rapidement dangereux et dévalent les pentes en emportant tout sur leur passage. J'ai encore en mémoire le triste spectacle, auquel j'ai assisté lorsque j'étais en Kabylie. Celui d'une Jeep à bord de laquelle, ses occupants inconscients du danger voulaient franchir cet obstacle à tout prix, alors que l'eau traversait la piste en violentes cascades ils ont été emportés tels des fétus de paille. Les pistes sont également pleines de pièges menaçants, rongés par les pluies diluviennes. L'eau dissimule d'énormes trous invisibles. Il n'est pas rare de devoir stopper devant un glissement de terrain plus ou moins infranchissable.

C'est à ce moment choisi, que nous parvient un appel à l'aide, venant du poste situé à proximité d'un groupe de maisons, distant de nous d'une dizaine de kilomètres, où se trouvent deux familles dangereusement menacées, qu'il faut déplacer de toute urgence vers un point plus sécurisant. Rapidement, l'habitude aidant, nous faisons le plein de matériel d'urgence, couvertures, denrées, et hop nous prenons la route.

Après les premiers kilomètres, commencent les difficultés : un des deux camions s'enlise dans une gadoue dont le chauffeur, n'a pas évalué la profondeur. Il faut le sortir de ce borbier en faisant appel au treuil du second. Le premier doit ensuite treuiller le second. À tour de rôle, l'un est utile à l'autre. Finalement le temps de parcours de trois-quarts d'heure, est multiplié par près de quatre. Transis, épuisés, mais satisfaits d'avoir vaincu tous ces obstacles, en fin de matinée, nous touchons au but.

Ce genre de mission se répète fréquemment l'hiver, mais jamais à l'identique. Chaque mission soulève des problèmes hasardeux, et provoque des angoisses différentes. La nature nous réserve souvent des surprises inattendues. Il nous faut vite chercher une ou deux mechtas vides pour mettre tout ce monde à l'abri, ce qui n'est pas une mince affaire, mais devant la détresse souvent la solidarité se manifeste.

Faire un peu de feu pour réchauffer des êtres frigorifiés, distribuer des couvertures, prévoir le lait pour les bébés, s'occuper des vieillards, se débrouiller avec les moyens de bord pour proposer une soupe chaude (merci pour l'invention des sachets instantanés), aider, reconforter, pour avoir la récompense de voir un discret sourire apparaître sur les lèvres. Après pas mal d'efforts, une fois de plus le danger est écarté. Demain si le temps redevient plus clément, chacun retournera chez soi, la peur oubliée. Pour nous, il ne restera que la satisfaction du devoir accompli.

Depuis le retour mission terminée de la C.D.P.3 à Constantine, je loge au siège des *E.M.S.I.*, rue Casanova, ce lieu de passage et de stage, où un jeune appelé dont je tairai le nom - dessinateur humoristique connu en mal d'inspiration - utilise les murs de nos chambres pour les illustrer d'une fresque représentant avec beaucoup d'humour les péripéties de nos diverses activités. C'est le propre des artistes de rendre cocasses les situations difficiles.

Par contre, je suis surprise lors de mes sorties en ville, par le vent d'insécurité qui flotte à l'état latent dans les rues. Les attentats se multiplient, la pression sur la population s'accroît. La célèbre place de la Brèche perd sa joueuse animation, la foule vaque à ses occupations dans une atmosphère lourde et pesante, sur fond de menaces et d'exactions, puis rentre vite chez elle par mesure de sécurité. Ce peuple qui hier encore habituellement exubérant et volubile, est à présent silencieux, Les Européens et les musulmans se côtoient, se croisent sans échanger entre eux un regard. Leur attitude dépasse le stade de la méfiance, pour franchir le pas de l'ignorance.

Fait caractéristique, toutes les fenêtres des bars et des restaurants où il faisait jadis si bon de s'attarder, comportent des grilles, seule protection efficace pour se protéger d'un fou lançant une grenade à l'intérieur. Ce rempart métallique génère à la fois un sentiment de sécurité, et la désagréable sensation d'être en cage comme au zoo. Ici les animaux sauvages sont les humains.

En marchant dans la rue, il faut bien malgré tout assumer les besoins de la vie quotidienne, vivre et travailler, personne n'échappe à la psychose de l'attentat. J'apprends à marcher les sens aux aguets, attentive à mon environnement, un œil

Toubiba

devant, l'autre derrière. Je change souvent de trottoir, observe ceux qui me suivent. Une simple promenade devient éprouvante pour les nerfs. Finalement les sorties sont limitées au strict nécessaire.

Il y a quelques instants un homme a été froidement abattu sur la place du marché. Un musicien paraît-il, dont le talent était très apprécié de toutes les communautés constantinoise, le fait qu'il soit connu est une raison suffisante pour le condamner au silence. Un seul but : frapper les esprits, faire régner la peur et l'angoisse en édifiant un mur de haine entre les différentes origines. Même la musique n'adoucit plus les mœurs au milieu de cette folie meurtrière.

Chacun observe stoïquement, le ballet permanent des ambulances et voitures de police. Le bruit strident des sirènes supplée les chants joyeux de jadis. Au hasard d'un trottoir, chacun contourne une forme humaine étendue sur le sol, sur lequel a été hâtivement jetée une couverture, pour tenter de cacher cette réalité désespérante. Une ambulance arrive, la ramasse et la fait disparaître. Les passants occupent à nouveau le terrain, la vie reprend son cours. Ici la mort est devenue une banalité affligeante, aujourd'hui c'est lui, demain ce sera peut-être moi !.. la vie est devenue une cruelle incertitude.

3.4. Le soviet des appelés. La mort de Nadia. Une nouvelle mission dans les Aurès.

Ce mois d'avril 1961 est très beau, la température redevient douce, la nature se réveille après ce long et triste hiver. Hélas, il n'en est pas de même en ce qui concerne la situation : le climat continue de se dégrader, à s'alourdir. Chaque jour d'angoissants pressentiments deviennent réalité.

L'histoire est dit-on, un éternel recommencement. Alger est à nouveau en pleine effervescence. Des événements viennent à nouveau d'enflammer la population. Quatre Généraux, ont pris le pouvoir et tentent dans un dernier sursaut de détresse d'inverser le cours de l'histoire de ce pays. Ils se trouvent sur le balcon du G.G rendu célèbre, quelques années auparavant, par la présence du général De Gaulle. Celui-ci était venu rassurer la population inquiète du devenir de l'Algérie. Il y avait prononcé au cours de son voyage le fameux « *Je vous ai compris* ». La foule algéroise a repris le chemin du forum où elle acclame à grands cris ses nouveaux héros.

Pendant les quelques jours de congé qui m'ont été accordés, je continue de monter presque chaque jour au camp Frey, (Constantine), afin de connaître la destination de notre prochain déplacement et éventuellement préparer notre prochain départ. Les événements d'Alger contaminent l'atmosphère du camp qui perd sa sérénité. Tous les transistors reprennent du service, certains captent Alger, d'autres Paris. Il règne un vent de panique ou de révolte. La radio continue de perturber les esprits. Des groupes de jeunes appelés se forment, discutent, s'agitent, prennent position, les uns pour Challe, les autres pour De Gaulle. Les discussions sont animées parfois même houleuses. Mais le plus grave se produit, lorsque les ordres venant de Paris, les incitent à la rébellion à l'encontre de leurs supérieurs.

Alors que je n'avais pratiquement jamais vu d'armes à la compagnie, je découvre avec stupéfaction, une poignée d'excités forts des ordres de rébellion transmis par le truchement des ondes, déambulant comme des cow-boys l'arme à l'épaule. Ils sont contents de jouer les petits chefs, donnent des ordres, prennent des décisions, dans une totale anarchie. C'est dément, on croit rêver.

Leur première décision. Mettre le Capitaine aux arrêts dans sa chambre, avec interdiction d'en sortir. Et pour faire respecter leur décision arbitraire, ils mettent un homme en arme devant sa porte, ce qui provoque une crise cardiaque à ce malheureux Capitaine qui vient de prendre le commandement de la compagnie. Devant cet embarras imprévu, ils autorisent toutefois la visite du médecin, mais pas plus. Leur générosité a des limites !.. Quant aux autres cadres de la compagnie, officiers et sous-officiers, ils sont assignés à résidence, dans un baraquement situé à l'extrémité du camp.

Ce jour-là, lors de ma visite au camp, il règne une réelle confusion, une pagaille indescriptible. Quelques jeunes meneurs se prennent pour des redresseurs de torts. Il paraît préférable de se tenir à l'écart de ces exaltés qui peuvent devenir dangereux : avec une arme à la main, un accident est si vite arrivé. Les autres appelés, devant cette anarchie, préfèrent rester dans leurs chambres à l'écart de cette effervescence. En déambulant à l'intérieur du camp, je croise un sous-officier, qui m'apprend que c'est toujours le même statu quo en ce qui les concerne. Il me confirme que le Capitaine est toujours dans sa chambre, malade sous bonne garde. Il leur est même impossible d'avoir des nouvelles sur son état. La sentinelle armée devant la porte interdit toute visite. Scandalisée par une telle attitude et ce manque total d'humanité, je décide d'aller rendre visite au « prisonnier ».

Devant sa porte, je me heurte à ce deuxième classe surexcité qui trouve un certain charme à cette mutinerie. Il a pris les choses en main, bien décidé à appliquer sa conception du commandement. Comme par hasard, ce dernier était connu à la compagnie où il importunait ses camarades de chambrée qu'il voulait convertir à ses idées révolutionnaires. Détenteur de la vérité, il voulait à tout prix l'imposer aux autres. Ce dernier, pistolet-mitrailleur à la hanche, me barre le passage.

- Où allez-vous ?...
- Je vais rendre visite au Capitaine.
- Vous ne passerez pas, le Capitaine est malade.
- Raison de plus, pour que j'aie le voir.

Et sans aucune autre forme de procès, je me retrouve, situation plutôt inconfortable et indigeste, le pistolet-mitrailleur pointé sur l'estomac par cet énergumène qui n'en maîtrise pas parfaitement le maniement. Il veut jouer Rambo mais n'en a pas l'étoffe.

- Avant je veux savoir, vous êtes pour Challe ?... ou pour De Gaulle ?... Vous comprenez ? Moi, mon père a voté, je veux faire respecter son vote !..

Une question dont je ne comprends pas la signification en raison de sa réputation. Alors le bravant du regard, contenant difficilement mon impatience et mon irritation, la colère à fleur de peau, bien décidée à ne pas laisser ce petit taré me dicter ma conduite, je le toise et ajoute d'un ton sec et sans appel.

- Et moi je vous dis... merde.

Toubiba

Enfin lui tournant le dos, je saisis la poignée de porte de la chambre et entre. Surpris par mon sang-froid, il reste sans réaction. A l'intérieur je trouve le Capitaine alité sans soins, dans un état lamentable. Personne n'avait osé braver l'imbécile de faction gardant l'entrée de la porte, pour seulement lui renouveler ses médicaments ou lui apporter un peu de bouillon. Ma révolte est à son comble. Je prends l'initiative et les dispositions pour que cela change.

Première urgence, renouveler ses médicaments, ensuite aller lui chercher un repas chaud. Je vais, je viens sous le regard réprobateur et médusé de la sentinelle domptée par mon audace, qui n'ose plus s'interposer. C'est la tactique des médiocres : s'incliner lorsqu'on les domine.

Après avoir côtoyé sur ma route tant de dangers, traité par le mépris, tous les risques encourus que j'avais dû surmonter, se retrouver menacée, mise en joue comme une ennemie par l'un des siens, laisse au cœur une amère blessure et un profond dégoût à l'encontre de ceux, qui par des paroles inconscientes permettent le déclenchement de telles extrémités. Bien à l'abri, en toute sécurité dans un confortable bureau à Paris, quel risque et quel danger de haranguer des jeunes appelés, déjà passablement perturbés par ce qu'ils vivent ici chaque jour, pour leur conseiller la révolte, la désobéissance ? Avant de tenir de tels propos, faut-il en mesurer les conséquences . C'est semer l'ivraie qui risque de contaminer l'avenir. C'est faire abstraction de ce qui fait la valeur de l'humain, le respect de la vie des autres.

Par contre, ce qui m'est apparu le plus cocasse dans cette suite d'événements tragiques, c'est l'énorme, le ridicule coup de *bluff* de ce ministre à la voix apeurée, demandant aux Parisiens de se rendre sur les pistes d'atterrissage de l'aéroport, afin de faire obstruction à l'arrivée des parachutistes venant envahir Paris. Information... désinformation... tout rime en ion... même attrape-couillon...!. Si l'on en juge par les applaudissements qui saluent chaque année le passage de ces valeureux soldats défilant fièrement le 14 juillet sur les Champs Élysées, il est vraisemblable qu'une partie de la gent féminine serait accourue pour les accueillir et les acclamer....Les héros et le prestige de l'uniforme ont toujours un énorme succès.

Le temps aidant, les esprits se calment, petit à petit la vie reprend son petit train-train habituel, les choses reprennent leur place, en apparence du moins. Les armes retrouvent le chemin de l'armurerie, le danger d'une manipulation accidentelle aux conséquences graves est enfin écarté.

Cependant, un certain malaise continue de planer, l'atmosphère est empoisonnée. Le Capitaine, de retour après son séjour à l'hôpital est convalescent. Les cadres errent dans le périmètre du camp l'air désabusé et ont perdu la foi en leur mission. Le sens de l'autorité a été humilié, le devoir ridiculisé, la valeur du mot honneur bafoué. Quant à la troupe, elle se montre silencieuse. Un moment maîtresse de la situation, elle reprend difficilement sa place. Certains peu fiers de ce qu'ils ont fait, les autres placides et honteux de ce qu'ils ont laissé faire par faiblesse. Après tous ces avatars, je ne crois pas que la *C.D.P.3.* puisse reprendre la route pour aller porter la bonne parole. Les bons apôtres ont perdu les raisons de croire en leur messie. Même Jésus a eu son Judas.



En attendant de connaître notre sort et de savoir à quelle sauce nous allons être mangées, je décide de prendre quelques jours de détente en métropole. Mon cumul de vacances est toujours disponible et inutilisé. N'ayant pu programmer ce voyage à l'avance, je ne peux choisir un confortable moyen de transport. C'est donc en Breguet deux-ports que je franchis la grande mare. Un voyage très inconfortable, avec une place près d'un hublot au pont inférieur et, lors de l'atterrissage, la désagréable sensation de voir l'avion se poser sur le ventre, ce qui instinctivement fait lever les pieds.

Paris, fin juin, resplendit d'un soleil généreux : les magnifiques monuments parisiens captent cette lumière et laissent découvrir leur beauté, les rues sont animées par des groupes de promeneurs insouciantes. Je meurs d'envie d'aller rejoindre. Je m'apprête à sortir en ville. Je veux simplement marcher dans les rues sans angoisse ni peur ; la vie est calme ici. Dans la pièce d'à côté une radio diffuse une musique douce qui est interrompue à heure fixe, pour émettre son habituel flash d'information. Souvent ce ne sont que de banals faits-divers ou un rappel des événements de la journée auquel je prête peu d'attention. A un moment le mot Algérie capte mon attention et me fait dresser l'oreille.



Nadia LASSANI

Constantine: Une jeune musulmane Nadia Lassani a été abattue ce matin, à bout portant en sortant de son domicile, alors qu'elle se rendait à son travail à l'infirmerie d'une S.A.U de la ville.

Je reste interloquée, abasourdie. Subitement plus rien ici n'a d'intérêt. À l'instant même, je ne souhaite qu'une chose : avoir la possibilité immédiate de me retrouver à Constantine. Le chagrin m'étreint le cœur. Un seul mot vient se substituer à toutes mes pensées : pourquoi ?... Nadia, celle avec qui j'avais partagé tant de choses, des joies, des peines, mais surtout une amitié sincère qui avait grandi avec le temps. Lors de notre dernière rencontre, juste avant mon départ pour Paris, il me revient en mémoire notre conversation : nous exprimions nos regrets de ne pas nous retrouver assez souvent pour partager ces moments de réelle amitié. Nous nous promettions d'y remédier à l'avenir, un avenir qui aujourd'hui s'efface et disparaît à jamais.

Ce crime, car on ne peut pas trouver un autre mot pour absoudre ce geste, aucune raison ne peut le justifier. Comme ne peut se justifier d'avoir arbitrairement le droit de vie et de mort sur un autre être humain, simplement pour l'unique raison d'imposer votre loi. Cette mort gratuite, je refuse de l'admettre parce Nadia n'avait pas de haine. Elle avait pour seul but d'aider les siens, pour seule arme, son cœur et son savoir. Est-ce une raison pour prononcer une condamnation à mort, pour sacrifier une jeune vie pleine d'espoir.

Dès mon retour j'en apprends davantage sur la mort de Nadia. Elle accomplit son ultime et dernier voyage vers le cimetière musulman de Constantine escortée par ses parents, son père, sa mère éplorée, accablée de douleur devant la dépouille de sa fille unique qui était sa raison de vivre. Le cortège était encadré par les *E.M.S.I.*,

Toubiba

ses camarades de travail revêtues de leurs simples blouses blanches. Ce fut, paraît-il, une cérémonie simple et émouvante. Elle, la petite civile, se vit attribué la reconnaissance de son sacrifice par une Citation à l'ordre du Corps d'Armée, *portant attribution de la croix de la valeur militaire à titre posthume.*

Les honneurs militaires lui furent rendus. Elle qui n'était qu'un petit soldat de la paix, la France lui devait bien ce dernier hommage. Le soir même de son inhumation, la terre ayant enseveli sa dépouille à jamais, la responsable des *E.M.S.I* se rend au cimetière pour lui rendre une dernière visite, accompagnée d'un chauffeur militaire en arme. Elle surprend un groupe d'hommes occupés à déterrer son cercueil. La présence du chauffeur les oblige à renoncer à leur macabre besogne. Quel mépris faut-il avoir pour l'être humain, quand après lui avoir pris la vie, on s'acharne sur son cadavre. Quand la haine est tellement puissante et destructive, qu'elle ne permet pas aux morts de reposer en paix.

Quelques mois plus tard, son assassin qui avait presque le même âge qu'elle, est arrêté et jugé. Lors du procès, il reconnaît les faits avec insolence et fierté. Il fait même l'apologie de son geste : le fait de travailler pour les autorités en place est condamnable. Avoir pour activité, faire le bien au service de ses semblables, ne peut en aucun cas être considéré comme une circonstance atténuante. Pour justifier la présence des hommes occupés à déterrer le cercueil, il affirme que sa dépouille jugée impure n'a pas sa place dans le cimetière musulman. Ils avaient l'intention d'aller jeter la dépouille au fond des gorges du Rhumel. Il ajoute également en fanfaronnant, que ses camarades avaient fait une seconde tentative huit jours plus tard, mais que l'odeur de putréfaction était si forte qu'ils avaient dû renoncer à leur macabre projet, selon ses dires !...

Beaucoup plus tard, des recherches furent entreprises pour retrouver la dépouille de Nadia, pour lui donner la sépulture qu'elle souhaitait et avait exprimée dans un testament retrouvé quelques mois après sa mort : son vœu était de reposer dans la terre de France. Les responsables de la nécropole n'ont jamais été en mesure de préciser l'endroit exact où elle repose. Si toutefois elle s'y trouve encore, ce dont je doute fort, vu l'acharnement manifesté précédemment. Mais l'important, est qu'elle reste vivante dans nos mémoires.

Après le décès de Nadia qui m'affecte beaucoup, quelques jours plus tard, à nouveau la malchance frappe l'une d'entre nous. La nouvelle de la brutale disparition de Colette Deliles rompt une fois de plus, la chaîne de l'amitié. Colette était venue effectuer un stage dans mon équipe lorsque j'étais en poste dans la vallée de la Soummam. C'était une jeune femme pleine de vie, gaie, courageuse, faisant son travail non par devoir, mais par goût de donner le meilleur d'elle-même. Une mort accidentelle qui, hélas, laisse deux jeunes orphelins à jamais privés de leur mère,

S'ajoutent à mes deux amies une liste qui hélas, ce qui est le plus affligeant, n'est pas close : *Christiane Guenon - Keira Djemilla Madani - M'Barka Keddassa - Saadia Chemal - Zoubida Moustapha - Zohra Nichani - Yamina Ouali - Germaine Kintzler...* C'est le sort qui nous est dévolu, notre avenir est aléatoire.

★ ★ ★ ★

Après les précédents événements d'Alger, grand chambardement. Dans le milieu militaire les mutations interviennent à la vitesse grand V. Les militaires jugés en haut lieu sympathisants, trop tièdes, ou simplement restés silencieux pendant le déroulement du putsch, sont remplacés par des militaires venant des états majors et réputés serviles, ou par des éléments ayant accompli la presque totalité de leur carrière dans divers bureaux ou services administratifs, en un mot déconnectés de ce qui se passe sur le terrain. Mon intuition ne me trompe pas, la C.D.P.3. n'est pas été dissoute, mais est mise au rebut. Elle stationne dorénavant à sa base du camp Frey à Constantine, et n'a pas d'autre occupation que le travail routinier de la troupe de chaque jour : le lever, la bouffe, le coucher. Terminés les déplacements, plus de projets de mission, c'est le grand désœuvrement.

L'inactivité me déprime. Je cherche donc une nouvelle affectation en espérant qu'en haut lieu l'on juge encore que notre mission soit encore justifiée. En attendant que celle-ci soit prise en considération, je m'occupe de-ci de-là en tentant de me rendre utile. Je reprends entre autres, les permanences dans les infirmeries des S.A.U de la ville. J'accomplis également, des missions particulières qui me sont confiées parce que je suis mobile grâce à Babette ma fidèle et indestructible 2Cv. C'est ainsi que l'on fait appel à mes services pour convoyer vers Kenchela deux jeunes enfants. Ceux-ci sortent de l'hôpital et retournent dans leurs familles. Trop contente de m'évader un peu de l'atmosphère déprimante de la ville et du corps d'armée, j'embarque mes deux convalescents. Je suis ravie de cette promenade imprévue, et prends la direction de Kenchela. Cette ancienne ville romaine de Mascula située au pied des Aurés-Nementcha, m'est totalement inconnue.

Je rends les enfants à leurs parents qui se confondent en remerciements. Comme il est formellement interdit de prendre la route à la nuit tombante, sécurité oblige, je suis dans l'impossibilité d'effectuer le retour le même jour. Je me rends donc au Q.G. pour demander l'hospitalité pour la nuit. Il y a pratiquement toujours une chambre de disponible pour ce genre de situation. Je suis aimablement accueillie le soir à la popote par le Colonel qui me fait part, à ma grande stupéfaction, de son estime et de son admiration pour le travail des E.M.S.I. Un compliment est toujours agréable à entendre, surtout venant d'un connaisseur, et me confit-il.

- J'ai déjà une E.M.S.I. en poste ici même qui accomplit un excellent travail, mais je souhaiterais en obtenir une seconde dans mon secteur. J'ai en plein milieu des Aurés-Nementcha à Bou-Hamama, un regroupement important de population. Mis à part, le médecin, et le personnel des infirmeries militaires lorsqu'ils sont disponibles, je n'ai personne pour s'occuper des femmes et des enfants. À chacune de mes demandes, je n'obtiens que cette réponse : « Qui voudriez-vous, qui accepte d'aller dans un guépier pareil ?... »

C'est alors que, sans même réfléchir, ma réponse fuse :

- Moi Colonel, si vous parvenez à convaincre la direction des E.M.S.I pour qu'elle accepte ma mutation. Mais, pour ne rien vous cacher, après avoir vécu les aventures de ces derniers mois, je pense que ma direction préfère me laisser moisir dans une inactivité déprimante où je me morfonds dans une besogne décourageante.

Il me revient alors en mémoire, un article paru sur la région des Aurés-Nementcha et de Bou-Hamama. Un correspondant de presse, en mal de copie, l'avait désignée comme le Dien-Bien-Phu algérien, en raison de la topographie et du relief du terrain. Péchant par orgueil, j'imagine ce site à ma mesure. Ce n'est certainement

Toubiba

pas un lieu de villégiature de tous repos, mais les difficultés ne m'ont jamais fait peur. Si le travail est difficile, il doit être nécessaire. Dès mon retour, je fais acte de candidature auprès de ma direction qui l'accueille fraîchement. Je m'entête et avec l'appui du colonel de Kenchela, finalement, j'obtiens gain de cause.

Babette gavée à ras bord d'un stock de médicaments et denrées divers, qui dormaient inutilisés au fond d'un garage de l'intendance et sur lesquels sans vergogne, je me suis empressée de faire main basse. Quinze jours plus tard, je prends la direction des Aurès-Nementcha.

Les Aurès-Nementcha, les gorges de M'chounèche, des murailles déchiquetées, des vallons mystérieux d'une beauté inimaginable, le majestueux Chélia, hélas inaccessibles, les événements nous interdisent de contempler toutes ces beautés. Après l'un des reliefs du contrefort des Aurès, Bou-Hamama, une appellation qui manque de poésie pour désigner ce site. Le poste militaire est situé au centre de ce qui n'est rien d'autre qu'une immense cuvette nue, au fond aride et sec, encerclée d'une immense forêt d'arbres verts touffus. Une topographie qui rend bien réelle et palpable cette impression d'insécurité : les lieux paraissent être environnés d'un ennemi invisible, qui observe le moindre de vos gestes en permanence. Le plus surprenant, à première vue : cette tour de guet édifiée au beau milieu du poste, juchée sur de grands pilotis, vêtue de tôle ondulée. Son style de construction mélangée rappelle tout à la fois la tour de guet du poste militaire indochinois et les postes d'alimentation en eau jalonnant les voies de chemin de fer du far-west. Une idée née de la nostalgie de l'un ou de l'autre ou peut-être un mélange des deux.

À proximité du camp, agglutiné dans une forme compacte, un énorme regroupement de population *Chaouïa*. Ses effectifs résultent du transfert de quatre villages, auparavant dispersés au milieu de cette zone environnante des Aurès, classée particulièrement dangereuse. Une densité d'âmes énorme au mètre carré, où dans la journée tout le monde se côtoie sans problème apparent. La nuit venue civils et militaires rentrent chacun chez eux. La nuit recouvre les uns d'un silence lourd et pesant, les autres d'une tension exacerbée.

Mon travail ici n'est pas spectaculaire, mais épuisant : les journées sont interminables, le cortège de miséreux paraît sans fin. Travail à l'infirmerie aux côtés du toubib qui s'en remet entièrement à moi pour appliquer sa thérapie. Pour ce faire, il me faut être présente sept jours sur sept, avec en plus les visites dans les habitations pour tenter de résoudre la prolifération de problèmes que cet état de choses occasionne. J'ai de nouveau, la nette impression de m'acharner à vider un gigantesque bassin d'eau avec une passoire, un geste dérisoire devant l'ampleur du problème.

Le quinze août est un jour férié. Ailleurs !.. Ici c'est un jour comme les autres. La journée a été bien remplie, la saison chaude nous apporte son lot d'enfants atteints de diarrhées ou déshydratés. L'interminable défilé de mères aux seins taris venant quémander un peu de lait pour leurs bébés. Comment rester insensible devant une pareille détresse. Le dernier malade parti, alors que nous mettons un peu d'ordre dans l'infirmerie, nous apercevons, dans le lointain venant de la limite de la plaine, un nuage de poussière qui avance vers nous. Au fur et à mesure de son approche, nous distinguons un groupe de personnes poussant une carriole. Quelques

minutes plus tard, tout ce petit monde fait halte devant notre porte. Nous découvrons alors, couché dans le fond de la carriole, un vieillard tellement squelettique qu'il en est effrayant. Totalement inerte, indifférent à la cacophonie de toutes ces voix qui tentent de nous expliquer la raison de leur présence ici. Inutile d'ailleurs, un simple coup d'œil sur le patient suffit pour comprendre.

Le docteur examine le malade. En un regard, il me fait comprendre qu'il est plus que sceptique sur la possibilité d'une éventuelle guérison. Il est toubib, pas faiseur de miracle. Toutefois, le rôle d'un docteur est de tout tenter, même l'impossible. Il met le patient dans l'immédiat sous perfusion. Tous les accompagnateurs sont assis par terre en rond autour de nous et observent silencieusement notre activité. Hélas, une heure plus tard, malgré notre bonne volonté, le malade trépassé. Après un moment de silence, devant la réalité des choses, les accompagnateurs s'agitent de nouveau. Sans nous tenir rigueur de notre échec, ils s'inclinent devant la fatalité et récupèrent leur cadavre en silence. Après l'avoir placé à nouveau sur la carriole, ils prennent le chemin du retour. Nous observons leur départ avec découragement, quand subitement le toubib m'interpelle.

- Miss, courez vite récupérer l'aiguille de la perfusion qu'il a dans le bras. Nous en manquons. On ne peut se permettre le luxe d'en égarer une seule.

Je m'empresse de rattraper en courant le cortège pour récupérer le précieux matériel et jette un dernier regard empreint de tristesse vers le groupe qui s'éloigne dans le lointain. Une vie que l'on ne peut sauver, est toujours un constat d'échec, laissant au cœur une amère déception.

3.5. Avec la C.D.P.3 : la tornade et les soins particuliers d'un appelé pour babette.

S'offrir une angine en plein été, est une chose plutôt inattendue, non prévue au programme. Avec 39° de fièvre, mon microbe est bien au chaud à l'intérieur comme à l'extérieur. Il peut évoluer, me tourmenter en toute sécurité, et se développer sournoisement contre mon gré. Ordre formel du toubib d'un air narquois à la malade du jour: rester au lit, avaler ses remèdes et faire preuve de résignation.

Je loge dans un bâtiment, pompeusement baptisé Le Chalet. En fait, une bâtisse cubique édifiée en parpaings à l'état brut, divisée en quatre chambres. Je dirais plutôt en quatre cellules, dont l'accès se fait par un petit couloir central, le tout coiffé d'un toit en tôle ondulée faisant office de calorifère l'été, et de réfrigérateur l'hiver. Il ne m'a pas été possible d'inverser cet ordre de chose pour rendre ces logements plus confortables. L'une des pièces m'est attribuée. Les autres servent de chambres aux éventuels hôtes de passage.

N'ayant rien d'autre à faire que de prendre mon mal en patience et de suivre à la lettre le précieux conseil du spécialiste médical, j'admire la nature de ma petite fenêtre située face au sud. Tout à coup, j'aperçois, dans le lointain, une chose étonnante. Une spirale ocre qui semble relier le ciel et la terre, se dirige vers nous à une vitesse incroyable et prend de plus en plus de volume au fur et à mesure de son approche en tourbillonnant sur elle-même à un rythme infernal. Je réalise subitement que cette anomalie de la nature n'est rien d'autre qu'une tornade, qui nous arrive directement dessus. Dans un fracas étourdissant, elle bouscule tout sur son passage. Je n'ai plus de toit au dessus de la tête. Comme dans un conte oriental connu, celui-

Toubiba

ci s'est métamorphosé en tapis volant. Ce soir, je n'aurai qu'à lever les yeux vers le ciel pour avoir la tête près des étoiles, et faire des rêves scintillants.

Le calme revenu il ne reste plus qu'à évaluer les dégâts, retrousser les manches et remettre de l'ordre un peu partout. Cette tornade perturbe nos habitudes, et amène un surcroît de travail auquel il faut faire face de toute urgence. Quant au toit, plus de traces ! Il vogue peut-être vers un pays de cocagne, où il rejoint Aladin et faire apprécier les contes des mille et une nuit !...

* * * *

Appelez cela comme vous voulez, la chance, la présence de mon ange gardien !.. (Celui-ci, malgré mes très nombreuses incartades, ne se décourage pas et veille sur moi) ou tout simplement la baraka pour adopter le langage ou la philosophie du pays. Quoi qu'il en soit, tout cela doit être réuni au-dessus de ma tête la semaine dernière, pour m'assurer une protection efficace.

Alors que trop souvent je tente le diable à faire le trajet seule avec ma Babette, allant chercher des denrées et des médicaments à Kenchela, ce jour-là, j'ai la sagesse de m'incorporer à un convoi allant dans ma direction. À vrai dire, je ne connais pas encore parfaitement bien la topographie de la région, celle-ci est classée opérationnelle, donc par définition dangereuse. Pressentiment ou pas, à mi-parcours, m'arrive l'inattendu, l'imprévisible...la panne !. Bien que je sois immédiatement secourue, aidée, rétrospectivement la peur me saisit. Que serai-je devenue, seule, sur la piste au milieu de cette région particulièrement hostile et dangereuse. En pareil, cas je maudis toujours mon intrépidité...après !.. Ma frêle Babette a bien triste allure alors qu'elle parvient au garage de l'*E.R.M.* du coin, tractée par un *G.M.C.*

Quelques jours plus tard, lorsque me parvient le *T.O* du garage m'informant que ma 2 Cv est réparée et à ma disposition, je suis plutôt contente. Je suis cependant priée de me présenter à l'Officier responsable du garage, avant de réceptionner ma voiture. D'entrée, le Capitaine, m'interroge :

- Mademoiselle, votre véhicule est réparé. Vous pouvez la prendre. Mais auparavant, je dois vous poser une question. À quel garage, vous êtes-vous adressée peu de temps avant votre panne ?

- Capitaine, pourquoi cette question ?..

- Parce que la personne qui a tripoté votre voiture est, soit un incapable, il faut en ce cas le mettre hors d'état de nuire à l'avenir, soit un assassin en puissance et il faut le juger. Certaines pièces précises de votre moteur avaient été trafiquées, et vous savez comme moi, qu'ici une panne en pleine nature, c'est dans la plupart des cas une condamnation à mort. J'ignore pourquoi, mais quelqu'un vous en veut, et souhaite votre mort.

Abasourdie par cette révélation difficile à admettre, je réponds de façon évasive en toute ignorance. Toutefois, cette révélation me perturbe. En réfléchissant, certains souvenirs me reviennent à l'esprit. Après les événements d'Alger, j'avais bravé ce militaire surexcité armé d'un *P.M. en* faction devant la chambre du Capitaine dont il voulait m'interdire l'entrée. De retour dans sa chambrée, ce dernier, rendu furieux d'avoir perdu la face, avait laissé éclater sa rage, et proféré devant ses camarades de graves menaces à mon encontre :

Chapitre 3 Avec la C.D.P.3. dans le Constantinois. Janv 1960 à Sep 1961.

- Rendez - vous compte, elle a osé me dire merde. Mais je me vengerai, je l'aurai, je lui bousillerais sa voiture, et elle avec.

Ces propos, à l'époque, m'avaient été rapportés par l'un de ses camarades de chambre. Je n'y avais pas attaché une importance particulière et les avais mis sur le compte de l'exaltation du moment. Mon interlocuteur, avait même complété ses dires en ajoutant :

- Faites attention à vous, c'est un exalté. Même nous dans la chambrée on se méfie de ses réactions violentes.

Cette histoire du passé avait été reléguée aux oubliettes. Je réalise subitement que la semaine dernière je m'étais rendue à Alger pour une réunion de travail. Par précaution, pour ne pas laisser ma voiture en stationnement dans la ville à Constantine et la protéger des dégradations devenues courantes ces derniers temps, j'avais trouvé plus prudent de la mettre au garage de mon ancienne compagnie, où l'accueil de tous était toujours aussi chaleureux.

Comme dans le civil, mon braqueur progressiste au *P.M.* était dans le civil ingénieur en mécanique, la suite de l'histoire paraît vraisemblable, mais difficile à admettre. Si cet énergumène souhaitait ma mort avec tant de hargne, connaissant mes habitudes de voyager souvent hors des convois de protection, il avait trouvé plus simple de laisser accomplir cette sale besogne par nos ennemis dont il approuvait certainement les méthodes.

Quinze jours plus tard, devant effectuer un aller-retour à Constantine, je suis intentionnellement retournée au camp Frey avec ma voiture, sans laisser supposer que je savais. Comme par hasard, mon braqueur pousse l'hypocrisie jusqu'à venir à ma rencontre, pour me saluer par un bonjour tonitruant, le sourire aux lèvres.

- Ça va. Et votre voiture ?..

- Oui, ça va très bien, ma voiture également. Pourquoi me posez-vous cette question ?..

Son sourire laisse alors place à un rictus, qui, pour moi, a la valeur d'aveu. Je ne donne pas suite à cette lamentable affaire. Je préfère plutôt laisser l'intéressé se poser des questions sur ses compétences professionnelles. Le sujet doit bien le tourmenter. Finalement, je lui souhaite d'être en paix avec sa conscience, si toutefois il en a une.

Chapitre 4. L'animation de l'équipe du Sud Constantinois. Oct 1961 à juin 1962.

4.1 L'animation depuis Batna. L'expédition à la préfecture. Le chagrin d'une mère.

Cette fois l'ordre qui me parvient en ce mois d'octobre 1961, ne me laisse pas de choix. Il est impératif. Notre direction, après avoir retenu un certain nombre de candidatures, va implanter dans le Sud-est Constantinois une dizaine d'*E.M.S.I.*. Je suis nommée d'office responsable de cette zone et donc chargée de créer les équipes, de les animer dans un périmètre allant de Batna - Biskra - Kenchela - Bou Hamama - El Madher - Corneille - Edgard Quinet - Arris - Barika - etc. J'aurai pour base Batna. J'ai pour mission, en raison de mon expérience, d'être le trait d'union entre les autorités militaires qui assurent notre sécurité journalière, et les autorités civiles. Celles-ci du reste nous rétribuent toujours avec autant de retard et de réticences d'ailleurs : les bonnes habitudes se perdent toujours, les mauvaises sont tenaces. Diriger, épauler, soutenir, leur faire profiter mes collègues de mes connaissances acquises au cours des années précédentes sur le terrain. Être à l'écoute de leurs problèmes, de leurs difficultés, les aider à les résoudre. Une promotion certes, mais également une grande responsabilité à assumer qui n'est pas de tout repos.

Toutefois, ce n'est pas l'ampleur de la tâche à accomplir qui me chagrine, mais le fait de devoir renoncer à mon activité de terrain. Celle-ci si elle a souvent été pénible et difficile à accomplir, m'a considérablement enrichie. J'ai donné si peu, en comparaison de ce que j'ai reçu. Un simple regard qui dit merci lorsque le langage ne peut l'exprimer, cela touche tellement le cœur. Un œuf, unique richesse de celui qui offre et que vous devez d'accepter, pour ne pas peiner alors que vous savez pertinemment que celui qui donne, n'en a pas un second pour lui-même. Ces gestes permettent d'évaluer l'importance de la reconnaissance. Un enfant que l'on a aidé à naître, un autre que l'on a ramené à la vie, une douleur que l'on a soulagée, un simple réconfort que l'on a apporté. Tous ces officiers, sous-officiers responsables de postes qui m'ont aidée, soutenue, encouragée, et surtout protégée tout le long de mes parcours. Qui m'ont inculqué l'importance du bien, face au visage hideux du mal. Tous ces jeunes militaires appelés qui souvent m'ont proposé leur aide, épaulée dans les situations difficiles, ont assuré ma sécurité en mettant parfois la leur en péril. J'ai tenté par ma présence, mon sourire, ma bonne humeur, de suppléer un bref instant l'image de leurs familles si loin d'eux, dont l'absence est pour eux un constant tourment.

Si l'humain se satisfaisait à n'être qu'humain, ce qu'il édifierait serait tellement grandiose, qu'il s'en étonnerait lui-même.

Quatre mois plus tard, les équipes se constituent, se mettent en place. Denise à ma grande satisfaction prend le relais de mon poste à Bou-Hamama. C'est une fille solide, compatissante, courageuse, gaie. Elle a toute ma confiance pour continuer la mission que j'ai entreprise. Chacune des autres prend son travail au sérieux. Si le démarrage est plus lent, il est du moins prometteur. Avec le temps, le courage et la persévérance, les équipes prennent leur vitesse de croisière, malgré les montagnes

Chapitre 4. L'animation de l'équipe du Sud Constantinois. Oct 1961 à juin 1962.

de difficultés qu'il m'a fallu aplanir. Le simple fait de doter chaque équipière d'un lit, d'une table, d'une chaise, relève de la prouesse.

Il reste un point à résoudre qui va se dénouer. Je trouve finalement à Batna, un appartement, un modeste petit quatre pièces qui devient la maison de toutes les *E.M.S.I* en général et de chacune en particulier des filles de la zone du sud-est-Constantinois. Un havre de passage, pour y poser les pieds ou les valises, séjourner ici un jour ou deux pour un repos bien mérité, oublier les rudesses de la vie de bled. Il est parfois indispensable de faire un break dans ce type de travail, afin de repartir ragaillardie. Ce modeste pied-à-terre se compose d'un séjour faisant office de salle de réunion salon salle à manger, un bureau qui est également ma chambre personnelle : dormir à proximité de tous ces dossiers m'empêche d'oublier l'urgence de leur présence. Puis deux chambres équipées de lits gigognes (gain de place oblige), une cuisine pour mijoter quelques recettes qui changeront de l'ordinaire quotidien. Enfin, luxe suprême, une vraie douche avec eau chaude, eau froide à volonté, qui permettra à chacune de se délasser, ou se débarrasser de la poussière des pistes. Cette maison est ouverte à toutes. J'en assume l'intendance et la bonne tenue, c'est tout.

24 Novembre 1961. J'ai convoqué pour aujourd'hui toutes les équipes sous le banal prétexte d'une séance de travail. Se réunir, c'est avant tout créer des liens, stimuler les énergies, s'épauler lorsque le découragement vous accable, s'incorporer à une équipe ce qui est le plus sûr moyen de ne pas laisser la lassitude ou la tristesse vous submerger. Mais aujourd'hui, la raison est tout autre. En début d'après-midi, une fois tout le petit monde arrivé, je dévoile la surprise : l'inauguration de notre appartement, sous la présidence du Capitaine de *5ème B.H.*. Celui-ci et d'autres civiles ou militaires ont soutenu et porté efficacement ce projet à priori insurmontable. Comme à l'habitude, les crédits étant réduits à la portion congrue, il était utile et indispensable d'avoir recours à la baguette magique de certains faiseurs de miracles. Il leur revenait de droit d'être des nôtres, ce qui représente du monde.

Après les petites allocutions d'usage vient mon tour de remercier tout un chacun, puis d'apposer sur chacune des portes des deux chambres faisant office de dortoir, un bandeau portant les noms de Salle Nadia LASSANI. Et de Salle Colette DELILES.

Dissimulant avec peine mon émotion, je parle de Nadia et Colette, *E.M.S.I.* du Constantinois. Elles et moi, avons fait route ensemble un moment, avant d'être victimes innocentes de la folie des hommes. Elles sont parties vers un ailleurs sans possibilité de retour. Je demande aux futures résidentes des lieux faire barrage à l'oubli et de les garder présentes parmi. Solution dire : « je suis, ou je vais, chez Nadia ou Colette » pour désigner leurs futures chambres. En effet, la véritable mort, c'est lorsque l'on a quitté la mémoire des autres.

La séance inaugurale terminée, place à la détente, à l'amitié, au plaisir d'être réunis tous ensemble sans protocole. L'espace de quelques heures est relégué à l'oubli, le danger toujours présent dans notre environnement journalier. Nous levons nos verres et trinquons à la réussite de chacune d'entre nous. Quant au buffet, les jeunes filles ne manquent pas de pour passer les petits gâteaux !...

Toubiba

Le lendemain, 25 novembre, jour de la Sainte Catherine, au cours de laquelle sont fêtées les jeunes filles ayant 25 ans dans l'année. Je découvre avec surprise trois Catherinettes dans notre groupe. À cette occasion l'Aumônier de la Légion étrangère, nous fait l'immense plaisir de célébrer uniquement pour nous, la messe en mémoire de cette sainte, dans le cadre particulier et grandiose des ruines romaines de Timgad, à l'ombre de l'Arc de triomphe de Trajan, du forum et des thermes. Un souvenir inoubliable !....



Le climat de cette fin d'année est supportable, les journées sont plus courtes, le ciel plus gris nous donne un avant-goût d'hiver. Un hiver, qui hélas, va de nouveau véhiculer son désespérant cortège d'infortune et de misère. Je rentre d'une tournée de quatre jours auprès de deux de mes équipes. Rien ne remplace ces rencontres qui comprennent de visu, les problèmes des responsables d'équipes dans leur travail. Il suffit parfois de régler ces petits détails qui empoisonnent la vie. Réconcilier deux personnes que seule l'incompréhension sépare, chacune ayant sa propre conception des choses. Des petits détails, qui une fois aplanis, rendent la vie plus facile. Je visite mes équipes régulièrement les unes après les autres. Je les aide du mieux possible, mon soutien et ma présence leur étant d'un grand réconfort.

À mon retour à la base, je suis toujours effrayée par la montagne de courrier administratif arrivé pendant mon absence. C'est le côté le plus rébarbatif de mon activité où se côtoient : notes de service, comptes rendus d'activité, demandes de crédit, rejet à ces demandes maintes fois réclamées, refus sans explications. Les dossiers administratifs constituent une montagne de papiers souvent inutiles, un travail fastidieux, que je dois également accomplir, à mon grand désespoir.

Après ces dernières heures à parcourir les pistes cahotantes et une nuit de repos bien mérité, je suis réveillée en sursaut par une déflagration soudaine. Du balcon de l'appartement, je constate qu'il règne une certaine effervescence dans mon quartier à Batna. Une charge d'explosifs vient d'éclater dans une cave située dans l'immeuble mitoyen au mien. Une charge heureusement légère. Par chance, pas de victime, seulement des dégâts matériels. Chacun d'entre nous en est quitte pour la peur. Les habitants du quartier s'interrogent avec angoisse : l'insécurité jusqu'à ce jour ne concernait que l'extérieur de la ville. Dans ce quartier les deux communautés se côtoient et logent dans les mêmes immeubles, sans problème apparent. J'ai déjà partagé le couscous avec ma voisine de palier, tandis que je lui ai fait goûter mon navarin d'agneau. Un échange qui nous a permis de nous apprécier mutuellement. De tels actes ont pour but surtout de créer des fossés entre toutes ces familles d'origine différente qui vivent en bon voisinage. Après de tels actes, chacun se méfie sans raison de son voisin. L'incompréhension, la peur s'installent. L'avenir, avec le temps, devient un grand point d'interrogation.

Depuis que je suis responsable de zone, avec un peu de courage et de persévérance, nous finissons toujours par trouver une solution à la foule des petits rencontrés. Il en demeure cependant un qui pour les équipes et pour moi-même, reste un sujet d'irritation et d'incompréhension pour lequel nous avons fait preuve jusque-là, d'une grande et longue patience. C'est le règlement des états de frais de

Chapitre 4. L'animation de l'équipe du Sud Constantinois. Oct 1961 à juin 1962.

déplacement. Nous les avons complétés et présentés, dûment établis à date fixe, sous peine d'annulation règlement...règlement!.. Ce ne sont pas des sommes énormes, mais c'est notre dû. Si nous risquons notre vie, chaque jour, sur les pistes, l'État doit bien estimer que cet argent est mérité. L'administration civile persiste à nous dédaigner et se fait toujours tirer l'oreille pour nous payer, bien mal d'ailleurs. J'ai toujours en mémoire le fait d'avoir perçu ma première paye, neuf mois après mon installation.

Avec les remboursements des frais de déplacement, les mois de retard s'accumulent. Notre impatience grandit et accompagne notre mécontentement. Plus déplaisant pour moi, les filles des équipes dont j'ai la responsabilité, me prennent à parti, et mettent en doute mon efficacité à régler cette affaire. Cela a le don d'exacerber ma colère.

Devant me rendre à Constantine pour réceptionner du matériel, j'adopte vis-à-vis de mon amie Louissette, la responsable de l'ensemble des équipes du Constantinois, la même attitude que celle des filles de ma zone envers moi. Je râle, je râle haut et fort. Je comprends vite à ses explications, que nous nous heurtons au mur indestructible, incontournable et même infranchissable ... de la sacro-sainte administration. Car si les militaires nous ont en compte, c'est le gouvernement civil qui nous paye. Cela paraît souverainement lui déplaire, si l'on en juge par sa mauvaise volonté à ne pas reconnaître, ou à ignorer notre existence. (J'ajoute que depuis mon départ d'Algérie, l'état m'est toujours redevable de 3 mois d'états de frais !...). Bref, Louissette m'explique.

- Je suis allée jusqu'au bureau du chef de cabinet du Préfet. Ce sont toujours des promesses ou je n'ai pas de crédits, ou il faut attendre le prochain budget. Si tu ne me crois pas, viens, on va y aller ensemble.

- D'accord, on y va.

L'une stimulant l'autre, je lui emboîte le pas. Direction la Préfecture, très beau bâtiment que nous connaissons, bien que nous ne soyons jamais invitées aux joyeuses agapes qui s'y déroulent lors de la fête nationale du 14 juillet. Nous ne sommes que du menu fretin. Nous passons sans encombre le premier barrage, continuons notre progression le long d'interminables couloirs. Nous marquons un arrêt devant une porte, dont la plaque apposée dessus signale lisiblement : *Chef de Cabinet du Préfet*.

Avec dédain, Louissette précise.

- Celui-là je l'ai déjà vu trois fois. Il va toujours s'en occuper, les promesses ne lui coûtent pas cher pour se débarrasser rapidement des importuns.

Il n'y a rien de plus excitant que la fureur stimulée par le sentiment d'injustice et du mépris. Notre détermination nous ferait monter à l'assaut des barricades, si nous en trouvions sur notre passage. Notre analyse est simple, si le chef de cabinet du Préfet fait la sourde oreille, allons chez le Préfet. Dix pas plus loin, une autre porte, une autre plaque : *Cabinet du Préfet*.

Entre nous s'engage un court dialogue :

- On y va !..

- D'accord en avant.

Toubiba

Le *chaouch* de faction devant la porte du Préfet fait mine de s'interposer. Nous l'écartons d'un geste majestueux du bras. Tellement près du but, il est hors de question de reculer. Nous frappons, et entrons. Ce n'est certes pas très protocolaire ni respectueux, mais c'est encore le plus sûr moyen d'être reçues.

Lorsque nous pénétrons à l'intérieur du bureau, celui-ci est plongé dans une demi pénombre. Seul un mur recouvert d'une immense carte lumineuse de la région diffuse une lumière tamisée. Devant, nous distinguons trois ou quatre silhouettes, qui apparemment sont des militaires de haut rang. Nous distinguons nettement des barrettes brillantes d'officiers supérieurs qui scintillent sur leurs épaulettes. Leurs visages disparaissent dans ce clair obscur. Au milieu d'eux, un seul civil qui ne peut qu'être que le Préfet. Celui-ci, surpris, se retourne et dit :

- Qu'est-ce que c'est... qu'est ce que c'est ?...

Le plafonnier s'allume alors, éclairant la scène. Côte à côte, Louissette et moi même, faisons front. Nullement impressionnées par ces porteurs de galons, nous qui en rencontrons tant au cours de notre travail. Cela nous laisse insensibles. Si nous faisons preuve de courage, devant les dangers du djebel, ce dont tous ces civils se moquent, ce n'est pas l'atmosphère d'un bureau, fut-il celui du Préfet, qui nous obligera à faire un pas en arrière. Dans nos deux petites têtes de piafs, c'est le « j'y suis, j'y reste ».

- Voyons Mesdemoiselles expliquez-vous ?...

Louissette, étant ma supérieure la parole lui revient de droit, moi je reste à ses côtés, prête à la soutenir dans cette délicate épreuve.

- Eh bien Monsieur le Préfet. Je suis la directrice des *Equipes-Médico-Sociale-Itinérantes* du Constantinois, et ma compagne est responsable de la zone sud. Depuis des mois, malgré nos incessantes réclamations et notre insistance, les états de frais restent impayés. Cet argent on nous le doit, la colère gronde dans les équipes. Ceci ne peut plus durer.

- Comment, que me dites-vous là.

Sonnant sa secrétaire, il demande à celle-ci.

- Appelez-moi le chef de Cabinet.

Louissette se permet alors d'ajouter :

- Monsieur le Préfet, votre chef de cabinet, je l'ai déjà rencontré à plusieurs reprises. Hélas sans aucun résultat. J'ai chaque fois, l'impression que je le dérange.

Ce dernier fait son apparition dans le bureau, d'un coup d'œil, il analyse la situation. Un peu moins fier le Monsieur. Il est plus facile d'éconduire les importuns que l'on juge inférieurs, que d'être pris à parti en public, par son supérieur. Je ne sais pas si nous avons trouvé un allié en la personne du Préfet, mais c'est d'un ton sec qu'il s'adresse à lui :

- Je crois que vous connaissez ces demoiselles. Elles viennent de m'exposer leur problème. Je vous demande des explications. Comment se fait-il qu'elles ne soient pas payées et depuis si longtemps. J'ai cru comprendre que cela fait plusieurs mois.

Assez mal à l'aise, dans ses petits souliers, le chef de cabinet. La situation n'est pas à son avantage. Bafouillant, il répond :

- Monsieur le Préfet, les crédits, j'avais l'intention de m'en occuper.

- Allez me chercher le dossier.

Chapitre 4. L'animation de l'équipe du Sud Constantinois. Oct 1961 à juin 1962.

Le volumineux dossier en main, le Préfet ne peut que se rendre à l'évidence. La vérité éclate et devient palpable. Il est plus que probable que chaque fois que le dossier arrive sur le dessus de la pile, il repart illico dessous. C'est la seule explication possible. Soit par manque de crédits, accordons-lui une petite circonstance atténuante, soit par manque de sympathie. Le Préfet tente de nous rassurer :

- Eh bien, Mesdemoiselles, je vais m'occuper de vos dossiers, vous avez ma parole.

Comme si nous avions fait tout ce chemin pour une parole, fut-elle de Préfet !... Pour nous, il ne peut être question que de concret. Les promesses, nous en sommes rassasiées. C'est ainsi que sans se démonter, Louissette ajoute :

- Votre parole, Monsieur le Préfet, ne nous suffit plus.

C'était presque injurieux, à l'encontre d'un Préfet, grand commis de l'état, mais le coup de bluff, était d'ajouter d'un ton ferme ce pieux mensonge :

- Toutes les filles attendent dehors mon retour. Moi aussi, je leur ai donné ma parole. Je me suis engagée vis-à-vis d'elles, de ne sortir d'ici qu'un chèque à la main.

Grand embarras du Préfet. Comment ne pas perdre la face devant ces militaires qui, en spectateurs muets, assistent à notre intervention musclée. Avec autorité, il se tourne vers son chef de cabinet médusé et lui dit.

- Eh bien exécutez-vous ! Établissez un premier chèque d'acompte, et faites en sorte de régler cette affaire dans les plus brefs délais. J'ai donné ma parole à ces demoiselles. Enfin se tournant vers nous, il ajoute :

- Voilà, vous êtes satisfaites.

- Pour le moment, oui Monsieur le Préfet.

- Vous n'aurez plus à revenir.

Alors, devant Militaires et Préfet médusés, par bravade, ou pour s'amuser un peu et leur démontrer que nous ne manquions pas de courage ni d'esprit, Louissette ajoute :

- Cela vaudrait mieux, Monsieur le Préfet, parce que si je dois revenir, j'aurais ce jour-là une grenade dégoupillée à la main.

J'avoue que c'est pousser le bouchon un peu loin, mais à vouloir nous faire vivre au milieu des jeux de la guerre, notre langage est devenu excessif. Bien entendu, nous sommes incapables de le faire, mais cela nous amuse de tenter de leur faire peur. Le public est de qualité.

Cette rocambolesque affaire a une suite, non pour moi qui le jour même reprends le chemin pour mon lointain Batna, grisée de la satisfaction d'apprendre à mes équipes, l'arrivée prochaine du chèque tant attendu. Cette fois, c'est une certitude.

Le lendemain de cette aventure, Louissette est convoquée dans le bureau du Général commandant la place de Constantine pour une explication et un sérieux savon :

- Vous vous rendez compte, vous avez eu l'outrecuidance d'aller dire au Préfet, que si vous n'obteniez pas satisfaction, la prochaine fois vous y retourneriez avec une grenade dégoupillée à la main.

- Mais j'en suis bien capable Mon Général.

- Je vous interdis de remettre les pieds à la Préfecture.

Toubiba

- Mais mon Général, pour aller y chercher un chèque, qui après tout est notre dû, moi j'y retourne demain.

Comme il est difficile, pour un militaire surtout général, d'avoir prise sur une civile, furieux, il ajoute.

- Je vous ordonne de prendre la porte.

L'affrontement a été sérieux. Le bureau du Général se trouvant au rez-de-chaussée d'un ancien palais Mauresque, dont les fenêtres se trouvent assez près du sol. Comme ce jour-là le temps est radieux, l'une d'elles est ouverte. Louissette pour avoir le mot de la fin, réplique :

- Personne, mon Général, jusqu'à ce jour, ne m'a obligée à prendre la porte.

Et majestueusement, elle enjambe la fenêtre pour sortir.

* * * *

Je consacre de temps à autre un peu de temps à ma correspondance familiale ou amicale. Il est tellement agréable de recevoir du courrier, c'est le trait d'union avec l'extérieur. C'est souvent réconfortant. Pour ce faire, j'achète mon papier à lettres dans les foyers des unités où je transite. Ces feuilles de papier à lettres comportent dans l'angle gauche, la reproduction de l'insigne de l'unité en place, ce qui fait dire à ma petite filleule, ce charmant mot d'enfant, qui m'a beaucoup amusé.

- Dis, avant sur tes lettres, il y avait une charmante petite biche, maintenant il y a un lion, j'espère que tu ne vas pas te mettre à rugir.

L'explication. La petite biche, en réalité un chamois, est l'emblème des Chasseurs alpins, le lion celui des Aurés-Nementcha.

Depuis mon arrivée à Batna, je retrouve dans mon nouvel entourage l'esprit prévalant lors de mes débuts en Petite Kabylie. La sympathie, la solidarité, la satisfaction d'être acceptée, le besoin de savoir qu'en cas de difficultés, il y aura toujours une main secourable pour vous aider. C'est certainement une des raisons qui fait que cette semaine, l'adjoint du Général, un Colonel toujours à l'écoute de nos problèmes, fait appel à moi, pour me confier une mission délicate et très particulière.

- J'ai un immense service à vous demander et ce genre de service, je ne peux le demander qu'à vous. Comme vous le savez, un de mes fils a été tué dernièrement dans une embuscade, à environ une trentaine de kilomètres d'ici. Il n'y a pas de plus grande peine que de perdre un enfant. Après quelques instants de silence, que je n'ai pas cru bon d'interrompre, il ajoute :

- Ma femme arrive ce soir pour une journée, avec l'idée fixe de se rendre sur le lieu de l'embuscade. Personnellement je pense que cela ne peut qu'attiser son immense chagrin, que je comprends et partage. Je souhaite du fond du cœur que l'image qu'elle garde de notre fils, soit celle d'un être jeune, heureux de vivre comme c'était le cas lors de sa dernière permission. Avoir la vision permanente de l'endroit où il a trouvé la mort ne peut que perturber son esprit. D'autre part, demain a lieu une opération militaire dans cette région, où je dois d'ailleurs être moi-même présent. Il est donc impensable qu'elle puisse s'y rendre. Voilà, acceptez-vous que je vous la confie demain de neuf heures à dix-huit heures, heure à laquelle elle doit se rendre à l'aéroport pour reprendre l'avion.

- Colonel, je vais essayer d'être digne de la confiance que vous me faites, tenter de trouver un palliatif à ce douloureux problème.

- Vous ne la lâchez pas d'une semelle. Vous l'emmenez visiter les infirmeries, les ouvriers. Imaginez ce que vous voulez pour occuper son temps, et son esprit. Je

Chapitre 4. L'animation de l'équipe du Sud Constantinois. Oct 1961 à juin 1962.

sais que je peux vous faire confiance. Toutefois, j'ajoute ce conseil impératif, vous ne dépassez pas un rayon de plus de trois kilomètres autour de la ville, ceci pour votre sécurité.

Le lendemain à dix-huit heures trente, comme convenu, nous sommes de retour dans le bureau de son mari. En ce qui me concerne la mission quoique pénible est accomplie. Au cours de cette très longue et pénible journée, j'ai tenté de montrer à cette femme blessée, l'autre visage de l'Algérie. Je lui ai permis de côtoyer toutes ces femmes accompagnées de leurs enfants qui subissent leur mal d'être, devant ces tragiques événements dont elles ne comprennent pas toujours l'enjeu et la finalité.

Quoi de plus réconfortant, et quelle plus belle image à présenter au monde, pour leur démontrer l'absurdité de cette lutte meurtrière, que cette mère meurtrie dans ce qu'elle a de plus cher, compatissant à la peine d'une autre mère implorant que l'on sauve son bébé malade. Quelle plus belle allégorie à opposer à la folie meurtrière des hommes. Toute ma vie, je garderai en mémoire la grandeur d'âme de ce père blessé, ainsi que l'immense chagrin contenu avec dignité par son épouse, une mère à jamais amputée de ce qu'elle a de plus précieux, son enfant, et qui dans un élan de générosité venant du cœur, tend la main à une autre mère

* * * *

Toutes mes équipes sont maintenant performantes : leurs activités sont à présent bien rodées. Mon rôle principal, être à l'écoute de leurs soucis. Je me réfère souvent à mon expérience passée pour régler les petits problèmes d'intendance, de cohabitation, de planning de travail. Tout doit se dérouler dans les conditions les plus satisfaisantes possible. Les dernières arrivées ne connaîtront pas, heureusement pour elles, les difficultés des pionnières dans ce genre d'activité.

Je passe une grande partie de mon précieux temps à courir après les crédits. En effet, pour travailler efficacement, il faut en avoir les moyens. Lorsqu'enfin un crédit est débloqué, il faut effectuer les achats, demander au commerçant, l'établissement des correspondances ce qui semble a priori normal. Cependant ce qui l'est moins, c'est que celles-ci doivent être rédigées en sept exemplaires, et oui pas une de moins. Précisons qu'à cette époque, la photocopie n'avait pas encore fait son apparition. Il fallait plus de temps au commerçant pour établir les factures, que pour livrer la marchandise.

Dans l'ensemble, tout va bien, chacune d'elles assume, son travail avec compétence, plus ou moins de bonheur selon les difficultés du parcours. Mais l'une d'elles me pose un sérieux problème. Cette jeune fille qui anime seule cette équipe débutante, fait les beaux soirs du Colonel de secteur. Si leur vie privée est un domaine qui n'est pas de ma compétence, par contre je ne peux concevoir que ce charmant Monsieur intercepte les notes de service, signe des comptes rendus d'activité bidon, pour justifier l'activité inexistante de cette péronnelle. Bref, responsable d'un service, je ne eux vis-à-vis des autres, qui elles font consciencieusement leur travail, tolérer cet état de choses.

Toubiba

Entre ce Colonel séducteur et moi, c'est à qui l'emportera : la raison, ou la déraison. Aussi ce matin quand le hasard nous met en présence, dans le couloir qui mène au bureau du Général, son air conquérant, le sourire arrogant qu'il m'adresse avec insistance, est la goutte qui fait déborder le vase. Furieuse, de retour dans mon bureau, je saisis une feuille de papier, et rédige ma démission en notant les raisons précises qui motivent cette décision, bien que ce soit contraire au règlement, les motifs ne devant jamais être apparents. Mais le règlement je l'ai égaré un jour au détour d'une piste. En un mot, ou j'assume la responsabilité qui m'a été confiée avec les pleins pouvoirs, ou je m'écarte. Illico presto, je vais la déposer sur le bureau du responsable de mon service. C'est clair, net et précis. Moi pour l'ordre, elle pour le désordre, en précisant nettement que ma décision est irrévocable. La suite à eux d'en décider.

La réponse est rapide, ma démission est refusée, la Messaline dirigée vers d'autres cieux. En ce qui me concerne, je ne tire aucune fierté d'avoir fait preuve d'autorité, c'est l'ordre normal des choses. Tout est bien qui finit bien, car je garde l'estime de toutes les autres, et cela m'importe bien davantage.

L'hiver est très pénible : le climat météorologique est détestable. Mais surtout le moral est en baisse. Les belligérants des deux parties ont enfin pris la décision d'entamer des discussions à Evian. Chacun ici est inquiet et s'interroge sur l'issue de ce dialogue, mais n'espère finalement qu'une chose : La Paix. Mettre fin à ces longues années tumultueuses qui ne nous apportent que de la misère, de la souffrance, des deuils, et une haine qui avec le temps devient palpable et dangereuse. Chacun s'interroge, fait des pronostics sur la valeur, et le sérieux de ces tractations dont rien ne filtre même pour ceux qui sont concernés en premier chef.

4.2. Le début de la fin.

19 mars 1962 - La signature des accords d'Evian est effective. Le mot divorce conviendrait mieux. Depuis dix mois, dans un cadre confortable, un décor idyllique, les avocats, et les représentants des deux parties palabrent en faisant abstraction de tout sentiment. Ils ne parlent que d'intérêt pécuniaire, chacun d'eux essayant d'obtenir de l'autre plus qu'il ne souhaite donner. La lutte est âpre, acharnée et mercantile. Il serait préférable d'avouer, ou simplement de reconnaître, que le sort des deux pays qui se joue dans le décor moelleux de ces salons confortables, n'est en fait qu'une partie de poker menteur. La politique en pareil cas n'est rien d'autre qu'un jeu félon animé par un petit nombre d'individus, soi-disant investis du pouvoir de décider de l'avenir de tous les autres. Des tractations interminables se déroulent au mépris des êtres humains, qui continuent de souffrir, et de mourir chaque jour pour rien, dans un camp comme dans l'autre.

Pour finir, trop souvent, ceux qui ont espéré des lendemains merveilleux se réveillent en ne reconnaissant pas les bienfaits d'une victoire tant espérée et si chèrement payée. Leur sort demeure inchangé. La détresse et la misère des humbles sont toujours présentes. Les pauvres sont toujours aussi pauvres. Ceux qui ont réussi à atteindre les hautes sphères du pouvoir n'ont cure la plupart du temps de leurs compagnons de route.

Chapitre 4. L'animation de l'équipe du Sud Constantinois. Oct 1961 à juin 1962.

L'histoire, nous a prouvé à maintes reprises dans le passé, au cours de semblables conflits, que les accords, à peine signés sont trop souvent rompus, ignorés, oubliés, jetés au panier. Les traités rarement respectés, constituent le plus souvent un marché de dupes : les apparences ! Il faut y croire, ou, ce qui est beaucoup plus grave, faire semblant d'y croire. Le passé est rempli d'exemples de ce genre d'escroquerie morale. Il n'existe pas en effet d'autres mots pour la décrire. Personne, surtout pas les hommes politiques, ne retient la leçon, c'est si commode une mémoire défaillante : cela inhibe les remords.

Le lendemain, après le choc de savoir proche la fin des combats, il apparaît que nous sommes à un tournant de notre histoire, sur cette terre qui depuis tant d'années s'abreuve de tellement de sang, du sang des innocents trop souvent. Nous approchons du terme d'un conflit qui a provoqué tant de drames, de larmes, de souffrances, de morts. Au cours de ces dernières et difficiles années s'est édifié un mur entre les deux communautés. Si aujourd'hui, celles-ci ne parviennent plus à vivre ensemble, elles ne réussiront jamais à se séparer totalement, car des liens invisibles, et mystérieux les unissent, comme un couple de vieux divorcés dont les protagonistes ne savent plus, si leurs sentiments sont de l'amour ou de la haine.

Musulmans, Chrétiens, Juifs ont vécu côte à côte pendant un peu plus d'un siècle. À présent, c'est le chacun chez soi. Tant de choses les ont réunis, si peu les séparent. Cela seul l'avenir le dira. Ce long texte des accords, tellement retors dans la signification des mots, me fait penser aux hiéroglyphes qui furent incomprises pendant de longues années. Le texte est beau, mais que signifie-t-il réellement ?

Pour le moment, la communauté européenne s'interroge sur son devenir. Quelle sera, et où sera, sa place dans l'avenir ? Ils ont bâti ce pays, leurs droits seront-ils reconnus. Stoïque, la communauté musulmane attend et laisse peu paraître ses sentiments. Elle rêve sans conteste, d'un futur facile à réaliser, avec des lendemains enchanteurs. Les Algériens qui ont combattu les armes à la main, auront-ils leur place dans la future société pour l'édification de laquelle ils ont versé leur sang. L'histoire a prouvé mainte fois par le passé que l'héroïsme est rarement récompensé.

L'armée une fois de plus sera culpabilisée, conspuée, rendue responsable d'une défaite, qui incombe aux irresponsables qui nous gouvernent sans état d'âme. Quant aux jeunes militaires métropolitains, tous ces jeunes appelés, envoyés ici, à leur corps défendant, ceux qui auront eu la chance de rentrer au pays sans dommage corporel, il ne leur restera plus qu'à jeter un épais voile de silence, sur leurs souvenirs. L'on n'est jamais fier des batailles perdues.

Même si l'indépendance d'un pays paraît justifiée, j'ai davantage d'admiration pour un *Gandhi* apôtre de la non-violence, que pour la prolifération d'illuminés qui mettent la terre à feu et à sang, au nom d'une prétendue Liberté, et la promesse d'un avenir enchanteur, assurant l'égalité dans la richesse, le contraire ne serait pas pris en considération. L'homme est naïf, mais pas totalement idiot. Il est toujours prêt à s'enflammer, à suivre, celui qui brandit l'étendard de la liberté. Bien vite cependant, il réalise, hélas souvent trop tard, que pour lui ce n'est trop souvent, que la liberté de s'enchaîner à autre chose, et que trop souvent les nouvelles chaînes sont beaucoup plus pesantes.

Toubiba

Dès qu'est évoquée la révolution, ce mot magique qui fait vibrer les foules et laisse espérer des lendemains lumineux et idyllique, il se trouve toujours un groupe d'intellectuels, pour apporter aide et soutien moral. C'est stimulant et rarement dangereux : la révolution dans un fauteuil est tellement plus confortable.

Un jour le vent de l'histoire balayera tous ces mensonges que certains ont cru utile de dire pour dissimuler leurs réelles intentions ou masquer leur incompétence. Ces derniers ont voulu nous faire croire que leur soutien à une cause qu'ils ont trahie sans vergogne. Dans un certain nombre d'années, les historiens analyseront cette triste et dramatique époque, à l'aide de textes ayant peu ou pas de rapport avec la réalité.

On peut interpréter un texte, raconter les événements dans le détail, mais qui peut expliquer les méandres du cœur, décrire la souffrance, le désespoir, oublier tous ces morts silencieux à jamais enfermés dans un carcan de l'oubli. Nous sommes capables de réalisations sortant de l'ordinaire, mais qui peut élucider cette énigme : pourquoi le cœur de l'être humain peut-il exprimer à la fois de l'amour, et de la haine ? Cela reste un des grands mystères de l'humanité, que la science de demain se doit de découvrir, pour éradiquer les éléments malsains sources de tant de malheur.

La venue des premiers colons sur cette terre d'Algérie date d'à peine un peu plus d'un siècle. Ces hommes et ces femmes ont oeuvré avec courage, et ténacité pour dompter cette terre inculte récalcitrante. C'est une période relativement courte comparée aux deux mille ans de notre histoire. Il ne faut pas attribuer à notre présence sur cette terre algérienne que du négatif. Rien n'est jamais tout blanc ou tout noir. Malgré les procès d'intention de ceux qui n'ont pas participé à l'œuvre de construction, mon pays n'a pas à rougir de ce qu'il a édifié dans ce pays, surtout en tenant compte qu'entre temps, trois conflits ont ensanglanté son propre sol dont deux particulièrement meurtriers. La critique est toujours chose facile : la langue se fatigue moins vite que les bras. Il ne faut pas oublier de prendre en compte l'épineux problème de la natalité galopante de la population musulmane. Si tout n'a pas été réalisé, car rien n'est jamais terminé, il en est de même sur notre propre sol.

À côté de ces quelques dizaines de gros colons vilipendés et chargés de tous les maux, il y avait également quelques grands noms de souche qui ne se sont pas mieux comportés vis-à-vis de leurs compatriotes. L'homme de pouvoir use et abuse toujours de son autorité à l'encontre des plus faibles, que ce soit ici ou ailleurs. Enfin, il reste ce petit peuple de pieds-noirs au train de vie modeste, qu'il soit facteur, ouvrier, épicier ou autres, dont la vie est enracinée sur cette terre, qui est également la leur.

Il reste néanmoins, comme témoignage de nos années de présence dans ce pays quatre fois plus étendu que la France de très grandes et belles villes, une infrastructure administrative, routière, ferroviaire, aérienne et portuaire, des hôpitaux, des facultés, des écoles, des barrages, des terres cultivables qui à l'origine n'étaient parfois que des marais infestés, et tant de choses palpables, utiles à la vie de chaque jour, sans oublier, l'immense richesse pétrolière du Sahara.

Chapitre 4. L'animation de l'équipe du Sud Constantinois. Oct 1961 à juin 1962.

L'on peut changer le nom des villes, des rues ! Rien ne peut effacer le gigantesque travail des bâtisseurs qui les ont édifiées : les pierres resteront à jamais imprégnées de leur courage, et de la sueur de leur front. Il est toujours facile de dire que nous aurions dû faire davantage, mais d'autres ou !... eux-mêmes, en auraient-ils seulement fait autant ?... Cela reste à prouver.

Joli mois de mai, le mois du muguet, avec ses petites clochettes, emblème du bonheur, ne rend pas le sourire à la population. Chacun ici continue de vivre et comme dit la chanson - chacun traîne sa vie sans raison -. L'espoir fait place à l'inquiétude et à la tristesse. La population de souche européenne finit par être perturbée par les menaces macabres et sans équivoque du genre *la valise ou le cercueil* et s'interroge. Faut-il partir ?..., Faut-il rester ?... Personne ne répond à leur angoissante interrogation. Nos dirigeants sont indifférents à leur sort. Partir, mais pour aller où ?... La plupart d'entre eux sont nés ici, ont participé à l'édification de ce pays, bâtis leur modeste maison, avec le fruit de leur travail, les tombeaux de leurs ancêtres se trouvent au cimetière où reposent les dépouilles des êtres chers disparus. Affreux dilemme. Abandonner tout ce qui représente une vie, partir ailleurs. Encore faut-il en avoir les moyens. La plupart vivent avec des revenus modestes, au jour le jour. Aller prier à notre Notre Dame d'Afrique à Alger, Notre Dame du Sacré-Cœur à Oran ou Saint Augustin à Bône, n'apporte aucune consolation. Le ciel reste sourd à toutes les prières. Même Dieu les abandonne.

Je rentre d'Alger, un rapide aller-retour administratif. Il est plus que probable que c'est un au revoir à cette très belle et magnifique ville qui m'a tant émerveillée lors de mon arrivée dans ce pays. Beaucoup de choses ont changé, mais mon sentiment reste le même : j'aime ce pays, sa couleur, ses odeurs, ses étés chauds, ses hivers froids, sa population attachante. Comme tout cela va me manquer. Je préfère lui dire un simple au revoir. Lui dire adieu dépasse pour moi le supportable.

Les nuits de cette cité sont bien perturbées. Il est très difficile de prendre une nuit de repos complète. Dans un dernier sursaut de désespoir, la population européenne, déchire le silence du soir et une partie de la nuit, par des concerts de casseroles qui scandent « *Al-gé-rie-Fran-çaise* ». Elle veut désespérément encore y croire, bien que tout soit consommé.

Sur les murs de la ville algéroise, le sigle O.A.S. remplace celui du F.L.N et fleurit partout. À intervalle plus ou moins régulier, subitement le ciel s'illumine d'éclairs fulgurants suivis du bruit des explosions dans différents points de la ville. L'O.A.S. fait sauter des éléments jugés stratégiques qu'elle ne veut pas laisser aux futurs maîtres du pays. C'est le seul moyen trouvé pour manifester sa réprobation, et sa révolte face à la signature des accords d'Evian. Seules explications pour les actes de ces révoltés qui n'ont pas d'autre alternative que celle de quitter le pays : la désespérance, les espoirs bafoués, les promesses reniées, les paroles parjures. Il aurait été tellement plus honnête de parler dès 1958 d'indépendance. À cette époque, la haine n'avait pas encore accompli son action destructrice. Une force d'union aurait donné naissance à une Algérie nouvelle forte, allant vers le progrès, et tant d'êtres humains seraient encore en vie.

Voir des Français se battre, contre d'autres Français, est d'une consternation dégradante, avilissante. La vérité est atroce insupportable et ignoble pour ces bannis.

Toubiba

La France n'en veut plus, et la nouvelle République algérienne n'en veut pas. Où se trouve leur avenir dorénavant ? Que l'on approuve ou non leur action, il faut du moins essayer de comprendre la folie du désespoir, la révolte. L'intolérable souffrance pousse parfois l'être humain à commettre des actes extrêmes. Il ne leur reste plus que ce moyen pour extérioriser leur chagrin, leur dégoût. Si vous les condamnez pour leurs actes, il vous faut également juger ceux qui, sans scrupules et sans états d'âme, ont renié leurs paroles et les ont poussés à cette extrémité. Car pour eux, l'avenir est le néant.

Pendant cette période transitoire, les militaires restent cantonnés dans les casernes, avec l'interdiction d'intervenir hors de leurs cantonnements. Ils assistent visuellement aux premières exactions du futur pouvoir de l'Algérie algérienne : les accords d'Evian sont déjà bafoués, comme un vulgaire chiffon de papier jeté à la poubelle. Le pouvoir de transition de notre chère République s'est confortablement installé à Rocher-Noir, sous la garde efficace d'impitoyables *barbouzes* dont l'activité et la mission restent un mystère. Sous les ordres de qui sont-ils ? Secret d'État ! Ce Rocher- noir, que l'on nous dépeint comme une forteresse imprenable, bien à l'abri des turpitudes qui pourraient survenir lors de la prise de pouvoir des nouveaux futurs maîtres du pays. Ces derniers laissent entendre ironiquement, que leur venue se fera sous le thème de la réconciliation, la fleur au fusil, le sourire aux lèvres. Trop de gens cependant sont sceptiques devant ce genre de promesse. Les autres, ceux qui n'espèrent plus rien, s'en remettent à la grâce de Dieu.

4.3. L'odyssée du retour avec les familles de harkis.

26 mai 1962 - La note de service est là sur mon bureau, arrivée ce matin par le courrier, sans crier gare. Un texte bref net, d'une aridité blessante :

À compter du 1^{er} juillet 1962, les A.S.S.R.A. des E.M.S.I. du corps d'armée de Constantine seront mises à la disposition du Gouvernement Algérien.

Cette note de service émane des services préfectoraux. Elle est précise et sans bavure. Dans cette décision arbitraire, notre avis jugé sans importance puisqu'on n'a même pas daigné nous le demander. Ç'aurait été cependant, à mon humble avis, la moindre des choses. Aucun bruit de couloir ne nous a laissé présager une telle éventualité. L'ordre est venu de très haut. Si pour une fois l'État admet enfin notre existence, c'est pour la balayer d'une pichenette, sans le moindre remords. Merci la France ! qui met en péril nos vies et dispose ainsi de notre avenir !... Aujourd'hui je ne suis pas fière d'être citoyenne de ce pays.

J'ai la responsabilité, d'équipes composées de Métropolitaines et de Musulmanes. Après le 1^{er} juillet, il ne fait aucun doute qu'il y aura des exactions surtout à l'encontre de ces dernières leurs vies ont toujours été particulièrement menacées. Les abandonner est la plupart d'entre elles, une condamnation à mort certaine. Nos dirigeants à Paris, ou ceux bien à l'abri dans leur forteresse de Rocher-Noir, ont la mémoire courte. Il serait utile de se rappeler les débordements tragiques lors de la libération de notre pays en 1944. Vouloir ignorer cette perspective aujourd'hui, c'est absoudre à l'avance les atrocités et les crimes qui seront commis demain.

Chapitre 4. L'animation de l'équipe du Sud Constantinois. Oct 1961 à juin 1962.

Ces personnages, imbus de leurs prérogatives paraissent croire ou veulent-ils nous le faire croire, qu'une signature au bas d'un document résout tout, qu'une signature un gage de garantie, de sécurité. Subitement comme par magie, les vautours seraient devenus des colombes. Pour ma part, par réalisme j'imagine une autre éventualité, hélas peu rassurante. Celle de la vengeance. Lorsque les stylos seront retournés dans les poches des beaux costumes, quand les protagonistes de ce traité, auront procédé à l'accolade finale, autour d'une coupe de Champagne à ...Evian ! notre sort à tous, sera la dernière de leur préoccupation. Ce sera le « *je me lave les mains, du sang de tous ces justes* »...

Je suis révoltée, écoeurée, mais je ne puis me laisser aller au découragement. Toute mon énergie doit être employée à trouver une solution pour assurer à tout prix, la sécurité de toutes ces filles placées sous ma responsabilité. C'est plus qu'une nécessité, mais pour moi, un devoir. J'ai 36 jours pour conduire à son terme cette difficile entreprise. Un laps de temps relativement court pour mener à bien cette tâche ardue et difficile.

Inutile de chercher une aide quelconque du côté des autorités civiles : notre triste sort les indiffère, car pour eux, la note de service a tout résolu. C'est donc vers le Capitaine responsable de mon service toujours attentif à mes problèmes que je me tourne. Après une laborieuse concertation, nous parvenons à un compromis qui me paraît la solution la plus sage : bon gré, mal gré, toutes les équipes seront mises en congé légal annuel du 15 juin au 15 juillet, frais de transport gracieusement offerts par le service, une bien faible compensation pour nos bons et loyaux services. À ne pas confondre avec un cadeau !...

Bien entendu, deux jeunes naïves protestent à l'idée d'être privées de la belle fête de l'Indépendance. A ces innocentes, je réponds sèchement.

- C'est un ordre ! Libre à vous de revenir à l'expiration de votre congé, si vous le souhaitez. Vous serez en ce cas seule responsable de votre décision. En ce qui me concerne, je ne souhaite pas avoir sur la conscience la mort d'une seule d'entre vous. Cette perspective m'est intolérable. J'estime, que notre corporation a déjà chèrement payé son tribut à la cause, ceci à fonds perdu. Nos dirigeants n'ayant aucune conscience, il nous faut y remédier le mieux possible.

Pendant la Grande Guerre, on envoyait des unités entières au-devant d'une mort certaine. À présent on les livre à l'ennemi vivantes, clés en main. L'histoire m'aura au moins appris une chose : la politique, et les sentiments ne vont jamais de pair.

Ironie du sort, par le même courrier, je suis informée que d'importants crédits de fonctionnement viennent de nous être attribués. Si je ne trouvais pas la chose navrante, je dirais que c'est cocasse.

Une épouvantable panique se répand à travers le pays, la population européenne dont le sort ne préoccupe personne en France, s'affole. Elle pressent avec lucidité le sort qu'il lui sera réservé après l'indépendance. Bien entendu la petite minorité de colons riches, depuis longtemps a pris toutes les dispositions nécessaires. Inutile d'évoquer leur avenir. Mais tous les autres, les pieds-noirs et les musulmans qui avaient cru en la parole de la France se trouvent dans une détresse abominable, face à la tragédie qui se noue. Chacun d'eux cherche désespérément

Toubiba

une possibilité maritime ou aérienne pour traverser la mer Méditerranée. Partir devient une obligation absolue. Certains réussissent à faire embarquer leurs modestes biens mobiliers. Mais bientôt cela devient impossible, faute de containers, faute de places sur les bateaux, où faute d'argent pour assurer le transport. C'est le départ avec quelques modestes valises ou de simples balluchons. Les photos de journaux ou de magazines nous montrent cette horde de gens affolés, qui campent sur les quais ou dans les salles d'attente des aéroports, dans l'attente d'un problématique passage qui leur permettra de quitter ce pays qui s'enfonce dans le chaos.

Certains totalement démunis d'argent, quittent l'Algérie sans avoir perçu le salaire de leur travail du mois. Qu'importe quelques francs de plus ou de moins. Aujourd'hui, c'est la vie qui compte et elle n'a pas de prix. Je ne puis que compatir à leur peine, leur détresse, moi qui ai connu l'exode dans ma jeunesse. Je revis avec eux ce déchirement, avec toutefois une différence : en partant, j'avais la ferme conviction de revenir un jour chez moi, eux n'ont même pas cet espoir. L'hypocrisie de nos dirigeants va jusqu'à la limite de l'abject, et va jusqu'à les considérer comme de simples vacanciers venant en France, se détendre et se divertir. En somme, de bien joyeuses colonies de vacances.

Efficacement aidée par le Capitaine responsable de mon service, avec toutefois beaucoup de difficultés, nous réussissons à obtenir des passages aériens ou maritimes pour chacune des filles, les Européennes et les Musulmanes, du moins celles qui acceptent de partir. À mon grand regret, certaines ayant charge de famille s'y refusent catégoriquement. Je suis désolée. Parfois, *l'E.M.S.I.* reste unie, soudée : la Métropolitaine prenant la Musulmane sous son aile protectrice. Ces élans de solidarité et d'amitié sont réconfortants.

Actuellement l'appartement affiche complet, les filles en instance de départ y sont regroupées : leurs bagages s'empilent jusque sur le balcon !.... L'atmosphère n'est pas joyeuse. L'une se préoccupe de savoir qui ira rendre visite à la femme âgée pour laquelle elle s'est prise d'affection, l'autre pour un enfant malade en cours de traitement : chacune a ses préoccupations et ses regrets. Elles sont ici, mais leur esprit est resté accroché aux pistes du bled.

Avant son départ définitif, chaque équipe à la demande du service concerné (l'intendance a toujours été méthodique, un bouton de guêtre est un bouton de guêtre) réintègre le matériel d'installation en compte. Celui-ci s'empile dans la cour du corps d'armée (il n'y a plus de place ailleurs) dans un bric-à-brac indescriptible. La cour regorge de lits, tables, armoires, chaises, marmites, casseroles, vaisselle ainsi que draps, couvertures, linges de maison livrés ainsi aux intempéries. Mais comme le stipule la note de service, tout doit être répertorié, enregistré, signé, contresigné par le responsable désigné à cet effet. Le dérisoire dans l'absurde, un monumental gâchis !..

Je ne puis m'empêcher de penser avec amertume qu'un an auparavant j'avais mis ces équipes en place avec enthousiasme. Je les avais encouragées, soutenues, épaulées avec ténacité. Les débuts étaient très prometteurs et encourageants, malgré toutes les difficultés de parcours. Chacune avait réussi dans sa mission, en dépit des problèmes paraissant souvent insurmontables. Chacune d'entre elles avait

Chapitre 4. L'animation de l'équipe du Sud Constantinois. Oct 1961 à juin 1962.

la possibilité d'avoir un petit chez elle, certes modeste, mais confortable. Rien à voir avec l'installation que j'avais connue à mes débuts. Aucune d'elle n'est venue me raconter une histoire pittoresque et effrayante de rats. Aujourd'hui la République fait ses comptes, moi également : il m'apparaît alors que la difficulté de construire n'apporte que des joies, comparée à la désespérance et au dégoût d'avoir à détruire ce que l'on a édifié avec courage et ambition.

En ce jour du 21 juin, je peux me permettre de pousser un ouf de soulagement : toutes les filles quittent saines et sauves le sol algérien. Dans dix jours tout sera consommé. Mon départ est également à l'ordre du jour : je reste la dernière, car je souhaite partir en fermant la porte derrière moi. Je me suis en outre portée volontaire (c'est pour moi un devoir) pour escorter un convoi de Harkis. Ceux-ci, accompagnés de leur famille, partent pour la métropole. Un voyage qui représente pour la plupart d'entre eux un déchirement face à cet inconnu.

Il ne reste plus qu'à attendre le top de départ. C'est très difficile de quitter un environnement fait de partages ou d'événements au cours de ces très longs mois. La direction de 5^{ème}B.PH qui m'a toujours épaulée, encouragée, soutenue même lorsque mes exigences étaient hors d'atteinte. Sans parler de l'ensemble du secrétariat, composé de jeunes appelés du contingent, toujours prêts à m'aider, me seconder en tapant pour moi les notes de service qui m'exaspéraient. Ils le faisaient avec beaucoup de gentillesse. Merci à ce jeune militaire, qui le matin, lors de mes jours de présence au bureau, venait peu après mon arrivée déposer discrètement une tasse de café sur mon bureau. Merci, mille fois merci, à vous tous. Ces souvenirs inaltérables resteront gravés dans ma mémoire, à jamais.

C'est en silence que nous accomplissons la pénible besogne de ranger dans des cartons les archives et les dossiers désormais inutiles des *E.M.S.I.* *Celles-ci* ne sont plus que de la paperasse, qui finira au fin fond d'une quelconque cave à papier, à moins qu'en cours de route pour délester le bateau qui les transporte, on ne les jette par-dessus bord. Pour ne pas me laisser gagner par le découragement, je me répète comme un leitmotiv : *Seul le silence est grand, le reste n'est que faiblesse.*

Alors que mon départ de Batna est imminent, au cours de l'une de nos conversations, le Capitaine me suggère.

- Je pense qu'il serait convenable, que vous alliez saluer le Général avant votre départ, il s'est toujours intéressé à votre travail.

- Ah non, et vous savez pourquoi j'ai toujours trouvé un prétexte pour l'éviter depuis mon arrivée ici.

- Oui je sais, c'est lui qui était Colonel à Bougie et qui a refusé de vous recevoir lors de votre arrivée en Algérie. Il a dit à cette époque des paroles que vous n'auriez pas du entendre « Qu'il n'avait rien à foutre d'une bonne femme dans son secteur ».

- C'est vrai, il était Colonel et moi rien du tout. Depuis, il a pris du grade, moi également. Aujourd'hui c'est moi qui n'ai pas le temps, ni l'intention de lui rendre visite et vous savez comme je suis parfois têtue.

C'est sans compter sur le hasard. Dans le couloir qui mène à son bureau que j'avais traversé maintes et maintes fois sans jamais le rencontrer, subitement lui et moi, nous trouvons face à face. Il m'adresse la parole :

Toubiba

- Mademoiselle, je suis heureux de vous rencontrer et d'avoir l'occasion de vous remercier pour l'immense travail accompli dans la zone de mon commandement. Quoi que vous pensiez, j'ai toujours suivi votre cheminement avec un grand intérêt, ce que vous avez réalisé était très bien. Je vous félicite et vous en remercie.

Alors, il me tend la main. Je fais de même. Nous parvenons au même niveau d'estime réciproque.

La note de service qui sonne le glas de mon départ est enfin arrivée.

*Désignée et mise à la disposition du corps d'armée - stop -
pour escorter convoi de F.S.N.A. menacés- stop - avec
pour mission de se trouver à la ferme des Anglais à Bône
le 23 juin à 12 heures en vue d'embarquement - stop & fin
(F.S.N.A. Français souche nord- Africaine)*

Il est cinq heures du matin, le jour est à peine levé et la fraîcheur et l'humidité de la nuit ne s'est pas encore dissipées. Il fait frisquet. Nous sommes présents dans la cour du 18^{ème} R.T.A de Batna, en attente de l'arrivée d'un groupe de Harkis accompagné de leur famille. Ils arrivent du bled abandonnant maisons et amis, tout ce qui était leur vie jusqu'à présent. Leur survie est à ce prix. Ces derniers viennent de directions différentes. Il nous faut les regrouper ici, afin de les escorter jusqu'à Bône, notre point d'embarquement.

Petit à petit ils arrivent. Il s'émergent des camions civils bâchés qui les ont transportés, soigneusement cachés derrière des remparts de toile comme des pestiférés. Les hommes en sortent hagards, les femmes perdues, les enfants silencieux et apeurés. Quelques vieillards, pères ou mères suivent leurs familles comme des ombres, en essayant de comprendre le pourquoi de cet exode. Ils ont pour tout viatique quelques hardes nouées à la hâte dans un modeste baluchon contenant toute leur fortune, leur modeste bien, tout ce qui représente leur vie passée.

Ces Harkis ne comprennent pas le vent de l'histoire qui les oblige à tout quitter, malgré toutes les promesses qui leur ont été faites. Ils abandonnent leur pays, leur maison, leur famille. Ces êtres perdus ne doivent leur salut qu'au sens de l'honneur, et au respect de la parole donnée par certains militaires avec lesquels ils ont longuement combattu et lutté selon leur conviction, et qui refusent à présent de les abandonner à leur triste sort. D'autres n'auront pas de problème de conscience en les livrant à leur triste destin !... Ces hommes et ces femmes déchirés, partent vers un nouveau pays qu'ils espèrent hospitalier, accueillant et reconnaissant du sacrifice consenti. Ce voyage qui les propulse vers l'inconnu, sans espoir de retour, ne répond pas à une décision délibérément choisie. La réalité leur est imposée. Les raisons leur sont inaccessibles. C'est un atroce déchirement. Ils se dirigent vers leur nouveau pays avec une confiance aveugle, l'espoir au coeur.

Tout d'abord service d'une collation chaude à tout ce petit monde tenaillé par la peur, silencieux, transi par la fraîcheur de la nuit. Puis regroupement soit par famille, soit par douar : il faut créer des petits groupes, qui se sentiront plus solidaires les uns des autres, plus confiants vers leur destination finale. Enfin, embarquement de tout le monde dans des camions militaires chargés de les acheminer à Bône. Les

Chapitre 4. L'animation de l'équipe du Sud Constantinois. Oct 1961 à juin 1962.

bâches des véhicules sont rabattues pour soustraire nos transfuges au regard de la population des villages que nous allons traverser. Il fallait, paraît-il les protéger, mais en fait, ne fallait-il pas surtout dissimuler notre honte. C'est dans cet état d'esprit, que nous prenons la route, fortement encadrés et protégés militairement.

Vers onze heures, après un épuisant parcours, nous arrivons au terme de la première étape de notre voyage. Un parcours ponctué par de très nombreux arrêts et ralentissements. Dans les camions, la chaleur sous les toiles de bâche transforme l'intérieur en étuve. L'atmosphère est insoutenable. Nos passagers souffrent stoïquement de cet état de choses. Paralysés par la peur de ne pas parvenir à destination, leur confiance est un peu émoussée.

Au camp, j'ai l'agréable surprise, mais peut-on qualifiée celle-ci d'agréable, de retrouver quelques amies *E.M.S.I.* venant d'autres régions. Elles sont ici pour les mêmes raisons que moi. Bien vite, il faut nous organiser, l'embarquement n'a lieu qu'en fin d'après-midi. En premier lieu, pour permettre de prendre un peu de repos, répartir tout ce monde dans les baraquements de ce centre militaire composé d'immenses dortoirs en enfilades, uniquement meublés de lits gigognes sur lesquels les enfants, et les vieillards trouvent un peu de repos. La chaleur reste accablante, la proximité de la mer et le vent du large ne rafraîchissent pas l'ambiance pour autant.

La tâche est rude. Alors que nous nous déplaçons pour distribuer des vivres, nous sommes assaillies de toute part de questions par les femmes. Elles sont inquiètes de leur devenir. Nous mesurons l'angoisse du déracinement et qu'elles éprouvent devant l'inconnu qui les attend. Certaines d'entre elles n'ont jamais quitté leur douar. Elles ignorent à quoi ressemblent une ville, un bateau, la mer. Malgré nos paroles réconfortantes, elles restent craintives. Une seule chose tempère leur peur : nous allons les accompagner et prendre le même bateau.

Nous sommes aussi fatiguées et découragées qu'elles. Nous leur laissons espérer cependant un avenir meilleur, mais avec ce que nous avons vécu ces dernières semaines, nous craignons d'être parjures par omission. Il faut cependant tenir pour l'exemple et ne pas ébrécher leur confiance. Il m'est donné de mesurer ma honte, lorsque j'ai l'amère surprise de retrouver parmi toutes ces femmes, une femme de Harki, avec qui j'avais noué des liens affectueux, lorsque j'étais en Kabylie. En sa présence je suis humiliée, surtout quand elle ajoute :

- Tu vois, tu m'avais dit, je ne partirais pas. Comme je ne voulais pas te croire, tu m'avais donné ta parole. Aujourd'hui tu pars, et moi je dois partir aussi.

En plus de ma honte, je ressens un profond chagrin.

Vers quatorze heures, alors que nous effectuons une nouvelle distribution de vivres pour la traversée, une énorme tache de sang au centre d'un lit inférieur attire mon attention. Levant les yeux, je constate que du sang tombe, goutte à goutte du lit supérieur. Un peu à l'écart une femme se met à crier, puis une autre dans la direction opposée. C'est en fait est pour détourner notre attention. C'est alors que nous découvrons dans le lit du haut, une femme toute recroquevillée à demi inconsciente, presque exsangue, dissimulée sous des couvertures. Nous faisons rapidement appel au médecin militaire du camp. La vérité apparaît brutale.

Toubiba

Quelques heures auparavant, soit pendant le parcours ou à son arrivée, cette femme a mis au monde ici un enfant. Celui-ci était-il vivant, ou mort-né ? Quoi qu'il en soit, elle a enveloppé ce petit cadavre dans des linges et l'a gardé près d'elle, avec la ferme intention de se taire et de ne rien laisser paraître par crainte de ne pas partir. Sans cette hémorragie qu'elle n'a pu contrôler, nous passions à proximité de ce drame navrant sans le remarquer. Elle accepte le secours du médecin, que contre la promesse formelle qu'on ne la laisse pas sur place. Et nous tenons parole.

Seize heures, Ce drame provoque un sérieux problème. Nous devons enterrer ce petit corps hors du camp militaire. Pour cela, il faut s'adresser aux services civils de la localité, ce qui en l'état actuel des choses, représente pas mal de difficultés. Après d'interminables palabres, nous en sommes réduits à être dans l'obligation, de demander, par autorités interposées, l'accord du *F.L.N.* afin d'avoir accès au cimetière musulman de la ville. Nous sommes à quelques jours de la date officielle de leur prise de pouvoir. Forts de leur future et nouvelle autorité, ils nous tiennent la dragée haute, pour autoriser le père à aller inhumer son enfant et surtout ce qui était primordial, pour lui permettre, avec certitude, de revenir. Quelle plus décevante et attristante image que ce Harki tenant dans ses bras, le cadavre de son enfant enveloppé dans un linceul blanc, encadré de militaires Français en armes se rendant au cimetière. Cela nous incite à réfléchir sur ce que sera l'avenir, quand on constate les difficultés des discussions alors l'enjeu est le cadavre d'un enfant innocent.

En fin d'après-midi, nous prenons la direction du port, afin de procéder à l'embarquement de tout ce monde. Notre transatlantique ! est à l'ancre. Il attend notre venue : son immense gueule béante s'ouvre devant nous. La croisière s'annonce magnifique, c'est un *L.S.D.* appelé vulgairement péniche de débarquement. Il porte un nom pompeux inscrit sur sa coque *LE BLAVET*, du nom d'une petite rivière, que je découvrirai quelques années plus tard, coulant sagement dans le département du Var. Notre embarcation est un bateau à fond plat, plus adapté au transport de matériel, que pour offrir une croisière à des femmes et des enfants. Hâtivement la marine par mesure d'hygiène et de confort a éparpillé quelques bottes de paille dans le fond du bateau. Ce sont les élémentaires précautions prises pour le transport du bétail. Hélas, nous n'avons pas le choix. Il faut traverser la Méditerranée, avec ça !

Devant cette perspective inquiétante, cette foule disparate réalise avec angoisse son devenir. Les femmes manifestent leur frayeur devant cette immensité d'eau qu'il va falloir traverser. L'une d'elles, effarouchée, traumatisée ne comprend pas pourquoi elle n'aperçoit pas l'autre rive. Elle cherche des yeux la France à l'horizon. Les enfants inquiets, craintifs, s'agrippent aux jupes de leurs mères. Les hommes sont un peu plus confiants, en apparence du moins. Le Capitaine a dit. Alors aujourd'hui comme hier, ils font confiance au Capitaine. Mais en métropole, ce dernier sera ultérieurement dirigé vers une nouvelle affectation, le lien risque d'être rompu. Alors ils seront à la dérive, comme un navire sans gouvernail sur une mer houleuse, surtout si la France se désintéresse d'eux. Ils ont tout abandonnés, en échange ils n'espèrent rien d'autre qu'un peu de reconnaissance et d'amitié.

Dans mon esprit, mes souvenirs se mêlent au présent : toutes ces femmes à qui j'ai ouvert la porte vers l'espérance d'un avenir meilleur, où elles auraient leur place. Que vont-elles devenir avec le nouveau vent de l'histoire ? La liberté de leur pays se fera-t-elle au détriment de la leur ? Fasse le ciel que la porte reste

Chapitre 4. L'animation de l'équipe du Sud Constantinois. Oct 1961 à juin 1962.

entrebâillée, car sinon mon avenir à moi sera peuplé de remords. C'est à elles seules dorénavant qu'incombe le choix de leur destin. Ne plus avoir à subir, si les conditions en sont possibles. J'ai des doutes à ce sujet. L'avenir ne me paraît pas rassurant.

Je ne sais qui a écrit un jour : « Les endroits où on laisse son cœur ne sont jamais tristes ». C'est totalement faux. Je laisse ici une partie de mon cœur, de mes espoirs, et suis triste à pleurer. Devant nous la mer est belle en cette fin de journée. Le soleil descend doucement à l'horizon. Je jette un dernier regard en arrière, comme une prière adressée à Bône, où se profile dans le lointain sa célèbre cathédrale où j'envoie une ultime supplique à Saint Augustin, avant de tourner la tête vers l'autre rive, par-delà l'immensité de la mer. Vers l'espoir, car ici il ne reste que le désespoir.

L'embarquement est laborieux : franchir le pas qui vous sépare à tout jamais de ce qui a été jusqu'à présent votre vie est pour certains un réel déchirement. Quelle tristesse ! Il faut convaincre une femme qui ne peut pas se résoudre à poser le pied sur l'abattant du bateau, qui vibre sous l'impulsion des moteurs en marche : elle éprouve une frayeur incontrôlable à l'idée de ne plus avoir les pieds sur la terre ferme. En fin d'embarquement, claquement sec et métallique de la lourde porte. Plongés dans une semi-pénombre, je réalise que nous sommes prisonniers de ce carcan de bois et de métal. La sensation est terrifiante.

Ce type de bateau à fond plat, heurté par les vagues qui cognent sur ses flancs, donne l'étrange sensation non pas de glisser, mais de faire des bonds. Pour être complet, s'ajoute à ce désagrément le bruit assourdissant des moteurs. En fin de journée, une heure après notre départ, le Commandant nous informe que les conditions météo sont mauvaises. La mer aura tendance à s'agiter dans le Golfe du Lion au cours de la nuit, et même devrait devenir passablement houleuse. Il nous annonce qu'en conséquence, par mesure de sécurité, nous longerons les côtes d'Espagne. De ce fait, la traversée sera plus longue que prévue.

Peu après, les femmes les unes après les autres, commencent à ressentir le mal de mer. La peur tétanise certaines autres. Les enfants apeurés pleurent, certains sanglotent en silence, d'autres en hurlant. Les hommes ne sont pas davantage rassurés. La chaleur étouffante, l'odeur nauséabonde du mazout, le manque d'hygiène rendent l'atmosphère surchauffée irrespirable. Nous n'avons rien retenu de l'histoire passée. Que ce soit dans des wagons à bestiaux, ou à bord d'un *L.S.D*, une fois de plus, l'humanité est bafouée. Nous vivons un véritable cauchemar.

Enfin en début de matinée, pendant les mesures d'approche, l'accostage, l'amarrage du bateau, j'ai tout le temps de me souvenir de l'enthousiasme qui m'habitait quelques années auparavant, lors de mon départ pour Alger. Quelle désillusion blessante de vivre ce désespérant retour.

Nous parvenons finalement au port. L'avant du bateau s'abaisse. C'est une foule hébétée, amorphe, gênée par la lumière du jour qui prend conscience que son cauchemar prend fin : nous sommes arrivés. Ces dernières heures, passées dans une demi-obscurité, sans même un hublot pour apercevoir, le ciel, la mer, ou un peu de vie, rendent la réadaptation pénible. Enfin peu à peu se manifeste une timide joie, celle de retrouver la terre ferme.

Toubiba

Comme demandé, nous regroupons notre monde sur les quais dans un espace délimité prévu à notre intention, avec ordre formel de rester sur place. Personne ne doit s'éloigner. Nous aurons à prendre un train en fin de journée, pour être dirigés vers un centre d'accueil. Pas d'autres précisions. Les renseignements sont distillés au compte-gouttes. Le soleil méridional de cette fin du mois de juin, darde de ses chauds rayons cette foule exténuée. Les quais sont nus, aucun espoir de trouver un peu d'ombre. Nous restons là, assis à même le sol, en pleine canicule, comme un troupeau compact pendant la transhumance.

L'armée, toujours elle, (pour les civils nous n'existons toujours pas), nous fait parvenir un camion chargé d'eau et de vivres, et du lait pour les enfants. Aucun organisme dit secourable n'apparaît à l'horizon pour témoigner seulement un peu de compassion. Il faut se rendre à l'évidence. Il n'y a ni fanfare, ni ministre, ni même une quelconque autorité marseillaise pour nous accueillir ou simplement apporter une ou deux paroles de réconfort à ces êtres totalement perdus.

Ah..! Si j'oublie. Un comité d'accueil arabe, certainement anti-Harkis, perchés sur les murs surplombant les quais, agite des drapeaux algériens et nous lance des pierres en permanence, en nous abreuvant de quolibets injurieux. Une attraction qui durera une partie de la journée. Aucun policier en vue, pour leur demander de bien vouloir faire cesser ce jeu cruel. En fin de journée, finalement nos lanceurs de pierres s'éloignent : l'heure du repas du soir a sans doute sonné. Leur estomac crie famine.

J'imagine les pensées de tous ces exilés que l'on escorte misérablement devant un tel accueil. Pourquoi fuir un ennemi là-bas puisqu'il est ici. Je ne puis que compatir, partager leur chagrin, leur désillusion. Je suis moi-même reçue dans mon propre pays par des pierres. Quelle faute ai-je commise, pour être traitée telle une pécheresse. Triste réalité du moment.

18 heures 30. Quelques wagons de chemin de fer en bois se dirigent vers nous, sur les rails longeant le quai du port. Nous montons dans les wagons et répartissons au mieux tout le monde en prévision d'un voyage de nuit. Départ en fin de journée, direction Millau et le camp de regroupement du Larzac. La nuit se déroule, calme, accompagnée du ronron du train. Exténués, assis de façon inconfortable, chacun et chacune tentent de trouver un peu de sommeil et de repos. Seuls les pleurs d'un enfant viennent de temps en temps, perturber le silence. La nuit est fraîche.

Arrivée à la gare de Millau, terme à notre hallucinant voyage à six heures du matin. C'est une foule encore tout ensommeillée, engourdie, frigorifiée qui débarque sur les quais de cette station, qui n'a certainement jamais reçu autant de monde à la fois. À la sortie de la gare, une heureuse surprise nous attend. Devant le bâtiment, une délégation des Dames de la ville de Millau, nous accueille : une grande table avec une collation café, chocolat, lait chaud de surcroît, du pain, des croissants. Ces dames prennent en charge les bébés, pour les langer et les nourrir.

Notre émotion est à son comble, personnellement ma honte s'atténue. C'est la première fois, depuis notre départ, durant ces longues et pénibles journées que des civils nous manifestent un peu d'humanité. Je leur en suis sincèrement reconnaissante, non pour moi, mais pour eux. C'est là le vrai visage de la France,

Chapitre 4. L'animation de l'équipe du Sud Constantinois. Oct 1961 à juin 1962.

celui de la main tendue, celui que j'aimerais qu'elle ait toujours. Soyez remerciées Mesdames de Millau que je ne connais pas, ce jour-là vous avez accompli une grande et belle action. Vous avez témoigné à des êtres perdus, un instant de bonté, qu'ils n'espéraient plus.

Le camp du Larzac, est un lieu impossible à décrire : un plateau sec, et aride une véritable fournaise à cette époque de l'année. Chaque pas soulève une poussière sèche qui étouffe la respiration, la caillasse qui roule sous les pieds rend les pas incertains. Situées aux abords intérieurs de ce camp militaire, quelques baraques abritent les différents services d'intendance ainsi que le personnel militaire qui gère le camp. Enfin, dispersés sur la partie plate en haut du plateau, sont installés de grands îlots de guitounes en toile. Elles sont plantées là, loin de toutes commodités sanitaires, regroupant et abritant au mieux, les arrivages successifs de Harkis, par famille ou par région d'origine.

Les Harkis, circulent librement dans le périmètre du camp. Ils vont, viennent, soit pour établir les documents administratifs concernant leur famille, ou pour avoir droit au ravitaillement. Quant aux femmes, reléguées dans les tentes, elles croupissent et subissent stoïquement cet emprisonnement sous une toile de tente, imperméable à la pluie mais perméable à la chaleur : l'atmosphère est étouffante, insupportable. Nous essayons de leur apporter un peu d'aide, de réconfort. Cependant, en dehors de la bonne parole et du fait d'avoir fait route ensemble, d'avoir partagé les mêmes dangers, les mêmes angoisses, nous ne sommes dorénavant plus rien. L'État nous a mises administrativement et arbitrairement à la disposition du gouvernement algérien. Notre présence ici n'est pas souhaitable ni acceptée. Quant aux Harkis, en se montrant inhospitalière à leur égard, la France souhaite certainement les voir retourner chez eux

Les Officiers d'état civil ont bien du travail pour gérer tout ce monde. Les Harkis ne souhaitent qu'une chose, obtenir une carte d'identité française. Certains veulent tirer un trait sur leur passé et manifestent même le désir de s'appeler dorénavant, Pierre ou Paul. Cette carte représente pour eux la juste compensation de leur loyauté, la reconnaissance de leurs sacrifices. Cette carte est un gage qui leur rend leur honneur.

C'est à nous, qu'incombe la charge d'acheminer chez le photographe, les femmes, par groupe familial, afin de faire les photos qui serviront à établir leur fiche d'état-civil. Chaque chef de famille par la suite doit se rendre auprès d'un autre service pour recevoir une certaine somme d'argent remise en espèces, pour pallier aux besoins pécuniaires immédiats. Bientôt, je m'aperçois qu'ils sont attendus à la sortie du baraquement, par des coreligionnaires. Ceux-ci leur en prélèvent une partie. Dans l'enceinte d'un camp militaire ! C'est aberrant. J'ai l'outrecuidance d'en faire la remarque à un responsable du camp. J'entends pour réponse, cette remarque sèche :

- Ils sont propriétaire de leur argent, libre à eux de le donner à qui bon leur semble

Je ne puis contenir ma colère, et lui rétorque sèchement.

- Et le racket Monsieur, vous n'en avez jamais entendu parler.

Je suis écoeurée : dans l'enceinte d'un camp militaire, leur sécurité n'est même pas assurée. Il me faudra boire le calice jusqu'à la lie.

Toubiba

Les jours passent, les choses s'organisent mais ne s'améliorent pas pour autant. De jeunes assistantes sociales fraîchement diplômées arrivent au camp. Elles sont mises en place et chargées d'assurer la relève. N'ayant aucune connaissance du mode de vie de cette population, malgré toute leur bonne volonté, sauront-elles, comme nous, les aider, les comprendre. Un diplôme n'est en fait qu'une feuille de papier, qui justifie un niveau d'étude. Les élans du cœur c'est autre chose. Finalement, une évidence s'impose : nous sommes devenues indésirables.

Pour avoir voulu trop en faire, respecter mes engagements jusqu'au bout, je me sens complètement exténuée. Ma santé devient chancelante. Quant au moral, il est tellement bas, que souvent en cachette, je ne peux retenir mes larmes. Je prends la sage décision, d'aller me refaire une santé à la campagne et de rejoindre ma famille. Celle-ci, après tous ces événements, est heureuse de me revoir en vie. C'est le cœur déchiré, que je tourne la page.

Epilogue.

Epilogue.

Au cours de ce conflit, un mot a été particulièrement galvaudé « *Pacification* ». Définition du dictionnaire « *apaise les troubles et rétablit la Paix* ». Un bien grand mot pour parler simplement d'humanité, soit une action condamnable pour certains esprits malsains. Avec le temps, les consciences ont évolué. Quelques années plus tard sur le terrain d'autres conflits, un ministre en mal de publicité lui a donné un jour ses lettres de noblesse, en parlant glorieusement « *d'action d'humanitaire* ». Les deux recouvrent un but identique. Alors, pourquoi avoir condamné l'une et valorisé l'autre.

Comment ne pas réfléchir, faire le bilan de près de cinq années à œuvrer dans ce qu'il faut bien appeler une action humanitaire, n'en déplaise à certains. En témoignent tout ce que mes yeux ont vu, tout ce que mes oreilles ont entendu, ce très long chemin parcouru, semé de joies, de rires, de pleurs, d'embûches, de misère, de souffrances, de morts, de promesses, d'espoirs bafoués, d'avenir brisé.

Tous ces morts, dans un proche avenir, ne seront plus qu'une simple goutte d'eau dans un océan d'indifférence. Car rien n'arrêtera jamais, la folie de certains hommes, leur soif de pouvoir, leur monumentale ambition de vouloir à n'importe quel prix dominer les autres.

Tous ces peuples, par le vaste monde, exploités, trompés, bernés, bafoués, seraient tellement plus heureux d'entendre parler d'humanité. Victoires ou défaites ne signifient plus rien pour eux, dès lors qu'il ne reste plus de vivants pour se souvenir ou que ceux qui restent, ne souhaitent que l'oubli.

Certains poussent l'ironie, jusqu'à parler de « drôle de guerre ». Pour avoir côtoyé tant de misère, et de morts tout au long de ces années de conflit meurtrier, je dois dire que je n'ai pas trouvé cela drôle du tout.

Par opposition, j'ai également entendu le qualificatif de guerre propre. À ma connaissance les bombes n'ont jamais été parfumées et leurs éclats meurtriers des pétales de rose. Les morts n'ont pas des visages d'ange, le sourire aux lèvres. Leurs cadavres ont des relents de pourriture.

Après chaque conflit, les bonnes âmes, et les rescapés crient - Mort au tyran - mais tel le phénix, un tyran renaît toujours de ses cendres. L'histoire passée en est peuplée, et notre avenir n'en est pas préservé pour autant. Lorsque l'un deux meurt après avoir tyrannisé, et asservi une partie du monde, le bon peuple crie - Plus jamais ça -, alors que le prochain despote est déjà à l'abri, bien au chaud sous nos ailes, ricanant se gaussant de notre naïveté.

Quand on a la tête au soleil, les deux pieds dans la boue, avec au cœur la rage de vaincre la misère, la souffrance, la mort, il faut pierre par pierre s'acharner à bâtir un avenir meilleur, pour ne plus avoir à affronter le regard plein de tristesse d'un enfant, qui implore et cherche une réponse à ses souffrances.

Toubiba

Avec le temps qui passe, les douleurs s'apaisent, mais certains souvenirs hantent et perturbent toujours mes nuits, impossible d'oublier. Même si certains affirment que le cœur n'a pas plaies, mais uniquement des cicatrices.

Tous ces chemins de ténèbres qui m'ont enrichie, ces sentiers de lumières qui illuminent ma vie, même si souvent, les pierres l'ont transformé en chemin de Damas, font que je ne regrette rien.

Je suis à présent en paix avec moi-même. Je n'arrive cependant pas à pardonner aux dogmatiques. Ceux-là qui voulaient me faire admettre que faire le bien est un acte condamnable. C'est en effet contraire à leur idéologie personnelle qu'ils veulent imposer aux autres.

À ces tyrans en puissance, qui veulent asservir le monde à leur vision despotique, je n'ai qu'une chose à dire : j'aurais souhaité vous voir œuvrer à mes côtés, avec une seule ambition, celle de vouloir avec générosité faire le bien et contribuer ainsi au bonheur de l'humanité.

Aujourd'hui encore l'action humanitaire des *E.M.S.I* demeure un sujet tabou. Les médias se repaissent des aspects violents d'une période, mais occultent bien souvent volontairement les œuvres qui font honneur à l'homme.

J'ai également admis et compris qu'un homme politique en général, n'a pas d'état d'âme. Il a une carrière.

*« Tout ce qui blesse un être humain, me blesse,
Car je suis une infime partie de l'humanité »*

G. THEVENIN-COPIN

Montpellier le 5 juin 2005.

Réédition de mai 2009. Revue et modifiée pour édition numérique.

TOUBIBA. Table des matières.

TOUBIBA.	
	Ou les équipes médico-sociales itinérantes au service de la population algérienne
Préface.	03
Chapitre 1. <i>La découverte des E.M.S.I. et leur préparation. Déc 1957 à jan 1958.</i>	04
1.1. En route pour les E.M.S.I..	04
1.2. Les premiers jours à Alger.	07
1.3. Mes premiers contacts avec la Petite Kabylie et l'arrivée chez les Chasseurs du 28 ^e BCA à Sidi Aïch.	13
1.4. Le stage à Alger.	19
Chapitre 2. <i>Le secteur de Sidi Aïch avec les Chasseurs alpins. Janv 1958 à déc 1959</i>	23
2.01. Les premiers contacts avec la population.	23
2.02. Une femme, un enfant blessés et Akila enfermée. Mai 1958	26
2.03. Le mois de mai 1958 à Sidi Aïch.	32
2.04. Mon cottage à El Flaye. Azis, sa mère et l'œuf. L'élevage de gallinacés.	39
2.05. L'ouverture de l'ouvroir à El Flaye. Le drame de l'embuscade. Septembre 1958.	44
2.06. Alice. Le sacrifice du Lieutenant B et de Salem.	49
2.07. Le référendum du 28/09/58. Le général De Gaulle à Constantine.	54
2.08. Ouria. Les mystères de la chambre du lieutenant	57
2.09. Fatima. L'avertissement de Mohand. Zineb.	61
2.10. Babette.	67
2.11. Jeannette. L'évasan. Le bulletin de liaison. L'âne blessé. Les courses à Bougie.	71
2.12. La faute de Mustapha. Des vacances en France.	77
2.13. Les mines. Les sinistrés du secteur d'Ikedjane.	81
2.14. Un courrier inattendu. Le lait pour les enfants. Catherine.	86
2.15. Les briques pour l'école. Les soldats à l'hôpital. L'école.	90
2.16. Un mariage par consentement mutuel. L'olivier creux. Le sergent à la guitare.	94
2.17. Le trachome. La lavandière. Une canule de fortune.	96
2.18. Les maillots des journalistes. La mer. Un Mr important. Au revoir, mon Commandant.	101
Chapitre 3 <i>Avec la C.D.P.3 dans le Constantinois. Janvier 1960 à Septembre 1961.</i>	112
3.1. Avec la C.D.P.3 Constantine. Chateaudun-du-Rhummel. Collo.	112
3.2. Avec la C.D.P.3 : Jemmapes. Oued-Zenati,	117
3.3. Avec la C.D.P.3 : Un début d'année avec des catastrophes.	121
3.4. Le soviet des appelés. La mort de Nadia. Une nouvelle mission dans les Aurès.	125
3.5. Avec la C.D.P.3 : La tornade et les soins particuliers d'un appelé pour babette.	132
Chapitre 4. <i>L'animation de l'équipe du Sud Constantinois. Octobre 1961 à juin 1962</i>	135
4.1 L'animation depuis Batna. L'expédition à la préfecture.	135
4.2. Le début de la fin.	143
4.3. L'odyssée du retour avec les familles de harkis.	147
Epilogue	158